

BERNARD GUILLOT

ATLAS DES STRUCTURES
AGRAIRES AU SUD DU
SAHARA • 8

LA TERRE ENKOU

(Congo)

collection publiée sous le patronage
de la Maison des Sciences de l'Homme

EPHE

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME

ATLAS DES STRUCTURES AGRAIRES
AU SUD DU SAHARA

collection publiée avec le concours
de l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer
et de l'École Pratique des Hautes Études (VI^e section)

8

PARIS

MOUTON & CO

LA HAYE

MCMLXXIII

LA TERRE ENKOU

recherches sur les structures agraires
du plateau koukouya

BERNARD GUILLOT

LA TERRE ENKOU
recherches sur les structures agraires
du plateau koukouya
(Congo)

PARIS

MOUTON & CO
MCMLXXIII

LA HAYE

ISBN 2 - 7132 - 0000 - 8
Library of Congress Catalog Card Number : 76-18370

© 1973 École Pratique des Hautes Études and Mouton & Co.
Imprimé en France

REMERCIEMENTS

Qu'il nous soit permis de remercier ici tous ceux qui nous ont aidé, de près ou de loin, dans la réalisation de ce travail. Et d'abord le Professeur G. Sautter qui a été le promoteur de cette thèse, qui a orienté notre recherche quand c'était nécessaire, et nous a apporté l'inestimable concours de son expérience dans la mise au point du texte ; le Professeur R. Paulian ensuite qui, en tant que directeur du centre ORSTOM de Brazzaville, n'a pas hésité à nous ouvrir son garage chaque fois (et il y en eut !) que nous avons eu des ennuis de véhicule ; nos collègues de Brazzaville, P. Vennetier, B. Descoings, P. De Boissezon ; les dessinateurs du centre G. Moutou et G. Batila qui ont dessiné les cartes et les figures. Sur le terrain nous avons largement profité de l'expérience et de la compétence technique de J. Dumas, chef de secteur du SEITA à Lagué, qui nous sortit en outre souvent de situations difficiles provoquées par notre inexpérience des conditions de vie en brousse.

Notre collaboration avec P. Bonnafé n'a porté, en ce qui nous concerne, que de bons fruits, et il est probable que, sans ses lumières, nous n'aurions certainement jamais rien compris au système familial et politique koukouya. En outre les conseils et les remarques méthodologiques de notre prédecesseur J. P. Gilg nous ont permis d'enrichir notamment notre matériel de recherche.

Nous sommes reconnaissants aux autorités congolaises d'avoir autorisé cette étude et de nous avoir apporté leur aide matérielle sur le terrain. Nous remercions vivement la population koukouya de son accueil sympathique et tous nos amis d'Angama, Djambala et Kingambini.

AVANT-PROPOS

En tant que contribution à l'atlas des terroirs africains entrepris à l'instigation de G. Sautter et P. Pélissier, la présente étude entre dans le cadre d'une collecte générale des documents susceptibles de permettre d'établir une typologie des formes d'occupation du sol en Afrique au sud du Sahara. Notre objectif a donc été d'exprimer au mieux les relations entre un groupe humain et l'espace qu'il occupe, et de confectionner le jeu de plans prévus dans ce but pour l'atlas. Sont ainsi représentés :

- Le canevas naturel où s'insère l'exploitation : relief, éléments de la couverture végétale spontanée, types de sols.
- Les caractères les plus permanents du paysage rural : habitations et constructions annexes (greniers, hangars), chemins et sentiers, végétation « volontaire » (arbres protégés ou plantés), points d'eau aménagés, etc.
- L'exploitation du sol, avec figuration des diverses cultures, des jachères, et sur une partie du territoire de l'utilisation de la terre durant deux années consécutives. Deux planches différentes correspondent aux deux cycles de culture koukouya.
- La répartition de la terre entre les individus.

Le texte a pour but de commenter ces plans, en partant du concret qu'ils figurent pour aboutir à l'interprétation des faits représentés ; le schéma adopté pour la conduite de cet exposé a été directement inspiré par cette exigence. Une première partie met en place le décor, par la présentation des cadres géographiques. Le plateau koukouya y apparaît, au point de vue écologique et ethnique, comme très peu différent des autres plateaux batéké, alors qu'il s'en distingue très fortement par son peuplement dense. De plus, malgré une forte homogénéité, il présente des nuances régionales dont nous avons dû tenir compte pour le choix de notre terrain de recherches. Celui-ci a été délimité en fonction de critères sociologiques et géographiques, de façon à représenter au mieux la cellule de base du système agricole local. Le commentaire des plans occupe toute la deuxième partie. A partir des hameaux, si caractéristiques par leur taille réduite et leur extrême mobilité, on atteint successivement les champs des femmes, qui par leur extension et leur caractère ordonné constituent l'élément fondamental du terroir, et les champs des hommes en forêt, blocs irréguliers de constitution récente. L'analyse des rapports fonciers révèle une organisation assez complexe et d'une remarquable souplesse. La troisième partie vise à mettre en valeur, par l'étude des forces de production et leur distribution dans l'espace et dans le temps, les points forts, et les limites du système. Ceci nous amène à faire le bilan de ce système, à montrer comment il fournit à une population dense une nourriture suffisante et des excédents commercialisables importants, mais aussi quelles sont ses insuffisances, et à quels obstacles il se heurte dans la lutte pour le développement.

A l'origine il était prévu que le travail sur le terrain serait réparti entre deux chercheurs, l'un géographe et l'autre sociologue, P. Bonnafé, et donnerait lieu à la publication de deux monographies largement complémentaires. La maladie de Bonnafé nous oblige à prendre les devants ; notons pourtant que notre travail a été considérablement facilité par les éléments d'information que ce dernier nous a fournis.

Note sur les règles de transcription adoptées

Les termes vernaculaires sont soulignés dans le texte et transcrits de telle sorte qu'ils puissent être lus sans difficulté. Nous n'avons pas modifié l'écriture des noms employés par l'administration (noms de terres et de villages). De même nous avons conservé l'orthographe habituelle des ethnonymses, en contradiction avec les propositions d'A. Jacquot dans sa dernière mise au point (1966)¹, dont l'emploi risquait fort de dérouter le lecteur. En ce qui concerne les termes inédits nous avons adopté les règles suivantes :

ü	= u français comme dans nu
u	= ou, comme en français mou
g	= gu, comme dans guerre
w	= ou comme en français fouet
s	= toujours dur.

Nous avons gardé à toutes les autres lettres leur valeur habituelle, étant entendu qu'elles sont toutes prononcées. Kingele par exemple doit se lire Kinnguélé.

Un glossaire des principaux termes vernaculaires est joint aux cartes dans la pochette qui se trouve à la fin de l'ouvrage.

1. Celui-ci propose notamment Kukwa (w étant le son u français, très court) pour Koukouya, Boo^a pour Baboma et Nzyunzyu pour Nzikou.

PREMIÈRE PARTIE

LES CADRES GÉOGRAPHIQUES

I. — LES PLATEAUX BATÉKÉ

Le plateau koukouya fait partie d'une vaste région naturelle communément appelée « collines et plateaux batéké », qui s'étend au nord de Brazzaville, sur 450 km du nord au sud et 250 d'est en ouest. Les limites en sont nettes, par la nature des roches qui les constituent, par le relief et la nature de la végétation. L'altitude relativement forte apporte une note d'originalité dans l'ensemble des climats congolais, et la perméabilité du sous-sol gréseux crée une hydrologie très particulière. Enfin le pays a été occupé par le groupe batéké, composé de sous-groupes distincts, mais tous plus ou moins inféodés à une organisation étatique dont le chef est le makoko de Mbé — situation d'ailleurs surprenante dans un pays très faiblement peuplé.

A. — APERÇU GÉOLOGIQUE

Les formations dites « batéké » consistent en un vaste empilement de grès subhorizontaux, qui se sont accumulés au secondaire et au tertiaire dans une grande zone de subsidence, sur l'emplacement actuellement occupé par le bassin du Congo. Ce sont des sédiments de couverture, d'origine généralement continentale. On distingue deux éléments principaux :

1. *Les grès*

Ils surmontent une surface d'érosion datant de la fin du crétacé. Ils sont peu cohérents et de faciès très variables : grès blancs tendres, silicifiés durs et rose saumon. Les roches dures apparaissent dans la même position que celles que Cahen et Lepersonne ont décrites au Congo-Kinshasa. Elles se présentent fréquemment à l'état de blocs isolés, ou de bancs peu étendus, à 70 m environ au-dessous de la surface des plateaux. Elles donnent lieu sur les pentes à des falaises parfois impo-
santes, à de pittoresques reliefs ruiniformes (source d'Akana) ou à des buttes témoins (pic de Ngankolo). Seul élément imperméable dans toute l'épaisseur de la série, le caractère épisodique de leur présence empêche la création d'une nappe continue, et relègue celle-ci au niveau hydrostatique des rivières, 200 à 300 m en contrebas.

2. *Les sables ocres*

Ils reposent en concordance apparente sur les grès, dont ils sont séparés par une surface d'érosion mi-tertiaire. L'épaisseur de la couche est variable, elle est de 60 m sur les plateaux en

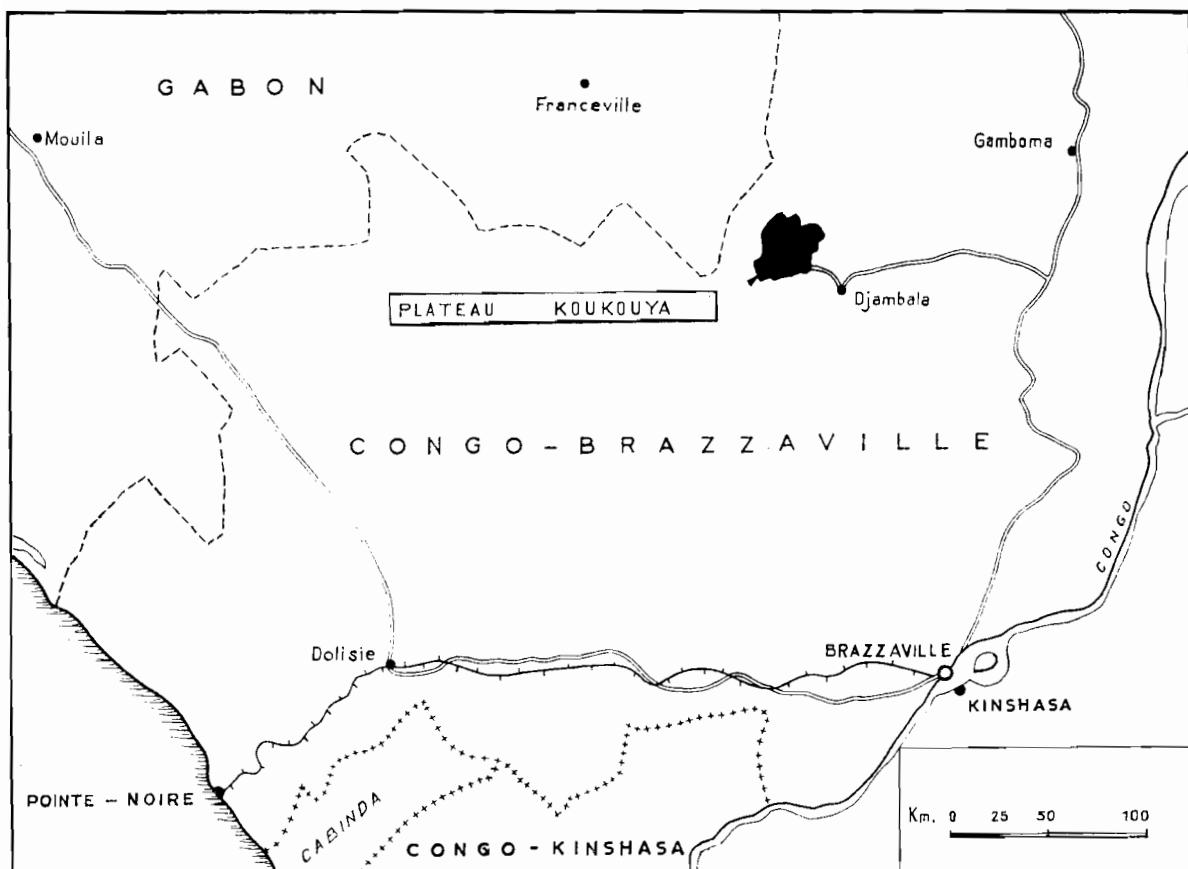


FIG. 1. — Situation géographique du plateau koukouya.

moyenne, mais ne dépasse pas 40 m sur les plateaux de Djambala et koukouya¹. Il s'agit de limons sablo-argileux peu cohérents et de couleur ocre, correspondant aux sables et limons du Kalahari des auteurs belges. Ils occupent la surface des plateaux et le sommet des collines où ils subsistent à l'état de témoins. Ils fournissent les meilleurs sols des pays batéké, d'où une différenciation très nette, du point de vue occupation humaine, entre les régions où ils ont été conservés (plateaux) et celles où ils ont été emportés par l'érosion (collines).

B. — RELIEF

Cette opposition plateaux-collines est en effet le trait dominant du relief. Grâce à leur grande perméabilité, les sables ont offert une bonne résistance à l'érosion. Le ruissellement est très limité, et se produit seulement sur le sommet des versants. Les eaux de pluie disparaissent rapidement, pour être restituées au niveau des rivières.

Celles-ci se sont installées sur la surface fin tertiaire correspondant au sommet de la couche des sables ocres. Travailant sur des roches meubles, les cours d'eau se sont enfouis profondément, l'érosion linéaire l'emportant sur l'érosion latérale et un profil d'équilibre stable étant rapidement atteint. Dans la zone la plus élevée et la mieux arrosée la surface fin tertiaire a été complètement

1. Mesures barométriques de DE BOISSEZON sur le pourtour du plateau koukouya. Le sondage de Ntchoumou indique 38 m.

démantelée, donnant lieu à ce que Bocquier appelle la zone des hautes collines. A l'aval la concentration en puissantes rivières a contribué à créer de larges vallées et à constituer un relief de « basses collines » à réseau hydrographique plus dense, disparaissant lentement sous les alluvions quaternaires de la cuvette congolaise.

Les plateaux occupent donc une position intermédiaire. Ils couvrent une surface restreinte par rapport à l'ensemble géologique dont ils font partie, avec 13 000 km² au total sur environ 80 000. Celui de Mbé au sud-est est le plus massif, et l'on y rencontre les altitudes les plus faibles. Celui de Nsa n'est guère plus élevé, parce que situé nettement plus au nord ; il est moins grand (4 000 km²) et compartimenté par les rivières (Nambouli, Djouélé). Les vallées parallèles de la Nkeni et de la Mpama, de la Mpama et de la Lékéti délimitent les deux plateaux du nord-ouest. Celui de Djambala est déjà très réduit (1 000 km²). Massif et élevé au sud-ouest (810 m), il se termine au nord-est par une étroite bande. Tout à fait au nord-ouest le plateau koukouya est le plus petit (400 km²) et le plus élevé (entre 800 et 860 m).

La principale caractéristique des plateaux est l'absence de rivières dont est responsable la forte perméabilité. Les seuls accidents topographiques sont dus aux vallées sèches et à des dépressions fermées, et la dénivellation dépasse rarement quelques mètres. Les vallées sèches sont fréquentes sur le plateau de Mbé. Ailleurs elles sont rares et ne forment pas de réseau étendu. Les dépressions fermées se présentent sous l'aspect d'entonnoirs très évasés, de dimensions assez variables (de 150 à 600 m de diamètre). Elles sont peu profondes et leur fond est parfois occupé par un marécage plus ou moins permanent. L'existence de cette nappe d'eau est due à une imperméabilisation du fond de la cuvette. Il se forme un grès brun, provoqué par un dépôt de matières humiques, à une certaine distance de la surface du sol, et que Babet compare aux alios des Landes. Ces « mares » sont cependant très peu nombreuses et se localisent de préférence sur le pourtour des plateaux.

C. — LE CLIMAT

Le climat est de type subéquatorial guinéen, caractérisé par une température constante et une forte humidité. Cependant la présence d'une saison sèche marquée traduit l'extension vers le nord des climats tropicaux de l'hémisphère austral, et les précipitations sont le principal facteur de différenciation saisonnière.

Celles-ci sont abondantes du fait de l'altitude. Ainsi Djambala a enregistré 2 762 mm du 1^{er} septembre 1959 au 31 août 1960¹, ce qui constitue le maximum absolu du Congo. Les moyennes sont fortes. A Inoni on relève 1 890 mm sur dix ans (1949-1958), 2 010 mm sur 29 ans (1937-1965) à Djambala, et 2 200 mm à Lékana de 1952 à 1965. Ces différents résultats ne sont guère comparables entre eux car pour Inoni et Lékana les observations portent sur des durées trop brèves, d'autant plus que les chiffres peuvent être très différents d'une année sur l'autre et d'une station à l'autre. Ainsi à Lékana il est tombé 2 718 mm en 1953 et 1 656 en 1954, soit un écart de plus d'un mètre, et, en 1946, 2 104 et 1 448 mm à Djambala et Lékana, alors que les deux stations sont seulement à 30 km l'une de l'autre.

Le rythme saisonnier associe à une courte saison sèche, de juin à septembre, une longue période pluvieuse, elle-même marquée par un léger ralentissement des pluies, dit petite saison sèche, en janvier et février. A Djambala les maxima se situent en octobre (294 mm de 1953 à 1964) et en avril (248 mm), les minima en février (187 mm) et surtout juillet (13 mm). Mai et septembre, mois de transition, connaissent une pluviométrie très irrégulière, ce qui contribue à faire varier de façon importante la durée de la saison sèche. Celle-ci couvre, suivant les années, entre trois et cinq mois, mais de fortes averses orageuses en juillet et en août peuvent l'oblitérer en partie, et provoquer d'importantes perturbations dans l'activité de défrichement, et, partant, dans le rythme et l'intensité des cultures.

1. Nous considérons cet intervalle de temps comme la véritable année hydrologique. Il correspond à l'année agricole. Pour éviter les répétitions, nous le désignerons par le millésime comprenant le plus grand nombre de mois, soit ici 1960.

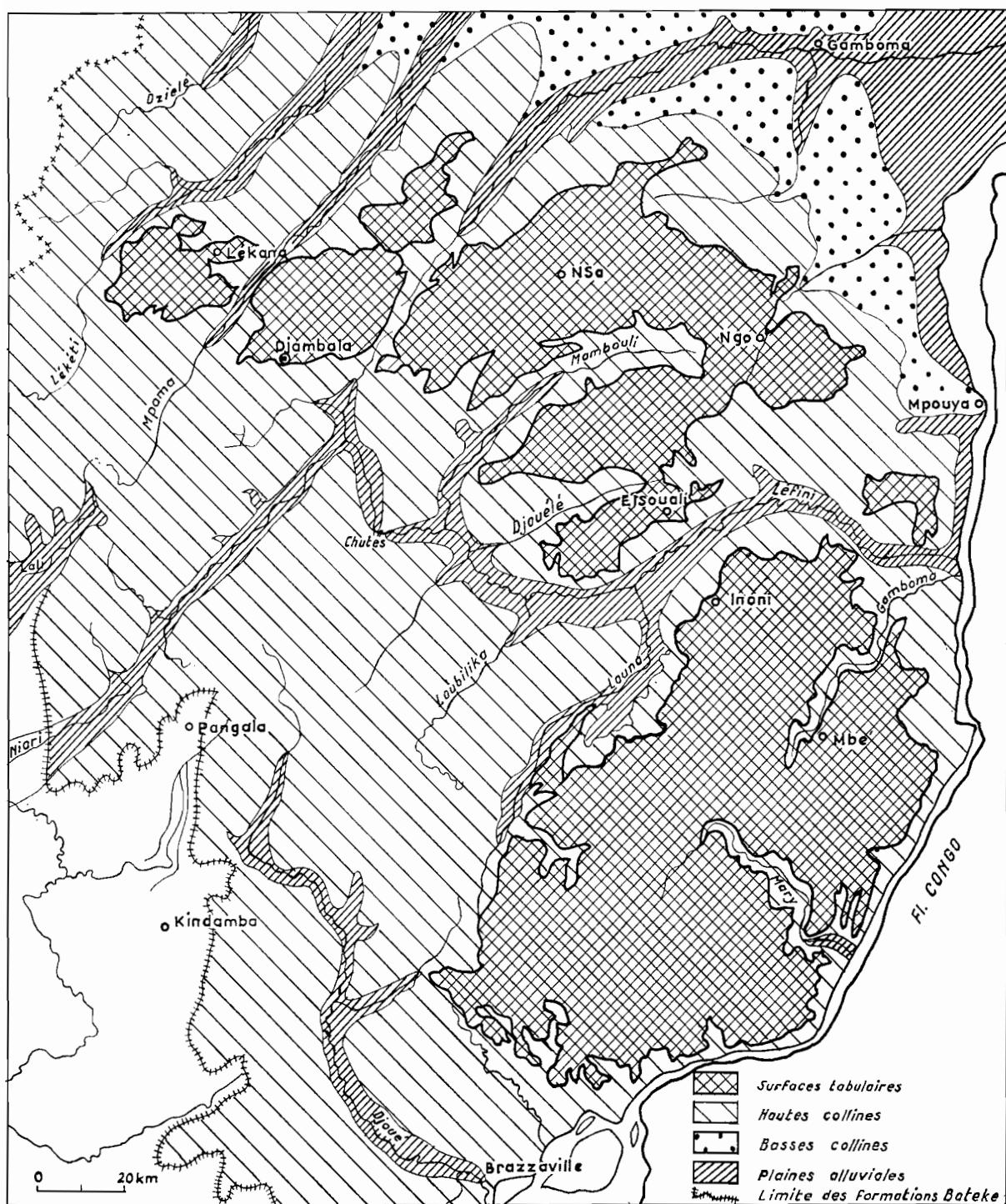


FIG. 2. — Les grandes unités morphologiques des pays batéké.

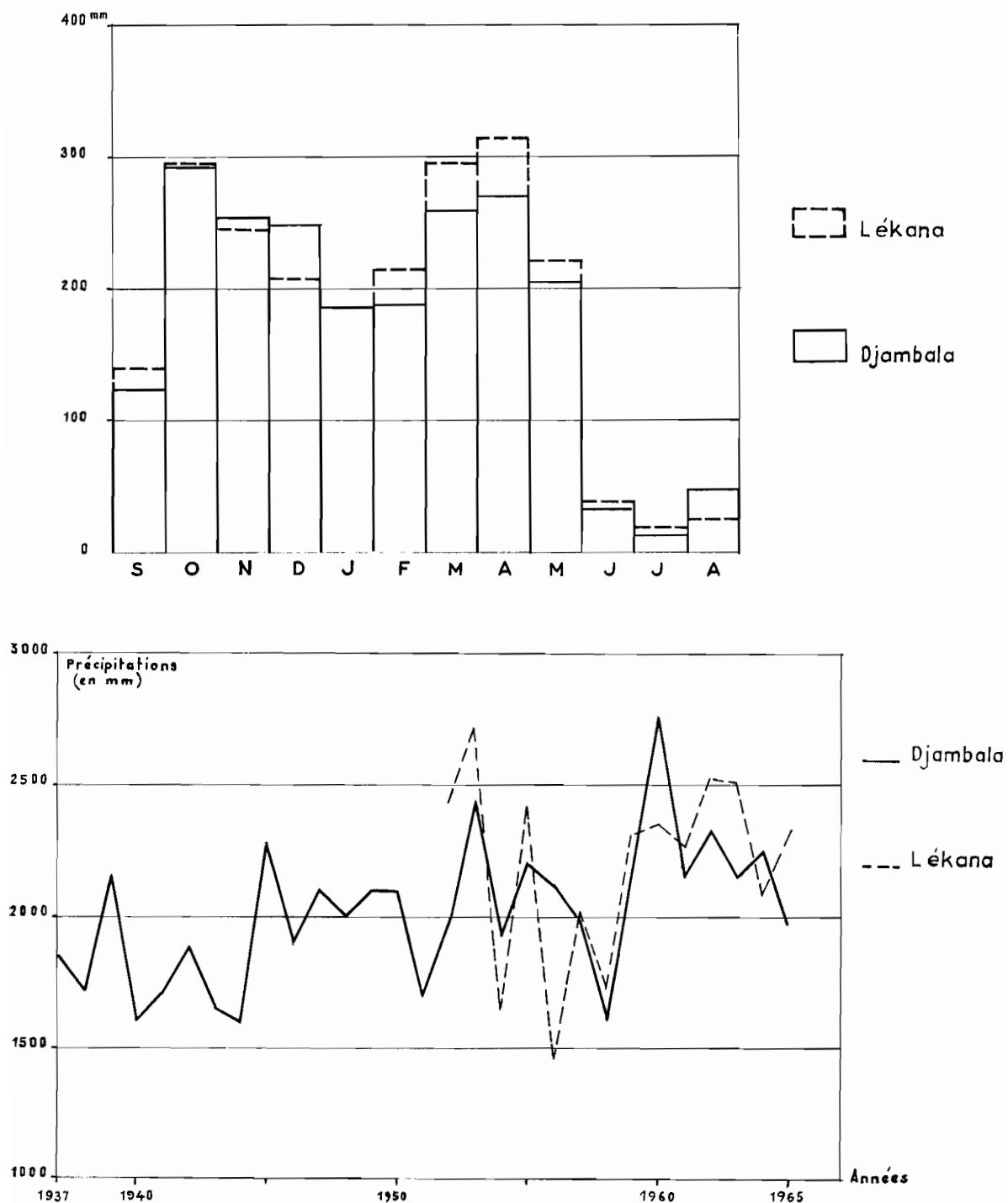


FIG. 3. — Pluviométrie. *En haut* : moyennes mensuelles (de septembre 1951 à août 1965).
En bas : totaux annuels (années hydrologiques).

Les précipitations peuvent se produire de différentes façons¹. Les orages locaux, qui intéressent une zone d'une vingtaine de kilomètres carrés ont un déplacement lent et irrégulier, et ils sont fortement soumis aux conditions régionales, topographiques en particulier. Les lignes de grains, formées de centres orageux alignés, se déplacent de l'est vers le sud-ouest. Leur activité atteint un maximum en fin d'après-midi ou en début de soirée. Sur leur passage on assiste à une forte pluie accompagnée d'une baisse de température et de rafales de vent. C'est la « tornade », suivie d'une accalmie et d'une traîne avec ciel pluvieux. La durée du passage est de deux heures environ. Enfin, les ondées dues aux vents du sud-ouest sont généralement faibles mais persistantes. Les pluies sont donc fréquemment violentes et brèves, interrompant pour peu de temps les activités agricoles qu'elles ne gênent guère. Nous verrons que c'est souvent les périodes sans pluie qui sont les plus néfastes, de même que la violence des averses. Celles-ci sont souvent très localisées et il nous est arrivé d'en traverser deux sur une distance de vingt kilomètres.

Le relief joue un rôle important et la lecture du diagramme des vents au sol révèle à Djambala une nette supériorité de la direction sud-ouest/nord-est, qui est précisément celle des vallées ; à Gamboma aucune n'est aussi prédominante. L'influence de l'altitude apparaît aussi manifeste si l'on compare avec les stations voisines — ainsi Mpouya, à 312 m, ne reçoit que 1 480 mm, et Gamboma, à 371 m, 1 760 mm. Elle adoucit également les températures, comme le prouve l'examen comparatif des diagrammes ombrothermiques de Djambala et Gamboma, sur lesquels on constate que le mois le plus chaud de Djambala (mars, 24° 3) accuse une moyenne inférieure à celle du mois le plus froid de Gamboma (juillet, 24° 5). L'amplitude est plus forte (2° 7 contre 1° 7) et les minima absolus de juillet et août sont plus bas à Djambala (13° et 12° 6 contre 15° 8 et 14° 7) tandis que le maximum est bien inférieur (32° 4 contre 36° 2). L'humidité relative est atténuée (minima de 50,5 % à Djambala en août) et la tension de la vapeur d'eau est plus faible. L'atmosphère est moins « lourde », l'air plus léger et les nuits sont fraîches même en saison chaude.

D. — VÉGÉTATION

Le paysage végétal est marqué par la prédominance de la savane. La forêt se trouve réduite à l'état de galeries le long des cours d'eau, de boqueteaux isolés sur le haut des versants, ou d'innombrables bosquets plus ou moins étendus à la surface des plateaux. La végétation de ces derniers sera seule évoquée ici.

1. *Les savanes*

Elles comprennent deux variantes principales :

— Une formation dite de « transition »² vers les savanes à tapis dense, suivant la classification adoptée par Kiwak et Duvigneaud³, qui ont établi deux types caractéristiques. Le premier à « tapis dense » est constitué de graminées robustes à long cycle végétatif ; les touffes laissent le sol à nu, mais les chaumes se touchent en pleine période de végétation. Le second, à « tapis clair », groupe des graminées plus fines, souvent xérophytiques, à cycle végétatif plus court. La formation de transition comprend essentiellement des *Hyparrhenia (diplandra)*, *Trachypogon thollonii*, et *Andropogon schirensis*. La durée de végétation est assez brève, les premiers feux de brousse apparaissent dès décembre sur le plateau de Mbé, et dès janvier-février sur le plateau koukouya. Le tapis herbacé s'accompagne d'une proportion importante de plantes autres que des graminées, décrites par Koechlin comme des « dicotylédones généralement suffrutescentes, très souvent bul-

1. Cf. ASECNA (1964). La moyenne de Djambala indiquée par cette brochure est gravement erronée puisqu'on nous donne 1 887 mm au lieu de 2 115 (période de 1951 à 1960), de même que la moyenne de certains mois (octobre en particulier).

2. TROCHAIN et KOECHLIN (1958), p. 69.

3. KIWAK et DUVIGNEAUD (1953).

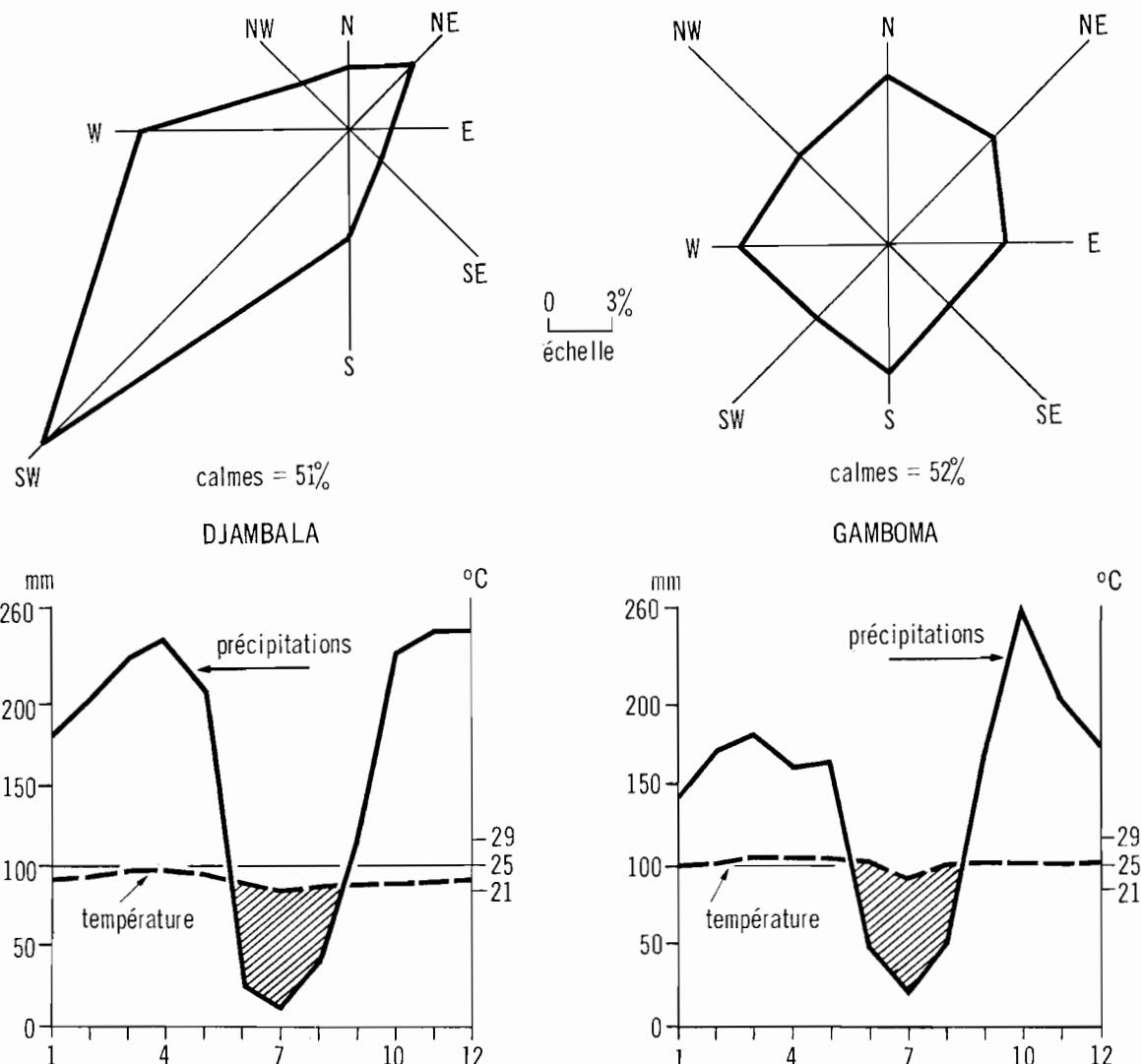


FIG. 4. — Vents au sol (en haut) et diagrammes ombrothermiques (en bas) à Djambala et à Gamboma.

beuses ou rhizomateuses, qui atteignent le maximum de leur développement après l'élimination de la strate graminéenne par les feux de brousse »¹. Dans la strate arbustive figurent surtout *Annona arenaria*, *Psorospermum febrifugum*, *Hymenocardia acida*. La densité en est extrêmement variable, et dépend de divers facteurs : position topographique, proximité des îlots forestiers, interventions humaines. Les arbustes sont plus nombreux au bord des plateaux, alors qu'ils peuvent disparaître presque complètement sur d'assez vastes étendues, en topographie plane, ou du fait de cultures répétées (plateau koukouya).

— Une formation plus pauvre, en topographie plane, dans les parties les plus élevées des plateaux de Mbé et de Nsa. De Boissezon décrit ainsi la strate graminéenne d'allure « presque steppique » qu'il a observée près d'Inoni : *Trachypogon thollonii*, *Hyparrhenia ruprechtii*, *Hyparrhenia familiaris*, *Hyparrhenia filipendula*...

1. KOEHLIN (1961), « Morsphoscopie des sables... ».

2. Les forêts

Les forêts sont de dimensions restreintes, et leur répartition géographique est très irrégulièrre. Les plateaux de Mbé et de Djambala en sont les plus dépourvus, celui de Nsa compte les plus étendues et les plus belles. Seul le plateau koukouya connaît une densité importante de bosquets, mais leur taille y est plus réduite.

On peut en distinguer deux sortes, différentes par les espèces qu'elles contiennent et par leur âge. Les boqueteaux d'origine humaine se sont établis à l'emplacement d'anciens sites habités. Leur composition le révèle bien, avec dans leur strate arborescente *Milletia laurentii* (bois de fer), *Ricinodendrum africanum*, *Ficus thonningii*, *Elaeis guineensis*, *Ceiba pentadra* (fromager), en sous-étage *Milletia versicolor*, *Cola acuminata*, et en sous-bois une abondance de dioscoracées, zingibéracées et marantacées. Les forêts anciennes sont de type mésophile. On y rencontre *Parinarium glabrum*, *Blighia wildemania*, *Caelocaryon elanei*. Celles qui contiennent *Anana sativa* et *Hymenocardia ulmoides* correspondent à d'anciennes forêts secondaires. Les boqueteaux anthropiques sont surtout fréquents autour de Djambala et sur le plateau koukouya, ils sont très rares sur ceux de Nsa et de Mbé.

3. Un équilibre artificiel

Forêt et savane paraissent en position d'équilibre. Koechlin note que la composition végétale de la savane peut être considérée comme stable, mais que cette stabilité est artificielle dans un climax de type indubitablement forestier. Le même auteur a relevé dans la région de Brazzaville des exemples de progression spectaculaire de la forêt, retrouvant à une dizaine de mètres à l'intérieur des bosquets des essences de savane. Sur le plateau koukouya on nous a cité l'exemple de bosquets voisins qui se sont accolés par la suite. Enfin les forêts manifestent une belle résistance à la savanisation. Après l'abattage le recru est vigoureux et les espèces herbacées très différentes de celles de la savane. Lorsqu'apparaissent des graminées, celles-ci sont des rudérales ou des ubiquistes à large amplitude écologique. Nous n'avons pas vu de forêt ayant dépassé ce stade.

L'équilibre actuel est donc artificiel, et le principal responsable en est le feu de brousse. Celui-ci passe chaque année sur tout le pays. On brûle pour divers motifs : pour traquer le gibier, pour les défrichements, ou pour supprimer les grandes herbes qui entravent la marche et arrêtent la vue. Les feux apparaissent dès décembre et se poursuivent jusqu'à la saison sèche. Les premiers dans la saison ne sont pas très violents, et les flammes progressent lentement dans des herbes à moitié vertes ; seules brûlent les inflorescences et les feuilles. On les allume pour éviter les incendies de saison sèche, autrement plus redoutables, et que l'on n'évite pas toujours. Ils ont des effets sélectifs sur les graminées. En République Centrafricaine on a noté que les *Hyparrhenia* étaient particulièrement favorisées¹. Par contre d'autres espèces, pourtant fort utiles, sont éliminées, *Pennisetum purpureum* notamment. Les jeunes pousses forestières sont détruites à chaque fois, et les lisières des bosquets, où les graminées sont souvent mieux développées, subissent des attaques particulièrement violentes.

Les feux apparaissent donc comme l'obstacle qui empêche le développement des forêts. Il reste à savoir s'ils sont, par l'intermédiaire des défrichements, à l'origine de la destruction d'une éventuelle forêt primitive, ou s'ils maintiennent un état ancien hérité d'un climat plus aride. La réponse à ces questions fort délicates sort de notre objet.

1. MOREL et QUANTIN (1964).

E. — UNE HYDROLOGIE TRÈS PARTICULIÈRE

Le problème du ravitaillement en eau est l'un des plus graves des plateaux batéké. Ce fait, paradoxal dans un pays où il tombe 2 m d'eau par an et où la saison sèche est courte, est dû à la perméabilité générale du sous-sol et au relief.

Nous avons vu que le sous-sol ne contient aucun banc de roches compactes susceptibles de créer une nappe. Les grès silicifiés ne sont pas continus, et les sables ocres n'ont pas assez d'argile pour être rendus imperméables. Les eaux de pluie ainsi absorbées réapparaissent en grosses sources, au fond de reculées et de cirques de type « bout du monde ». Les rivières en sortent toutes formées, avec un débit important¹ qui leur permet de s'enfoncer aussitôt profondément, d'où un abaissement considérable du niveau hydrostatique. Il n'y a donc pas de source à proximité de la surface, sauf là où le banc de grès silicifié est suffisamment continu : source de Kebara en dessous du plateau koukouya, au débit faible (1 l/sec.) mais continu, sources de Djambala, et celles de la Mary et de la Gamboma, qui constituent une exception provoquée par l'affleurement du niveau piézométrique de la nappe profonde, très relevé par la grande étendue du plateau. Ces rivières mises à part, les mares renferment les seules eaux de surface. Celles-ci peuvent être permanentes, et situées au fond de dolines, avec une frange d'eau libre entourant un bosquet central (mare de Gatsou), ou au creux de vallées sèches, à un niveau nettement plus bas. La plupart du temps elles sont temporaires, et l'eau y disparaît au bout d'un à deux mois de saison sèche, parfois un peu plus.

La répartition géographique des points d'eau est loin d'être satisfaisante. A la périphérie des plateaux on trouve d'innombrables sources, mais 200 à 300 m en contrebas. Les mares se localisent également sur leur pourtour, notamment au sud-ouest de ceux de Mbé et de Djambala. Par contre leur centre est toujours très défavorisé, et de grandes surfaces peuvent être pratiquement dépourvues de toute source d'approvisionnement. Ceci impose aux habitants de pénibles corvées, en les obligeant à parcourir fréquemment plusieurs kilomètres. A Nsa, G. Sautter signale des femmes faisant le trajet en deux étapes et bivouaquant en cours de route². Des distances de quatre à huit kilomètres, avec souvent de fortes dénivellations, sont habituelles.

F. — UNE HUMANITÉ SQUELETTIQUE, MAIS POLITIQUEMENT ORGANISÉE

Sur ces surfaces planes s'est installé depuis très longue date un peuple original, auteur d'une organisation étatique assez remarquable pour avoir été connue des premiers voyageurs.

L'historique du peuplement n'est connu que par des sources orales. Les Batéké de Mbé n'invoquent pas de migration originelle, et prétendent être là depuis toujours. C'est pourquoi G. Sautter pense qu'il s'agit de la strate ancienne du peuplement, une espèce de môle, que les mouvements ultérieurs auraient contourné sans l'entamer. Malgré cette ancienneté on ne rencontre pas le phénomène d'accumulation démographique auquel on aurait pu s'attendre. Les plateaux constituent en effet un des déserts humains les plus absolu de l'Afrique centrale, ne le cédant qu'à peine sur ce point aux régions les plus reculées du nord du Congo ou de l'intérieur du Gabon. Un calcul effectué à partir de la carte ethnique de M. Soret³ nous donne, pour les surfaces tabulaires, un effectif global de 27 000 personnes, soit 2 par kilomètre carré. La répartition par plateaux accuse de plus de très grandes inégalités, la densité augmentant à mesure que l'on va vers le nord-ouest. Le tableau suivant résume ces oppositions.

1. Les sources Ki, au nord du plateau koukouya, débiterent 6 m³/sec.

2. SAUTTER (1960), p. 23.

3. Feuille 1, Brazzaville, 1955.

Plateau	Surface		Population		Densité au km ²
	Total (km ²)	Relative (%)	Total	Relative (%)	
Koukouya	400	3	11 700	44	29,2
Djambala	1 010	8	6 300	24	6,3
Nsa	4 040	31	5 200	19	1,3
Mbé	7 500	58	3 500	13	0,5
TOTAL	12 950	100	26 700	100	2,1

Le sous-peuplement est aggravé par la présence, à l'ouest et au nord, de la zone des collines, totalement inhabitée, ce qui augmente encore l'impression de vide. Dans le détail seul le plateau koukouya connaît une répartition régulière. Ailleurs la population est concentrée le long des axes routiers, ou autour des petits centres (Djambala, Nsa, Ngo).

L'existence au sein d'un pays aussi désert d'un système étatique, d'une monarchie déjà ancienne et réputée, paraît d'autant plus paradoxale. Dès les premières explorations, en effet, les voyageurs entendirent parler d'un royaume du « makoko », déformation vili du mot batéké *ukoo*, roi¹. On ne connaît pas grand-chose de son histoire, sinon qu'il existait en 1491, époque à laquelle il était en guerre contre les Kongo, et que dès 1600 ses ressortissants faisaient le commerce des esclaves et du tabac avec les Vili.

En 1850 la chefferie était l'organisation essentielle. Celle-ci était aux mains d'une aristocratie héréditaire, et les gens du commun ne pouvaient y accéder. La fonction de chef était basée sur les rapports avec le *nkira*², l'esprit du domaine, et leur rôle consistait à maintenir la fertilité du pays, et à percevoir le tribut du roi, dont ils gardaient la moitié. Il existait une hiérarchie, avec des titres correspondants, les *nkira* étant classés par ordre d'importance. Les chefs de haut rang percevaient le tribut royal de ceux d'un rang inférieur, et ceux du titre le plus bas des chefs non titrés vivant dans leur région. Ces derniers étaient apparentés à tous leurs villageois. Le roi avait surtout des fonctions religieuses, à tel point que De Chavannes parle à son propos du « pape des Batéké ». Il devait veiller à la prospérité du pays en accomplissant les rites. Il avait peu de pouvoir politique, pas d'armée, le tribut rentrait très irrégulièrement, et surtout il était élu par les hauts dignitaires, ce qui restreignait à l'avance sa liberté d'action.

Le territoire était très étendu, puisque, lors de sa plus grande extension, les frontières du royaume atteignaient Mindouli à l'ouest, englobant les mines de cuivre, longeaient la Lékéti et l'Alima au nord, atteignaient Bolobo et le Kassaï en aval de Mushie à l'est, et les chutes de la Fou-lakary au sud. Il était divisé en deux grandes provinces, de part et d'autre de la Léfini, et les sous-groupes les plus éloignés avaient une certaine autonomie. Ainsi les Ngungulu et les Ngenge possédaient leur propre juridiction, et les Koukouya leur Monkoko, « frère » du makoko.

Actuellement ce royaume n'existe pratiquement plus qu'à l'état de souvenir, la décadence datant de la fin du XIX^e siècle. Celle-ci est à mettre en relation avec une cause économique, car elle coïncide avec la fin de l'emprise exercée par les Batéké sur la grande voie de passage reliant la cuvette congolaise aux marchés de la côte³, et sur l'étape obligée que constitue le barrage des rapides.

La perte des profits prélevés au passage s'est de plus apparemment combinée à un effet de dépeuplement. Le makoko lui-même en a été en partie la cause, en vendant ses sujets comme

1. Cf. VANSINA (1965), pp. 79-85. Celui-ci assimile l'ensemble du groupe batéké à l'éthnie des environs de Mbé et lui donne son appellation, qu'il transcrit tyo. Dans sa dernière mise au point sur la transcription des ethnonyms, A. JACQUOT écrit tio, et téké, ce terme désignant l'ensemble du groupe et non une ethnie particulière.

2. *Ibid.*

3. Cf. BRUNSWIG (1965), pp. 11-12.

esclaves pour maintenir sa fortune et par là son autorité et son prestige¹. Il faut y ajouter les nombreux départs liés à l'insécurité et à la famine consécutive à la dégradation de l'autorité. La décadence économique a en effet été suivie d'un effritement politique, chaque région profitant de l'affaiblissement du pouvoir central pour se rendre indépendante, pour chercher ailleurs une protection devenue insuffisante, ou peut-être pour éviter les entreprises esclavagistes du monarque.

II. — UN PLATEAU PAS COMME LES AUTRES

Lorsque l'on examine la carte au 1/500 000 de l'IGN², les plateaux apparaissent de façon remarquablement uniforme, en taches claires sur le fond bistre des collines. Par contre l'allure du réseau routier individualise nettement le plateau koukouya, qui est systématiquement quadrillé, à l'inverse des autres. Même aspect physique, mais forte différenciation humaine, voilà le fondement de son originalité.

A. — MÊME ASPECT PHYSIQUE

Les grands traits physiques sont semblables à ceux que l'on a évoqués à propos de l'ensemble géologique dont il fait partie. On retrouve la série des plateaux batéké, avec au sommet les sables ocres, au-dessous les grès blancs suivis des grès silicifiés. Les taux d'argile en surface des sables ocres sont forts, car on a vu qu'ils augmentaient de l'est vers l'ouest. Cependant la différence avec le plateau de Djambala est vraiment faible, de l'ordre de 2 à 3 % d'après les résultats de De Boissezon.

Au point de vue morphologique on observe le même aspect tabulaire, le plateau se terminant brusquement au-dessus des collines. Les vallées sèches pénètrent cependant un peu moins à l'intérieur et une seule prend des dimensions importantes, celle qui naît à l'ouest de la route d'Ossianka à Ntchoumou et que l'on suit sur près de 8 km. La surface du plateau a également été gauchie mais la pente, bien qu'un peu plus forte qu'ailleurs, reste imperceptible à l'observateur : 54 m en 24 km de Kebara à Ebongo (sud-ouest/nord-est) et 40 m sur 20 km de Massala à Goulonkila (nord-ouest/sud-est), soit 2 m au kilomètre, et un même ordre de grandeur qu'au sud-ouest des plateaux de Djambala et de Mbé.

Les dépressions fermées ont l'aspect d'entonnoirs très évasés, dont la dénivellation et la pente sont toujours faibles, à de rares exceptions près. Cependant on peut noter une plus grande densité de ces formes, ce qui tend à transformer le plateau en une succession de légères ondulations. Certaines sont à peine marquées, et leurs contours deviennent indistincts. Quelques cuvettes ont leur fond imperméabilisé. Elles sont situées au bord du plateau, et c'est une accumulation d'éléments fins qui en est responsable : formation de tourbières à Lagué, silts très fins humifères à Lékana³.

L'altitude est un peu plus élevée, conséquence logique de la nature du gauchissement qui a affecté la région. A l'ouest nous ne sommes sans doute pas très loin de l'altitude maxima atteinte par la limite inférieure des sables ocres (820 m), et la cote 860 est la plus forte des formations batéké. Cependant les différences avec les autres plateaux restent faibles, puisque les altitudes moyennes passent de 820 m environ à 760 pour celui de Djambala, et 680 pour ceux de Nsa et Mbé.

Il est soumis sensiblement aux mêmes conditions hydrologiques que ses voisins. La pluviosité est légèrement plus forte qu'à Djambala et Inoni. En quatorze ans, de 1952 à 1965, la moyenne de Lékana se situe à 55 mm au-dessus de celle de Djambala, soit 2 200 mm contre 2 145, ou un très faible écart de 2,5 %. La saison sèche est aussi longue qu'à Djambala, et elle est donc plus courte et moins absolue que sur le plateau de Mbé. Étant donné la similitude des conditions géo-

1. SAUTTER (1960).

2. Feuille spéciale « Plateaux batéké », 1964.

3. Cf. le rapport de la SOGETHA, p. 12 bis.

logiques et climatologiques il n'est pas étonnant de constater que les Koukouya dépendent étroitement, pour leur consommation, de points d'eau plus ou moins distants, tout comme leurs collègues nzikou, baboma ou batéké. La carte des « villages et points d'eau du plateau koukouya » dressée par G. Sautter met bien en évidence ce fait. Il existe une seule source intéressante à proximité de la surface du plateau, celle de Kébara. Les mares permanentes sont rares (Mvila à Lékana, Gagna à Antsui). Il faut y ajouter celle de Lagué qui ne sèche plus depuis plusieurs années, sans doute parce que les habitants ont pris l'habitude d'utiliser la citerne du SEITA. Les villages du pourtour sont les plus favorisés, puisque situés, pour la plupart, à moins de 4 km des points d'eau. Dans l'intérieur les distances sont beaucoup plus longues, toutes supérieures à 6 km, et peuvent dépasser 8 km. La corvée d'eau est pour les femmes koukouya une lourde charge, car les trajets, déjà fort longs, s'accompagnent fréquemment d'une forte dénivellation. Le seul allégement provient d'une saison sèche moins sévère et de la moindre étendue du plateau.

Celui-ci a en effet tous les caractères d'un modèle réduit. Ses 400 km² comptent pour 3,2 % des surfaces tabulaires, et 0,5 % de l'ensemble géologique batéké. Le plateau de Mbé est dix-sept fois plus étendu, celui de Nsa près de dix fois. Il forme un quadrilatère de 20 km sur 20 environ, prolongé à l'est par les promontoires d'Akolo (6 km), Lékana (13 km) et Tsekampika (6 km). Ces avancées forment une sorte d'avant-garde à ce bastion naturel admirablement délimité, facile à occuper et facile à défendre.

B. — FORTE DIFFÉRENCIATION HUMAINE

1. *Densité de la population et paysage végétal*

Cette allure de refuge donnée par le plateau koukouya a souvent été invoquée, faute d'autre explication, pour justifier sa plus forte densité de population. Celle-ci atteint en effet un chiffre relativement élevé puisqu'on note en 1965 la présence de 13 274 habitants, soit 33 au kilomètre carré. A cette occupation humaine plus serrée correspond immanquablement un paysage beaucoup plus humanisé. Cependant, à l'encontre de ce que l'on constate d'ordinaire, cette empreinte ne s'est pas réalisée au détriment mais au profit de la forêt.

Aubreville avait déjà souligné cette originalité des Batéké « créateurs de forêt »¹. Il avait remarqué que les arbres qu'ils utilisent pour leurs clôtures et pour construire leurs cases rejettent facilement, tandis que la ceinture de bananiers et d'arbres fruitiers des hameaux sert de coupe-feu et permet à la forêt de se reconstituer à l'intérieur. C'est bien ainsi que les choses se sont passées ici. Les photographies aériennes révèlent en effet une multitude de petits bosquets ronds ou allongés, de dimensions très variables, pouvant aller du bouquet d'arbres à la forêt fermée de 50 ou 60 ha. Nous en avons dénombré plus de 1 400, couvrant 4 260 ha, soit 10,6 % de la surface totale. Sur le nombre, près des trois quarts (72 %) ne dépassent pas 3 ha, c'est-à-dire la taille des gros villages actuels. Les plus étendus correspondent aux formes les plus anciennes, à la forêt « créée par Dieu »² dont nul ne connaît plus l'origine. Ils sont rares et situés surtout à l'ouest. Les autres sont presque tous « anthropiques », issus d'un site d'habitat, mais leur aspect diffère sensiblement suivant la date à laquelle ils ont été abandonnés. Ceux qui possèdent un sous-bois d'ananas en sont déjà au stade de la forêt secondaire. Ils ne conservent plus aucune trace du peuplement ancien, mais revêtent souvent une signification particulière : certains sont hantés par les esprits, tandis que d'autres abritent un cimetière. Les plus récents se signalent par la richesse de leur végétation. Sur leur pourtour les herbes atteignent des dimensions géantes, fourrés impénétrables dominés par de magnifiques fromagers et une abondante population d'elæis, figuiers du Gabon, cassia et kolatiers. La répartition des bosquets est très inégale, comme en témoigne le tableau ci-contre :

1. AUBREVILLE (1949), p. 313.

2. Expression de nos informateurs.

Terres	Surface totale (ha)	Surface en forêt		Population	Densité
		Totale (ha)	%		
Enkou	2 170	420	19,3	780	36
Abila	6 750	1 000	14,8	2 067	31
Kouma	3 420	496	14,5	955	28
Souo	3 420	495	14,5	615	18
Ongali	2 930	207	7,1	442	15
Total canton sud ...	18 690	2 618	14,0	4 859	26
Illakouya	4 590	303	6,6	1 064	23
Akolo	3 630	224	6,2	1 076	30
Lékana	4 770	341	7,0	2 555	53
Tsekampika	4 390	255	5,8	1 401	32
Lagué	4 190	518	12,4	2 319	55
Total canton nord ...	21 570	1 647	7,6	8 415	39
TOTAL	40 260	4 258	10,6	13 274	33

L'ouest du pays (canton sud) est bien plus favorisé que le centre, l'est et le nord-est. Il est plus étonnant de constater que la répartition n'est pas calquée sur celle des habitants, et que les terres les plus peuplées n'ont pas, loin s'en faut, les plus forts pourcentages. L'explication, s'il y en a une, ne peut être trouvée que par l'historique du peuplement, malheureusement difficile à reconstituer, et l'étude de la situation démographique actuelle.

2. Historique et répartition du peuplement

A défaut d'archives l'historique du peuplement ne peut être dressé que d'après des sources orales. Si l'on en croit la tradition, il y aurait eu deux stades principaux. Les premiers habitants sont censés avoir toujours habité ici, ils ne viendraient de nulle part, aucun souvenir d'une première immigration n'est conservé. Ces gens avaient à leur tête un « monkoko » autour duquel gravitait une hiérarchie politique dépendant du makoko de Mbé. Le pays était infesté par les panthères, et les gens n'avaient plus rien à manger. C'est alors que monkoko fit appel à un personnage venu des régions de l'Alima¹. Son nom était Mubie, c'était un homme puissant, doté du pouvoir de chasser les panthères. Il débarrassa le pays de ce fléau, mais en profita pour s'installer sur cette bonne terre et coiffer l'ancienne hiérarchie politique de la sienne propre. Alors, dit la tradition, les gens eurent à manger et le pays prospéra. Si l'on en croit les généalogies des chefs qui ont succédé à Mubie, cet événement serait récent, datant au plus de six à huit générations.

Le principal résultat a été d'accélérer l'accession du pays à l'indépendance, et de troubler la simplicité des institutions politiques préexistantes. Celles-ci n'ont pas été détruites par les nouveaux arrivants, qui se sont contentés de doubler la chefferie traditionnelle par la leur, reconnue supérieure. C'est pourquoi on rencontre maintenant deux chefs de terre coutumiers, et des institutions parallèles juxtaposées. Cette conquête a été une entreprise pacifique et progressive, les descendants du fondateur prenant petit à petit possession de chaque parcelle du domaine.

La répartition géographique est assez régulière, mais il faut toutefois noter une différence

1. Il est possible que l'on ait fait appel à ces mages étrangers par suite de l'incapacité du makoko à protéger efficacement le pays. Ce serait une preuve de plus de la décadence de l'État batéké.

importante entre les deux cantons : respectivement 4 859 habitants et 26 au kilomètre carré pour le canton sud, contre 8 415 et 39 pour le canton nord. Il existe une désaffection nette pour le nord-ouest, où l'on trouve les deux terres les moins peuplées, et le centre (terre Illakouya). Les bordures sud et est rassemblent au contraire les deux tiers de la population sur la moitié de la surface, et la pression sur la terre y est plus forte, à en juger par les nombreuses parcelles établies sur les pentes des collines du pourtour.

Les causes d'une telle répartition sont difficiles à déterminer. Une première explication, d'ordre géographique, tendrait à donner le premier rôle au problème du ravitaillement en eau. Effectivement les trois terres les plus peuplées possèdent également les points d'eau les plus commodes. Lékana a une mare permanente au niveau du plateau, celle de Lagué, bien que temporaire, est très utilisée, et la terre Abila est groupée autour de sa source ou à peu de distance. A l'inverse les parties tout à fait centrales, les plus défavorisées, sont peu peuplées. Cependant il faut se méfier de cette interprétation car la corvée d'eau étant affaire de femmes a dû peser d'un poids assez léger dans le choix des sites d'habitat, comme tendrait à le prouver la permanence de gros villages comme Ntchoumou ou Angama très loin de l'eau. Les hauts lieux traditionnels du pays sont également mal situés de ce point de vue. L'ancienne capitale vassale du makoko n'est autre que Ntchoumou, et les chefs de la nouvelle hiérarchie politique se sont installés à Manguélé, à plus de 6 km de la source de Kebara, et à Mbé, à 8 km du point d'eau le plus proche.

On peut également invoquer des causes historiques récentes. Il est frappant en effet de constater que les sites politiques les plus importants sont au centre des régions les moins peuplées. Manguélé est un petit village de 90 habitants à l'écart du gros de la terre Abila, et le Mbé¹ d'Ongali en compte 130 au centre d'une zone de faible densité. Enfin la terre Ntsama, où la résistance à l'emprise coloniale a été la plus forte, a été la seule à disparaître. Ses villages ont été brûlés et elle a été partagée entre ses voisines Abila et Kouma. Inversement la colonisation a avantagé la terre Lékana, dont le chef fut institué « chef supérieur » du pays. La fondation de la mission catholique en 1937, et du PCA, devenu sous-préfecture en 1956, ont joué dans le même sens. L'installation du SEITA à Lagué a fait de celle-ci une zone d'attraction, tandis qu'Abila, gardienne du chemin de Loango, se posait en rivale de Lékana.

Au cours des années qui ont suivi la prise en mains du pays par les Français il y aurait eu ainsi un véritable renversement de situation, ce que la distribution des bosquets sur la carte tendrait à suggérer. L'évolution démographique actuelle, mise à part l'attraction de Lagué et Lékana, semble au contraire provoquer un réajustement, les meilleurs sols pour la culture du tabac, principale source de revenus, se trouvant sous forêt.

3. *L'évolution actuelle*

a) *Caractéristiques : un faible dynamisme démographique et des inégalités dans l'évolution*

Le plateau koukouya connaît un rythme d'accroissement modéré. C'est en effet la constatation que l'on fait lorsque l'on compare les recensements de 1955 et 1965. De 11 808 on passe à 13 274 habitants, soit une progression de 12,4 %, correspondant à un taux annuel de 1,2 % environ. Ces chiffres ne sont guère sujets à caution car les recensements du plateau sont faits très correctement. Celui de 1965 a confirmé les résultats que nous avons obtenus personnellement à propos de la terre Enkou, avec une légère surestimation due au comptage de jeunes partis depuis peu à Brazzaville, et celui de 1955 a été testé par l'enquête de Bastiani². Il s'agit d'un taux très raisonnable pour l'Afrique, et ne cadrant pas avec ceux que l'on observe habituellement dans les pays en voie de développement, qui se situent entre 2 et 4 %. La conséquence en est qu'il n'y a pas à proprement parler de problème démographique.

Il existe de fortes variations d'une terre à l'autre, puisqu'on va de 24,3 % sur dix ans (Lékana), à — 2,8 (Illakouya). Souo, Ongali, Abila et Kouma sont nettement au-dessus de la

1. Le terme Mbé signifie « grand village ». Il désigne tous les hauts lieux traditionnels.

2. BASTIANI (1956-1957).

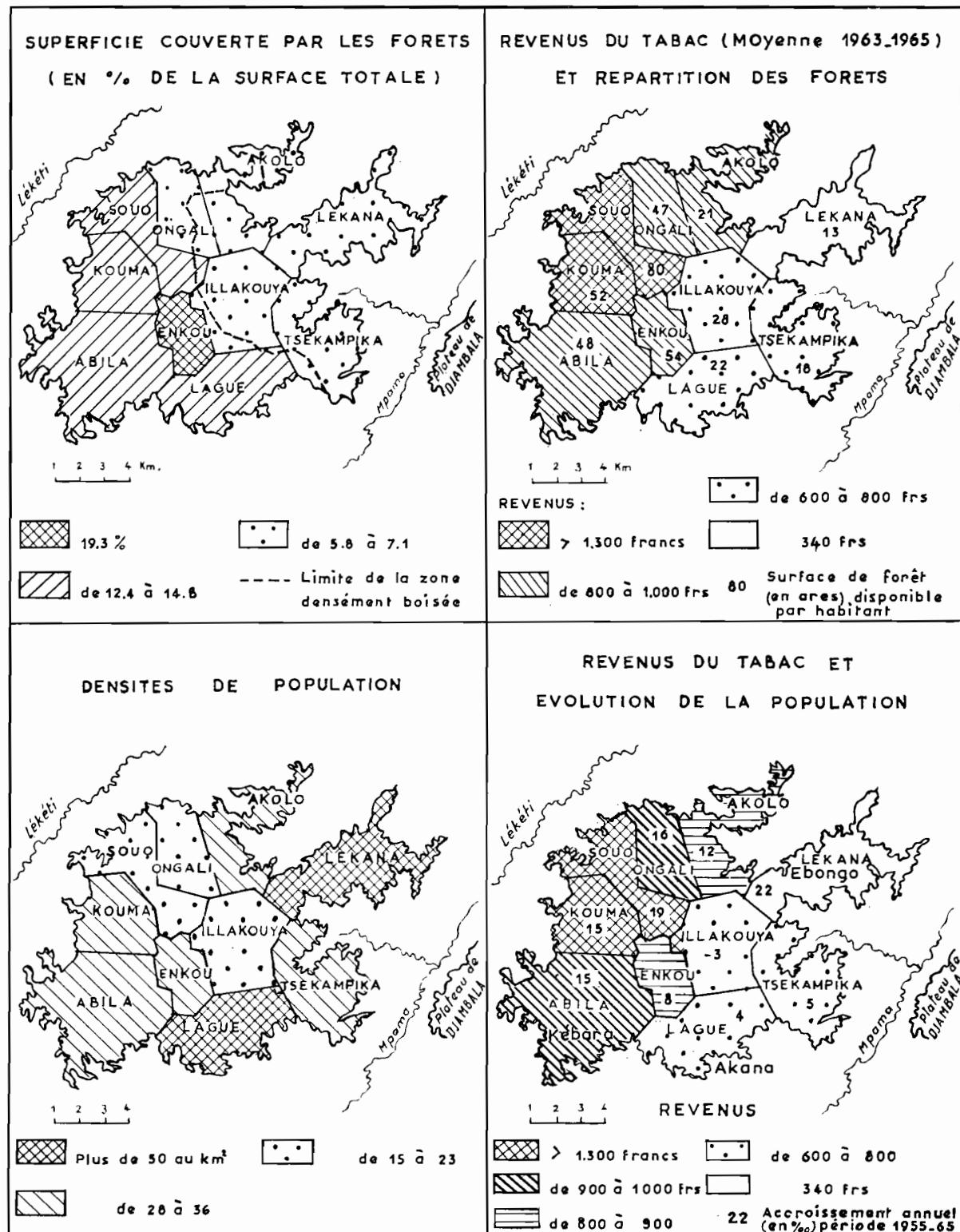


FIG. 5. — Éléments de géographie régionale.

moyenne (de 16,5 à 21,3 %). Akolo et Enkou avoisinent celle-ci (13,1 et 8,6 %), tandis que Tsekam-pika et Lagué ont une population stationnaire (4,8 et 4,1 %).

b) Composantes : la situation démographique

Les taux de natalité et de mortalité sont très mal connus, surtout le second pour lequel nous ne disposons que de nos chiffres, établis à partir de l'observation sur une année des 570 personnes de l'ensemble étudié. On y a relevé 16 décès, soit un niveau de 28,4 %¹. L'état civil fournit des chiffres manifestement sous-estimés, avec un taux de 5,7 %, et le dépouillement des monographies de village, tenté par Bastiani, n'a pas donné de résultats satisfaisants. Le même auteur obtient un taux de mortalité infantile de 19,4 % qui nous paraît correct. S'il est relativement faible pour une population de brousse, il s'explique aisément quand on sait que dans la terre Enkou, une des plus défavorisées, 83 % des naissances ont lieu au dispensaire. Le taux de natalité est un peu mieux connu, et les trois chiffres dont nous disposons varient peu : Bastiani 42 %, enquête Enkou 34 %, Vennetier 35 %, chiffre obtenu à partir du dépouillement des monographies. La vérité doit se situer aux alentours de 40 %. A l'état civil on a enregistré 2 723 naissances de 1960 à 1964, soit un taux « normal » de 39 %.

Il s'agit de chiffres élevés, mais qui n'ont rien d'excessif comparés à ceux que l'on rencontre habituellement dans d'autres pays d'Afrique (Guinée 62 %, Dahomey 55 %, Niger 59 %, Togo 53 %²). D'autre part on rencontre en Afrique centrale des chiffres voisins de 40 % qui comptent parmi les plus faibles de l'Afrique. Le plateau koukouya ferait ainsi partie d'une vaste zone à natalité modérée³.

La proportion des moins de 15 ans dans l'ensemble de la population vient en confirmation de ces taux modérés. Le seuil des 40 % n'est pas atteint, bien que de peu (39,4). Il n'est dépassé dans aucune des terres, sauf Lagué et Lékana (41,2 et 43). Toutes ont des chiffres très voisins, le plus faible concernant Illakouya, avec 35,2, et cette constance indique un comportement démographique homogène. Enfin les chiffres n'ont pratiquement pas varié depuis dix ans puisque Bastiani arrive à 40,2 %.

Le taux de fécondité a fait l'objet de deux enquêtes, celle de Bastiani et la nôtre. Elles donnent des résultats concordants, qui confirment les précédents. Le taux de fécondité calculé à partir des taux par âge (Bastiani) est de 4,6 enfants par femme, et la descendance des femmes de 45 ans et plus est très voisine dans les deux cas : 4,18 (Bastiani) et 4,23 (Enkou). Ceci nous permet d'évaluer le taux brut de reproduction (2,13) et le taux net (1,36), ce dernier chiffre étant à peine supérieur à celui de la France en 1949 (1,31).

Cette faiblesse surprenante trouve une part de son explication dans les interdits coutumiers. Ces derniers sont mal connus mais leur influence apparaît évidente quand on examine les écarts entre les naissances, établis à partir d'une enquête menée sur les enfants dont la date de naissance exacte est connue. L'écart moyen est de près de cinquante-trois mois, et il suppose un délai de dix-sept ans et demi entre la première et la cinquième naissance. Avec une première à 20 ans, la sixième surviendrait à 43 ans. Ces calculs théoriques sont confirmés par le nombre d'enfants nés vivants des femmes de 45 ans et plus, les familles de quatre et cinq enfants étant les plus fréquentes, et celles de huit enfants et plus très exceptionnelles.

L'observation des interdits est facilitée par une forte polygamie. Celle-ci, avec ses corolaires obligés (inégal accès aux femmes, forts écarts d'âge entre les époux), constitue un des traits les plus frappants du pays. Le taux de polygamie est un des plus élevés du Congo, avec un niveau moyen de 1,85 femme par homme marié. Ce chiffre n'est atteint que par les Yombe et les Kunyi, qui sont deux ethnies régressives⁴, il est bien inférieur chez les Laadi et Sundi (1,4), les Beembe

1. L'enquête démographique de 1960-1961 conduit à une estimation de 27 % pour l'ensemble du pays (mortalité infantile égale à 200 %).

2. BLANC (1962), p. 30.

3. Les rares chiffres que l'on possède à propos des autres Batéké n'indiquent pas de différence significative : Baboma 34 %, Bangangulu 37,8 %, Batéké d'Abala 38,9 % (cf. P. VENNETIER, Fiches manuscrites).

4. SORET (1959), p. 14.

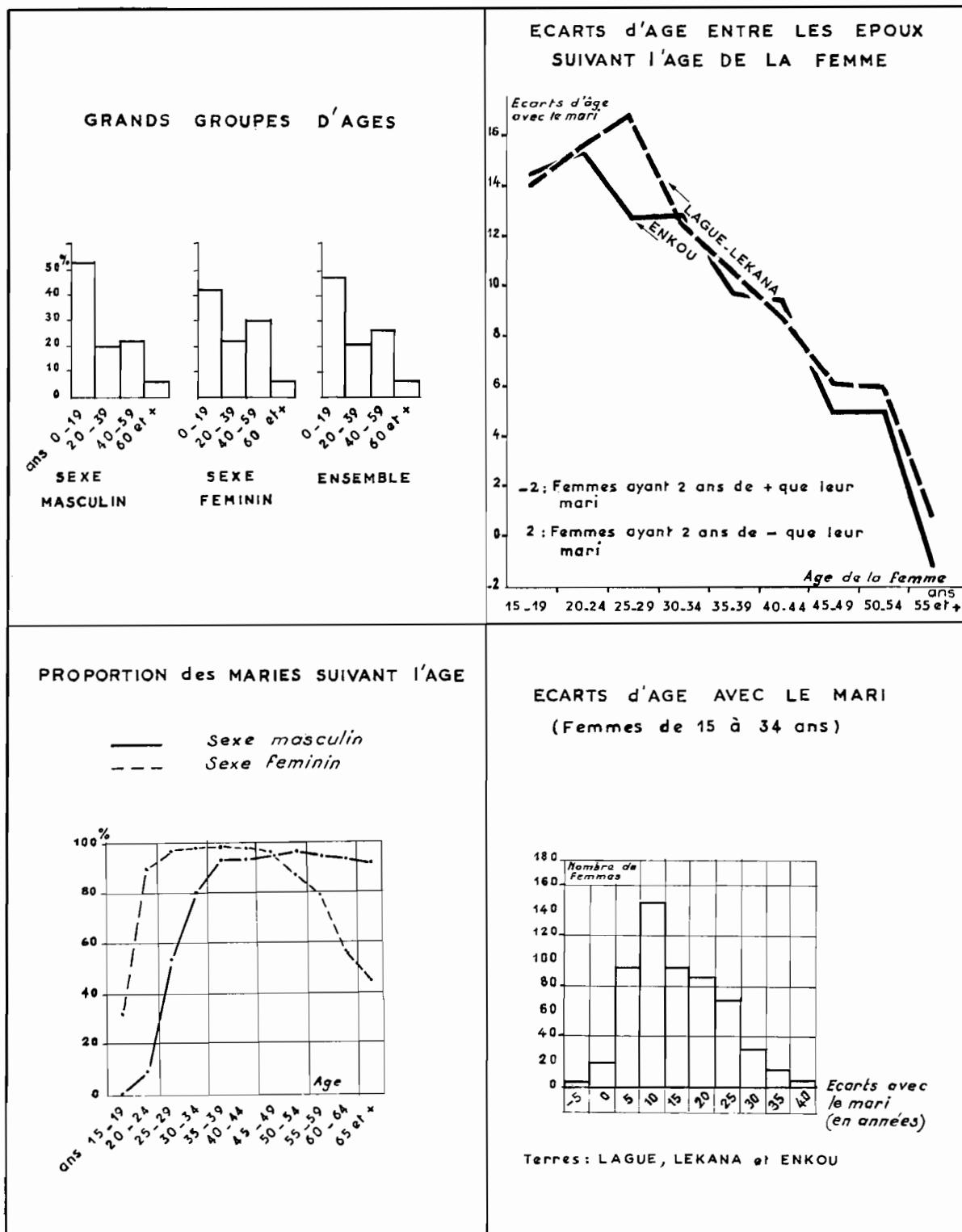


FIG. 6. — Groupes d'âges. Age et état matrimonial.

(1,6) ou les Vili (1,3). Il augmente avec l'âge et atteint 1,5 à 40 ans, 2 à 50 ans et 2,6 à 60 ans et plus. 48 % des hommes mariés sont monogames, ce qui est une très faible proportion (Guinée 62 %, Centre-Oubangui 74 %), 32 % bigames, et 20 % ont trois femmes ou plus. Ces derniers totalisent plus de 40 % des femmes mariées. Par suite de cet accaparement les hommes jeunes ont peu de chances de se marier rapidement. A moins de 20 ans aucun n'est marié, seulement 9 % de 20 à 24 ans, et 53 % de 25 à 29 ans. En revanche, les femmes se marient jeunes, et à des hommes qui ont fréquemment 10, 15 ou 20 ans de plus qu'elles, l'écart pouvant même atteindre 40 ans. La pyramide des âges suivant l'état matrimonial et la courbe des écarts d'âge entre époux sont particulièrement éloquentes.

La pyramide des âges est caractéristique d'une population rurale. On y remarque en effet une étroitesse assez marquée entre 15 et 44 ans et une forte proportion de personnes âgées. La coupure à 45 ans est particulièrement spectaculaire, tandis que l'on note une supériorité constante du sexe féminin, sauf entre 15 et 24 ans. C'est naturellement à l'exode rural qu'il faut faire appel

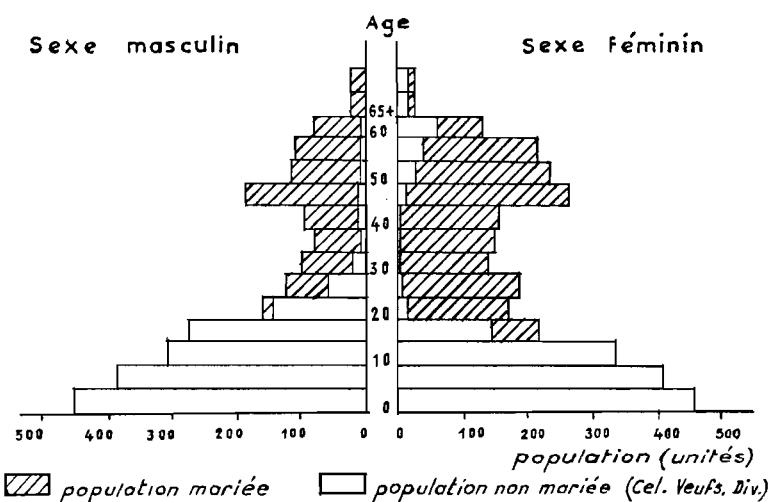
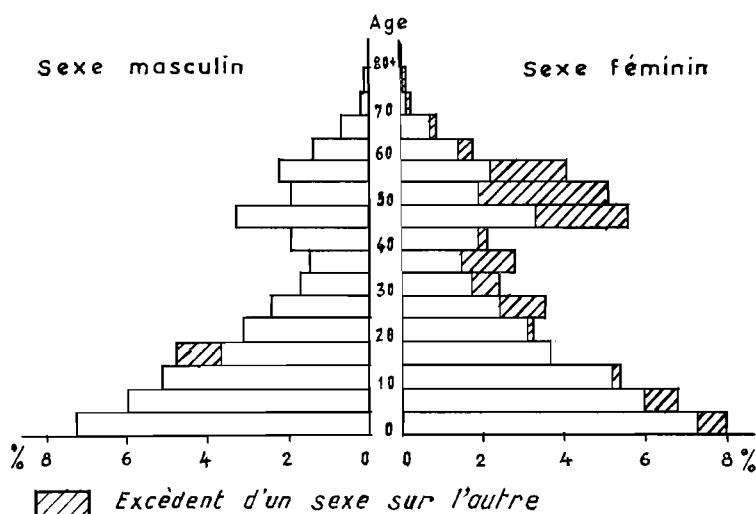


FIG. 7. — Répartition par âge, par sexe et suivant l'état matrimonial.
En haut : pyramide des âges (plateau koukouya). En bas : état matrimonial (terres : Lagué, Lékana et Enkou).

pour l'interprétation. Les départs sont apparemment nombreux et échelonnés, et l'on quitte le pays entre 15 et 30 ans. De plus on assiste à une modification d'ordre qualitatif, les jeunes filles partant désormais plus volontiers que leurs aînées, et à un âge plus précoce que leurs homologues masculins. Les mouvements féministes ont trouvé un large écho à Lékana, les revendications portant surtout sur la polygamie, le fort niveau de la compensation matrimoniale, et les écarts d'âge entre époux.

La forte proportion des personnes âgées s'explique sans doute par des départs moins nombreux il y a vingt ou trente ans, surtout chez les femmes, et par les nombreux retours au pays « à l'âge de la sagesse », pour des motifs divers : fatigue physique, chômage, ou plus souvent contraintes familiales. Il en résulte un indice de remplacement des générations¹ assez inquiétant. Égal à 1 pour l'ensemble du pays, il s'abaisse parfois bien au-dessous : Lagué 0,91, Illakouya 0,88, Tsekampika 0,79. Les taux de masculinité ne sont pas surprenants dans un pays d'émigration. Cependant le rapport n'est défavorable au sexe masculin qu'à partir de 25 ans, et les chiffres restent élevés jusqu'à 45 ans. Au-dessus la surmortalité masculine paraît importante et on peut y voir la trace des recrutements pour la construction du CFCO, car les Koukouya ont été enrôlés sur les chantiers du Mayombe, les plus meurtriers.

Au total, si l'émigration est forte, la situation n'en apparaît pas moins plus favorable que dans d'autres régions du nord du Congo. Si un terme est mis au marasme économique actuel et que des mesures sont prises à l'encontre de la polygamie, elle peut s'améliorer rapidement, la solidité de la coutume ayant préservé le pays de l'hémorragie démographique.

4. *Les mouvements internes*

On ne peut clore ce chapitre sans évoquer les mouvements internes, qui seuls peuvent expliquer des rythmes d'évolution inégaux d'une terre à l'autre alors que les structures par âge demeurent inchangées, et qui, par leur intensité, contribuent à homogénéiser le pays et à assouplir certaines institutions (foncières notamment). Deux causes différentes jouent principalement : l'exogamie, qui détermine un échange incessant des femmes d'un village, et surtout d'une terre à l'autre, et les pressions sociales exercées sur les groupes ou les individus, les obligeant à se réfugier autre part.

La carte de l'origine des femmes mariées à des personnes nées sur la terre Enkou fournit une bonne analyse du phénomène de l'exogamie. Elle montre que toutes les terres du plateau sont concernées, mais que la proximité et la facilité des relations jouent un rôle important. Près de 50 % des femmes viennent des deux terres Lagué et Abila, les plus proches par la route, et Illakouya fournit en valeur relative un pourcentage appréciable. Par contre les plus éloignées interviennent pour peu de choses, mais suffisamment pour que des liens s'établissent tout de même, et il s'agit là d'un élément de cohésion non négligeable. L'exogamie est respectée de façon remarquable, une seule femme est mariée avec un homme de son village d'origine sur un total de 91, et 14 seulement sont nées dans la terre d'origine du mari, soit 15 %.

En ce qui concerne les chefs de ménage, 57 % d'entre eux seulement sont nés dans leur village de résidence. Les autres proviennent pour 12 % de la terre, et de l'extérieur pour 31 %. Là encore presque tout le plateau contribue à alimenter le mouvement, mais les directions ont l'air moins commandées par la proximité (6 % seulement viennent de Lagué, alors que 28 % des femmes mariées en provenaient). Finalement, c'est plus du tiers de la population qui est originaire de l'extérieur, ce qui, à l'échelle du pays, correspond à une mobilité considérable. D'après l'évolution démographique, les causes économiques semblent également intervenir, et l'attrait de l'ouest du plateau, où les revenus du tabac sont les plus forts, est manifeste.

1. Cf. PRESSAT (1961), p. 316. Cet indice est obtenu en établissant le rapport $\frac{P_{15-39} \text{ ans}}{P_{40-64} \text{ ans}}$, P désignant la population des deux sexes aux âges considérés. Comme le souligne l'auteur : « Lorsqu'un tel rapport est inférieur à 1, le pronostic est mauvais, puisque dans la population étudiée le renouvellement de la population [...] se fait mal, les 25 générations les plus jeunes étant moins nombreuses que les 25 générations plus âgées qu'elles devront remplacer après avoir subi une importante mortalité. »

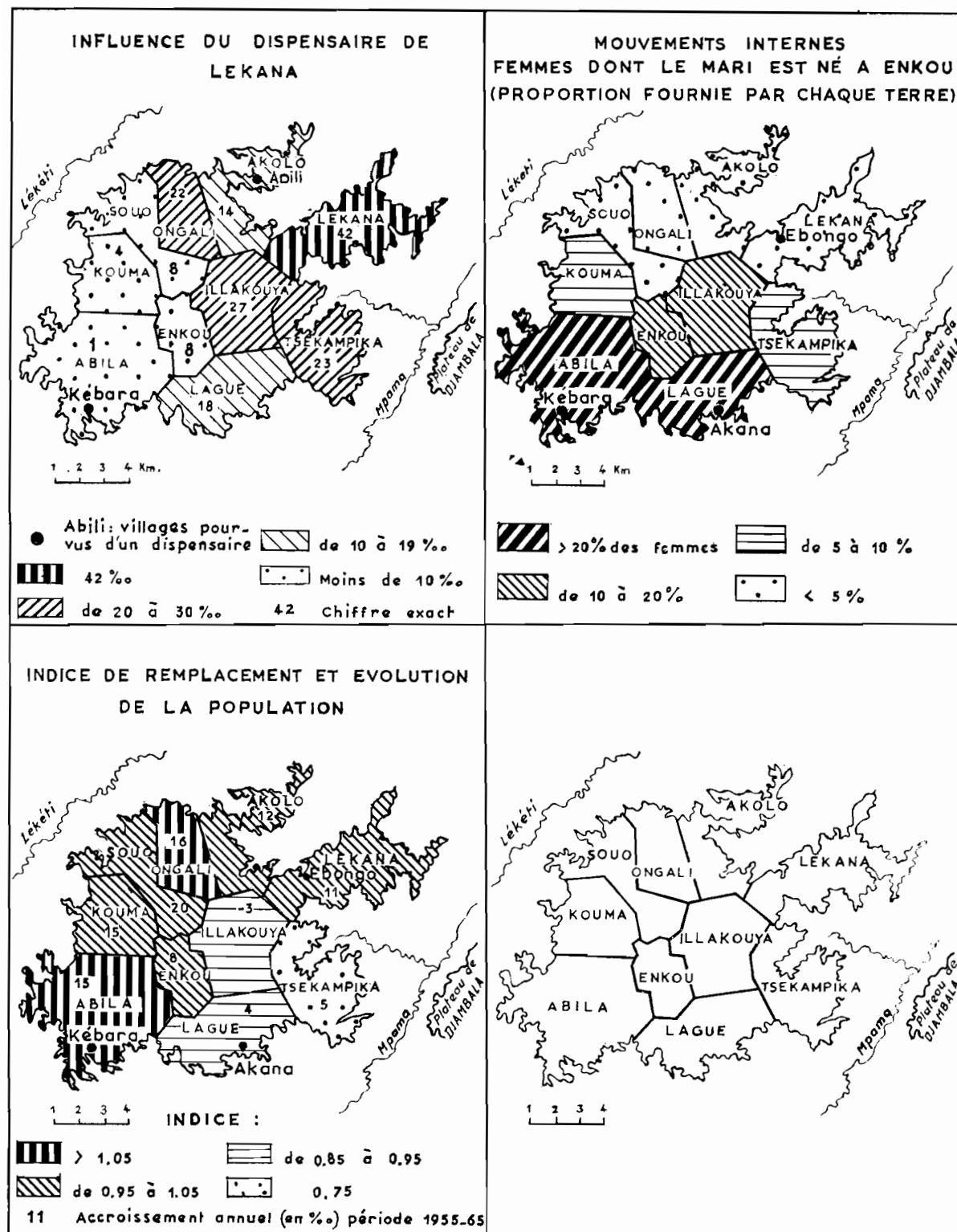


FIG. 8. — Quelques aspects démographiques.

5. Conclusion

Cette longue analyse de faits démographiques peut paraître nous avoir sensiblement éloigné de notre objet d'étude. Nous pensons cependant qu'elle est nécessaire à plusieurs points de vue. Elle permet tout d'abord de préciser la place du plateau koukouya vis-à-vis de son environnement — îlot de forte densité au milieu d'un vaste désert humain — et d'exclure certains des éléments qu'on pourrait invoquer pour expliquer cette situation, forte natalité par exemple. Elle révèle aussi des aspects importants de la vie sociale, et elle fournira des éléments dans l'analyse des rapports fonciers. L'observation des interdits sexuels et de l'exogamie, le retour des émigrés, la forte polygamie, sont autant de traits soulignant la solidité de la coutume et l'emprise des aînés sur les plus jeunes. Les mouvements internes sont une démonstration des pressions sociales s'exerçant sur l'individu. Enfin un comportement démographique uniforme d'une terre à l'autre et l'ampleur des échanges de population sont les signes d'une remarquable homogénéité d'ensemble. L'étude monographique d'un terroir a, dès lors, des chances d'être beaucoup plus significative, les phénomènes constatés sur une portion du territoire risquant davantage de se retrouver ailleurs avec la même valeur et la même intensité.

III. — LA TERRE ENKOU

Dans cet ensemble homogène il nous restait à cerner notre champ d'enquête, notre terroir, celui-ci étant défini comme « la portion de territoire appropriée, aménagée et utilisée par le groupe qui y réside et en tire ses moyens d'existence »¹. La terre et le village² formant les cadres politiques de base du pays, c'est à partir d'eux que nous avons entamé notre démarche, et Enkou, avec ses cinq villages, nous a paru idéale pour leur repérage.

A. — CHOIX DE L'UNITÉ DE BASE

Ce premier examen s'avéra pour une grande part négatif. Le nombre élevé des hameaux (35 pour 780 habitants) n'était pas pour nous rassurer, la notion d'habitat dispersé cadrant en général assez mal avec celle de terroir, et la grande mobilité du peuplement s'opposait à l'idée de fixité qui s'attache à une exploitation continue du sol. Sur les 35 hameaux, 14 avaient été fondés par des gens venus de l'extérieur, tandis qu'en sens inverse un contingent sans doute égal quittait la terre. Dans ces conditions on voyait difficilement sur quelle base territoriale il convenait de nous rabattre. C'est le système foncier qui devait nous sortir de l'impasse.

Les droits sur le sol sont liés à une appartenance familiale, aux *nzo*, lignages matrilinéaires dont l'existence est matérialisée par des forêts qui portent leur nom. Celles-ci sont regroupées autour de l'une d'entre elles, dont le possesseur, un lignage noble de « *mfumu* », jouit également sur les autres d'un droit supérieur. Cette subdivision du territoire, la « partie »³ ou *mawa*, correspond grossièrement aux villages actuels. Au-dessus la terre, *ntsie*, constitue un assemblage de villages, avec un bosquet « commandant »⁴ tous les autres, et des chefs appropriés. Terre et partie possèdent des limites assez nettes, qui jouent un rôle important pour le droit de chasse.

Le mode de transmission des forêts, basé sur la parenté utérine, aide à saisir une des raisons de la mobilité de l'habitat. Tout individu peut prétendre directement à deux forêts, celle d'où est

1. SAUTTER et PELISSIER (1961).

2. Nous parlons bien entendu des cadres traditionnels et non des subdivisions administratives qui portent le même nom. Il se trouve qu'ici les limites des unes et des autres sont souvent confondues.

3. Traduction de nos informateurs.

4. Cf. note précédente.

issue sa mère (forêt maternelle), et celle de la mère de son père (forêt paternelle). Par le jeu de l'exogamie il s'ensuit qu'elles sont assez rarement réunies sur la même terre, *a fortiori* sur la même partie, et il arrive fatallement que les droits fonciers de certaines personnes se situent dans un autre village que ceux de leur père. Il suffit à ce moment qu'une dispute survienne avec les voisins pour que ces personnes soient obligées de s'en aller, d'aller rejoindre leur lignage. Cependant ceci ne vaut pas pour les membres des lignages nobles apparentés à Mubie. Chez eux la forêt est héritée en ligne patrilinéaire, et leur lignage (*nzo mpu*) est exceptionnellement patrilinéaire. S'ils se déplacent, ils ne peuvent le faire que momentanément, et à la mort de leur père ils doivent rentrer, fussent-ils très loin, pour prendre la succession. Ils forment ainsi l'élément stable autour duquel évoluent leurs subordonnés ; par eux la communauté garde sa continuité, et ils contribuent à neutraliser les effets de la dispersion de l'habitat sur sa cohésion interne.

Finalement nous avons établi pour cadre de notre enquête la terre. Ce n'est pas un terroir au sens strict du terme. Nous verrons que les limites en sont peu précises et que les cultures ne les respectent pas toujours, que la permanence de l'habitat n'existe que pour une partie de la population. Cela nous suffit cependant car il s'agit du groupe dominant, de celui qui possède les droits les plus élevés sur le sol. D'autre part la terre constitue, aux yeux des habitants, une unité plus significative que la partie. On se sent encore relativement chez soi dans la partie voisine, mais on a un peu l'impression d'aller à l'étranger lorsque l'on change de terre. Nous verrons plus loin que les hameaux ont une tendance marquée à se rassembler au centre du territoire d'Enkou, et à s'écartier de ses limites. Ceci s'accompagne d'une rivalité certaine et d'un net « patriotisme de clocher » qui se manifeste surtout à cet échelon. Lors de notre arrivée nous en avons eu une démonstration frappante car, pour les habitants, peu importait le village où nous nous installerions, l'essentiel était que nous choisissions leur terre.

B. — CHOIX DE LA TERRE ENKOU

Une fois établie l'échelle à laquelle nous allions travailler, et définie tant bien que mal une unité pouvant servir de terroir, il nous restait à fixer quelle terre conviendrait le mieux. En nous référant à divers précédents il nous a semblé qu'elle devait être assez réduite en surface pour nous permettre d'achever en temps utile le relevé cartographique. Cette précaution s'avéra par la suite fondée, puisque, malgré cela, nous n'avons pas eu le temps d'achever notre travail et avons dû borner arbitrairement l'espace cartographié par une ligne droite au sud. D'autre part il fallait que cette terre fût représentative du plateau, qu'elle connût un degré d'occupation au moins égal à la moyenne du pays, et qu'elle ne se distinguât pas par une particularité quelconque. Nous allons voir comment la terre Enkou nous a paru être celle qui remplissait le mieux toutes ces conditions.

Sa population relativement faible, bien regroupée en cinq villages très voisins, nous garantissait une surface acceptable, et un nombre de parcelles de culture raisonnable. Au point de vue physique certaines exigences étaient remplies à l'avance. Sur un espace aussi réduit les changements dans la texture des sables ocres peuvent n'être qu'insignifiants et ne changer en rien la valeur des sols qui en sont issus. Le paysage végétal varie également peu, bien que l'ouest et le centre-sud du pays, au vu des photographies aériennes, soient mieux pourvus en bosquets que le centre et l'est. Ceci risque d'amener, et amène en effet une variation importante de fertilité. Cependant l'agriculture traditionnelle utilisait très peu les forêts.

Sa position centrale risquait d'être pour elle un handicap assez sérieux. Le problème de l'eau notamment s'y pose avec une acuité particulière. Cependant G. Sautter¹ ne la classe pas dans les régions les plus défavorisées, la distance du centre de la terre à la mare de Lagué n'excédant pas 6 km, sans dénivellation. Seuls les hameaux extrêmes de Djambala sont vraiment désavantagés. D'autre part nous avons vu que ce critère d'éloignement ne joue pas un rôle très important dans la répartition des hameaux. Une autre cause d'infériorité tient à ce que les villageois de la terre

¹. SAUTTER (1952).

Enkou n'ont pas accès aux collines du pourtour, qui offrent une possibilité d'extension des cultures et un terrain de chasse illimité. Mais ceci se révéla finalement un inconvénient mineur car les Koukouya ne cultivent les collines que lorsqu'ils y sont contraints par la pression démographique, et ces champs sont consacrés à la seule culture du manioc, ce qui montre bien qu'il s'agit d'une technique d'appoint qui permet de réserver les sols du plateau à des productions plus intéressantes. Les rebords est et nord, depuis Kébara jusqu'au promontoire d'Akolo, ne sont pas utilisés. Enfin la chasse, si elle joua un grand rôle dans la société koukouya, n'a plus guère d'intérêt économique. De plus les gens d'Enkou allaient chasser dans les collines avec leurs voisins et y passaient autant de temps qu'eux.

Sur le plan de l'occupation humaine nous avons constaté des disparités importantes, le nord-ouest notamment étant relativement peu peuplé, ce qui sous-entend que les techniques agricoles risquent d'y être un peu plus expéditives, les jachères plus longues, et le rapport de la surface cultivée à la surface totale moindre qu'ailleurs. De ce point de vue la terre Enkou se situe exactement à mi-chemin, ses 780 habitants disposant de 21 km², soit une densité très légèrement supérieure à la moyenne (37 contre 32).

D'autre part la société koukouya manifeste une belle homogénéité, qui nous garantit contre des variations politiques ou sociologiques importantes. Nous avons vu que la cohésion politique était bien marquée, tous reconnaissant la suprématie des héritiers de Mubie. Le pouvoir à Enkou est effectivement détenu par ce groupe ; de même Monkoko, vassal du Makoko batéké, y a ses représentants, comme partout ailleurs. Au point de vue démographique, nous avons déjà souligné un remarquable comportement d'ensemble, les variations des divers indices étant assez faibles. Les pyramides des âges sont partout analogues, le taux de polygamie est le même à Enkou qu'à Lagué et Lékana, et les écarts d'âge entre époux sont identiques. Enfin la mobilité et la dispersion de l'habitat constituent une règle générale et les gros villages actuels sont ou un reste des regroupements de l'administration coloniale ou le résultat de l'évolution récente.

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉLÉMENTS DU SYSTÈME AGRAIRE : ANALYSE DESCRIPTIVE

C'est précisément par l'habitat que nous commencerons l'étude de détail basée sur les cartes, et ceci se justifie de plusieurs façons. En premier lieu ces hameaux koukouya nous permettront de pénétrer dans le domaine de l'organisation sociale à l'échelle du village et de la terre, et de mieux saisir les rapports qui existent entre eux et les institutions foncières, entre les habitants et le sol. De plus eux-mêmes font pour une part l'originalité de ce peuple par leur orientation systématique, leur organisation interne et l'importance que prend la ceinture d'arbres fruitiers qui les entoure. Nous verrons comment, par exemple, leur situation par rapport à la route traduit à elle seule tout un état d'esprit.

I. — LES HAMEAUX

Ils apparaissent sur les photographies aériennes comme une multitude de petites taches claires ordonnées le long des axes du réseau routier, auxquels ils sont rattachés par des allées courtes mais bien marquées. D'autre part leur taille est assez variable, mais généralement réduite. Enfin les nombreux sites abandonnés, que l'on distingue très nettement, et les innombrables petits bosquets ronds ou allongés sont les témoins d'anciens sites habités. Nous traiterons ici ces trois aspects en décrivant le paysage habité, en étudiant le peuplement sous les deux angles démographique et sociologique, enfin en évoquant les transformations rapides provoquées par la mobilité et une dispersion de plus en plus forte des établissements.

A. — LE PAYSAGE HABITÉ

1. Le hameau et la route

Comme presque partout au Congo les hameaux se localisent en fonction des routes¹ et ils sont généralement assez groupés sur certaines portions d'entre elles, comme ici autour du carre-

1. Le seul qui en était vraiment éloigné (hameau venu d'Ossia et situé sur l'ancienne route d'Angama à Enkou) occupait une position d'attente à la limite de deux terres. Depuis il est venu à proximité du hameau 4 de Djambala.

four visible sur la carte. D'autre part ils se tiennent toujours en retrait, et l'allée qui les raccorde à la route est fréquemment terminée, à l'entrée du hameau, par une barrière à laquelle s'ajoute une liane ou une traînée de cendre protectrice. Pourtant elle est large et soigneusement entretenue, semblant inviter le visiteur à pénétrer. Ces deux attitudes contradictoires reflètent sans doute la distorsion existant entre une nécessité économique et sociale d'ouverture vers l'extérieur, et une réaction instinctive de méfiance et de repli, souvent encore dictée par la peur, comme nous le verrons plus loin. Ce caractère de refuge pris par le hameau est accentué par l'imposante ceinture de bananiers et d'arbres fruitiers qui en fait un enclos privilégié.

Cette position en retrait s'accompagne d'une certaine indépendance à l'égard de la route. En effet l'axe des hameaux n'est pas dicté par elle mais obéit à une orientation systématique. La carte le suggère, et, lors du levé à la planchette topographique, cela nous a toujours frappé. Les chiffres donnés par la boussole se répétaient fréquemment et ils correspondaient à peu près à ceux que nous avions obtenus avec les parcelles de culture en savane. Le lien entre l'orientation des hameaux et celle des champs est évident. Il est reconnu par les habitants, bien que ceux-ci n'en fournissent aucune explication. Il s'agit de deux directions se recoupant à angle droit nord-nord-ouest/sud-sud-est et est-nord-est/ouest-sud-ouest, décalées de 25° environ¹ par rapport aux points cardinaux, avec des écarts dans un sens ou dans l'autre de 10° au maximum. Aucune n'est prépondérante et l'on choisit l'une ou l'autre suivant la commodité du lieu ou l'humeur du fondateur du hameau.

Le lien avec la route peut entraîner des distorsions. Deux cas peuvent se présenter. S'il y a concordance entre l'orientation de la route et l'orientation traditionnelle, le hameau se situe en position orthogonale ou parallèle. Sur notre domaine d'étude la route de Lékana à Kébara est dans ce cas. S'il y a discordance le raccord est plus difficile. Il est parfois parfaitement réalisé, comme on le voit pour les hameaux 3 et 4 de Kingambini², mais l'adaptation est beaucoup moins réussie pour les hameaux 1 et 2 de Djambala. Enfin les hameaux 1 et 2 d'Angama ont carrément abandonné l'orientation traditionnelle. Relâchement des structures coutumières ? Il s'agit d'installations récentes, dont trois sont le fait d'hommes assez jeunes. Deux portent un nom caractéristique : Madzila (ce qui signifie « j'ai attendu », sous-entendu : tu n'es pas venu) et Kidziyi (« celui qui veut venir peut le faire, je ne crains pas les visiteurs ») symbolisant une attitude de défi vis-à-vis de leurs aînés dont ils se sont séparés.

2. Organisation interne du hameau

a) Le plan général

Il est d'une étonnante régularité, quelle que soit la taille ou l'ancienneté du hameau, ces deux dernières caractéristiques étant d'ailleurs souvent en corrélation. Le type le plus complet comprend en gros trois éléments principaux :

- Une cour centrale (*mbali*), espace dégagé rectangulaire dans lequel on peut évoluer librement. Sa propreté témoigne de la bonne tenue démographique et économique du regroupement et de sa cohésion. Les limites en sont parfois affirmées par une clôture plus ou moins bien fermée et dont le rôle est purement symbolique, car elle n'entrave en rien la circulation des personnes ou des animaux.
- En face de l'entrée et au fond s'élève la case du chef³. C'est la première que l'on aperçoit depuis la route. Par son aspect et ses dimensions elle indique immédiatement la puissance

1. En prenant pour base le nord magnétique. Le décalage avec le nord géographique est de 33° .

2. Pour éviter les répétitions, nous désignerons les hameaux à l'aide de la nomenclature adoptée sur nos cartes, avec une lettre désignant le nom du village et un chiffre pour le numéro choisi pour chacun, par exemple ici K₃ et K₄.

3. On entend par là celui qui détient l'autorité dans le hameau. Il s'agit vraiment d'un chef traditionnel, c'est l'ancien. On nous l'a toujours désigné sans hésitation.

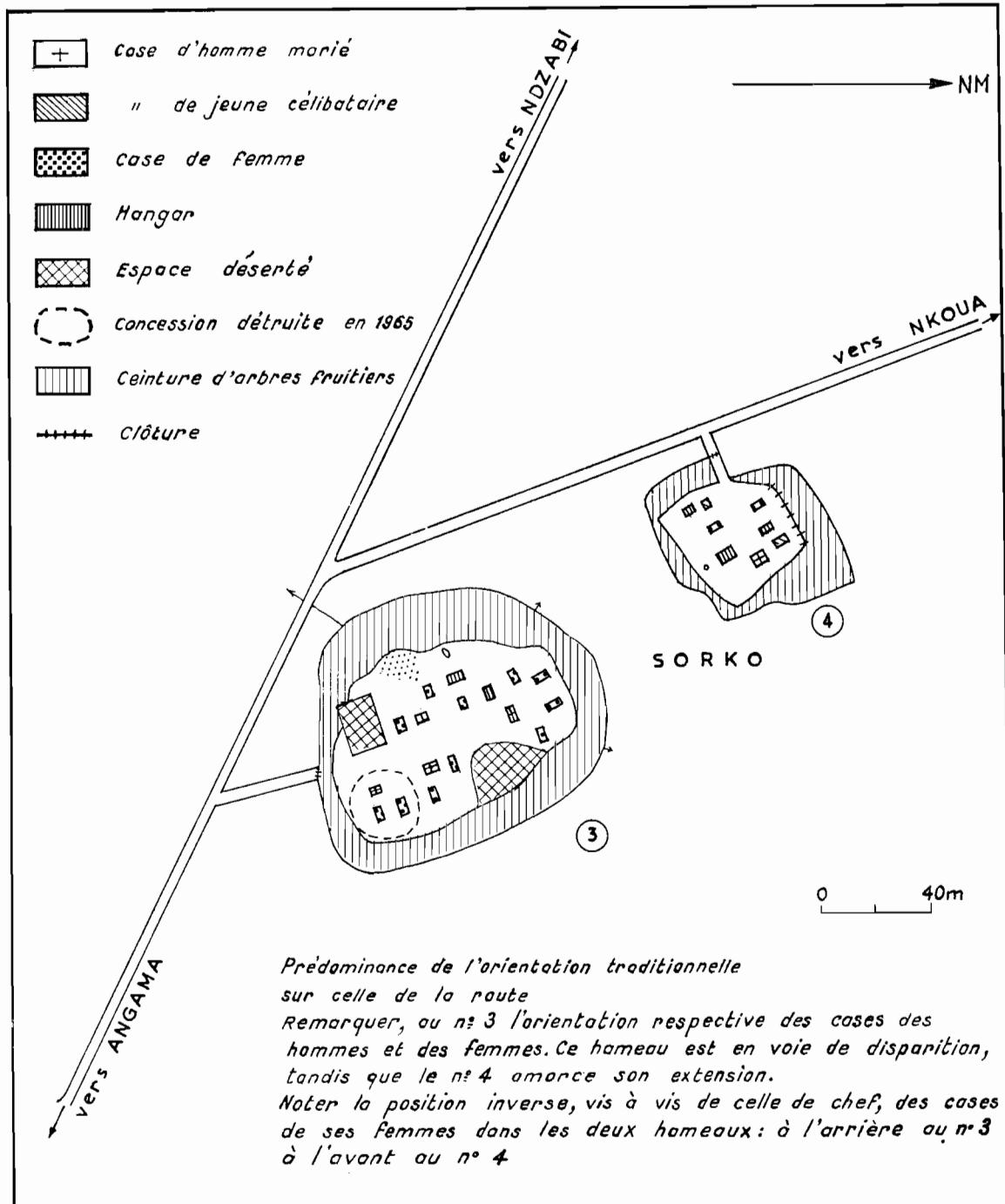
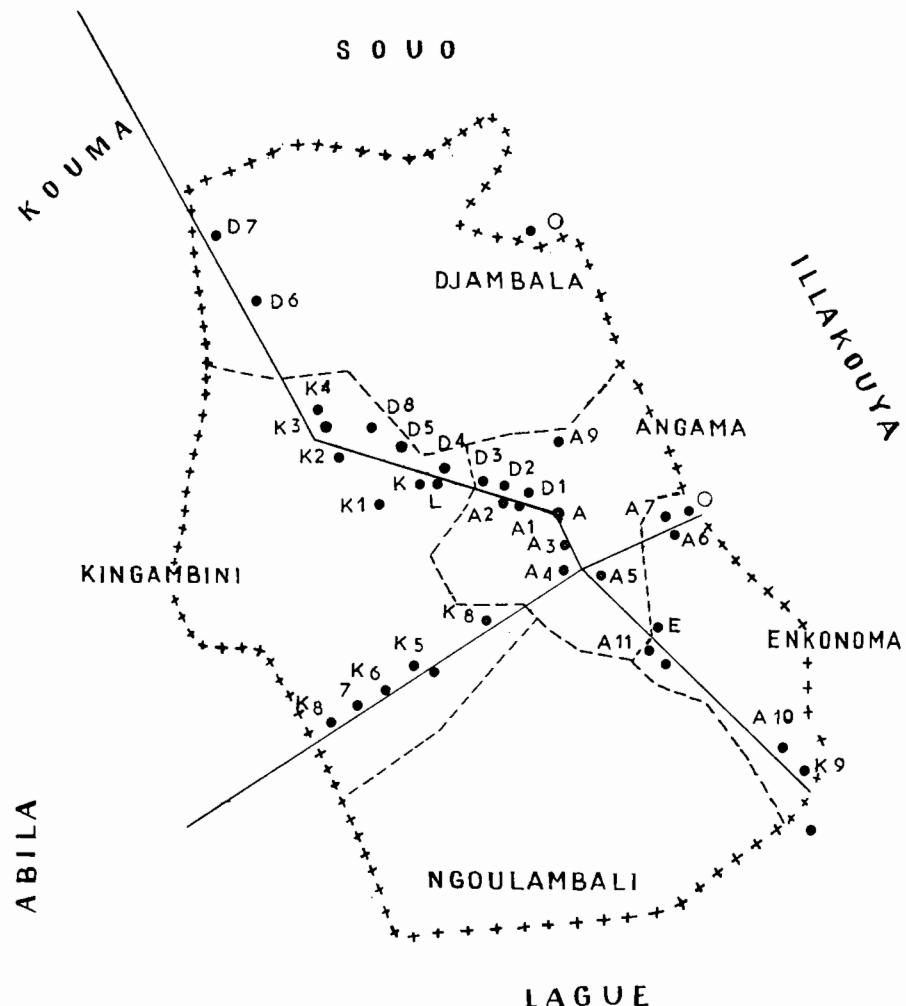


FIG. 9. — Kingambini : hameaux 3 et 4.

du personnage. Autour d'elle sont rangées les cases de ses femmes, et souvent une haie marque les limites de ce qui tend à devenir une « concession » fermée¹.

1. Nous emploierons par la suite ce terme pour désigner l'ensemble des cases d'un ménage, bien qu'il évoque aussitôt l'idée d'un groupement délimité, entouré d'une haie, et correspondant souvent à une famille étendue. Ici c'est plutôt le hameau qui jouerait ce rôle. Cependant cet emploi se justifie car le ménage mono-



A = Chef-lieu d'Angama	E = Enkonomia
A1 Hameau n° 1 d'Angama	O Hameau d'ossia (village d'Illa kouya)
D1 Hameau n° 1 de Djambala	++++ Limites de terre
K Chef-lieu de Kingambini	---- Limites de village
K1 Hameau n° 1 de Kingambini	SOUO Noms de terres
L Hameau dont les habitants sont recensés à Lagué	ANGAMA Noms de villages

FIG. 10. — Nomenclature des hameaux.

- Enfin sur les côtés, de part et d'autre de l'espace central, les cases sont alignées en deux ou exceptionnellement trois files. En avant se trouvent celles des hommes, qui se font face. Celles des femmes sont rarement au premier rang, presque toujours en arrière, et leur orientation est différente (elles sont orthogonales à l'axe du hameau, alors que celles

ou polygame constitue de plus en plus l'unité de base de l'habitat. D'autre part nous n'avons pas trouvé de terme plus commode.

des hommes lui sont parallèles). Tout à fait en arrière on trouve la case d'une vieille femme vivant plus ou moins à l'écart du reste de la communauté, des séchoirs à tabac, un atelier d'artisan, ou encore l'une de ces minuscules cases où les hommes aiment à se réchauffer autour d'un feu.

Le chef-lieu de Kingambini est sans doute le meilleur exemple de cette disposition d'ensemble. On la retrouve également dans les hameaux 3 et 5 du même village et dans les chefs-lieux d'Angama et de Djambala. Les groupements plus réduits la reproduisent avec quelques éléments en moins. A Djambala hameaux 1, 5 et 6 comme à Kingambini hameau 2, la case du chef est placée tout à fait au fond, et rien ne distingue sa concession des autres. Par ailleurs, les cases, moins nombreuses, s'alignent sur une seule file, avec distinction par sexe dans l'orientation. Ces hameaux simples, à cases rangées sur une file, sont fréquemment le fait de monogames et peuvent être créés tels quels sans passer par un stade intermédiaire. Le hameau 5 de Djambala (Aba) a remplacé un hameau précédent envahi par la forêt, et le 1 a été créé en 1956 par des gens venus de l'extérieur de la terre. Le 6 est habité par cinq monogames.

b) *Les différents types de cases*

L'uniformité dans le plan se retrouve également au niveau des cases, dérivant toutes d'un même modèle avec des adaptations de plus en plus poussées. On a ainsi plusieurs types différents, depuis la minuscule « case où l'on se réchauffe »¹ jusqu'aux grandes constructions des chefs, celles-ci n'ayant plus grand-chose à voir avec l'habitat traditionnel.

Les paillettes où l'on se réchauffe, entièrement bâties en matériaux végétaux, offrent un aspect caractéristique, avec leurs toits de chaume noircis par la fumée. Celle du chef de terre coutumier en est, par ses dimensions, le prototype accompli, composant un rectangle de 4,70 sur 3 m, avec le sommet du toit à 2,35 m du sol, soit une surface égale à 14 m² et un volume de 27 m³. Les montants verticaux des murs et la poutre faîtière sont en bois, et la charpente en pétiole de palmier-raphia, ce qui donne au toit sa forme en arc de cercle. Une simple cloison en paille soutenue par des lattes de raphia tient lieu de « murs ». La couverture est assurée par une à trois couches de paille. La première, *onzuo*, est à base d'*imperata*, matériau grossier mais abondant, et les deux autres, *ombulu*, en paille de graminées que l'on trouve en grande quantité seulement sur le pourtour du plateau. L'ensemble est léger et facile à construire comme à démolir. C'est pourtant là que se situe le vrai « foyer » de la concession ou du hameau. Le soir on s'y réunit autour d'un feu pour bavarder, et c'est là que sont abrités les objets magiques et les emblèmes du commandement, tels que la peau de léopard.

Les cases des femmes sont souvent très proches de ce modèle. Elles n'en diffèrent que par leurs dimensions plus importantes, et l'emplacement de la porte, qui se trouve sur le devant au lieu d'être sur le côté. De plus les deux tiers ont leurs murs en « *poto-poto* ». Parfois des lattes de bois remplacent les pétioles de raphia et le toit perd son allure cintrée. Le plan dessine un rectangle très allongé (7 × 3,50 m en moyenne), dont la surface et le volume restent médiocres. Toutes les valeurs sont d'ailleurs remarquablement groupées autour de la moyenne, et ce caractère uniforme apparaît dès l'entrée dans le hameau, à la vue de cette série de bâtisses semblables sagement alignées. Chacune héberge une femme et ses enfants en bas âge, abritant ainsi un petit foyer qui constitue un des éléments d'une famille polygame nettement polynucléaire. Deux pièces se partagent l'intérieur : une cuisine du côté de l'entrée, qui occupe les deux tiers de l'espace, et à l'arrière la chambre où l'on dort, minuscule.

Les cases des chefs de ménage sont celles qui ont le plus profité des améliorations modernes, et leur aspect et leur taille varient beaucoup. Les plus nombreuses ressemblent à celles des femmes, mais quelques-unes tranchent par leur masse. Les plus petites, avec moins de 25 m², comptent pour plus de la moitié (52 %). Elles peuvent être un abri provisoire, avant que le propriétaire ait

1. Expression employée par nos informateurs pour les désigner.

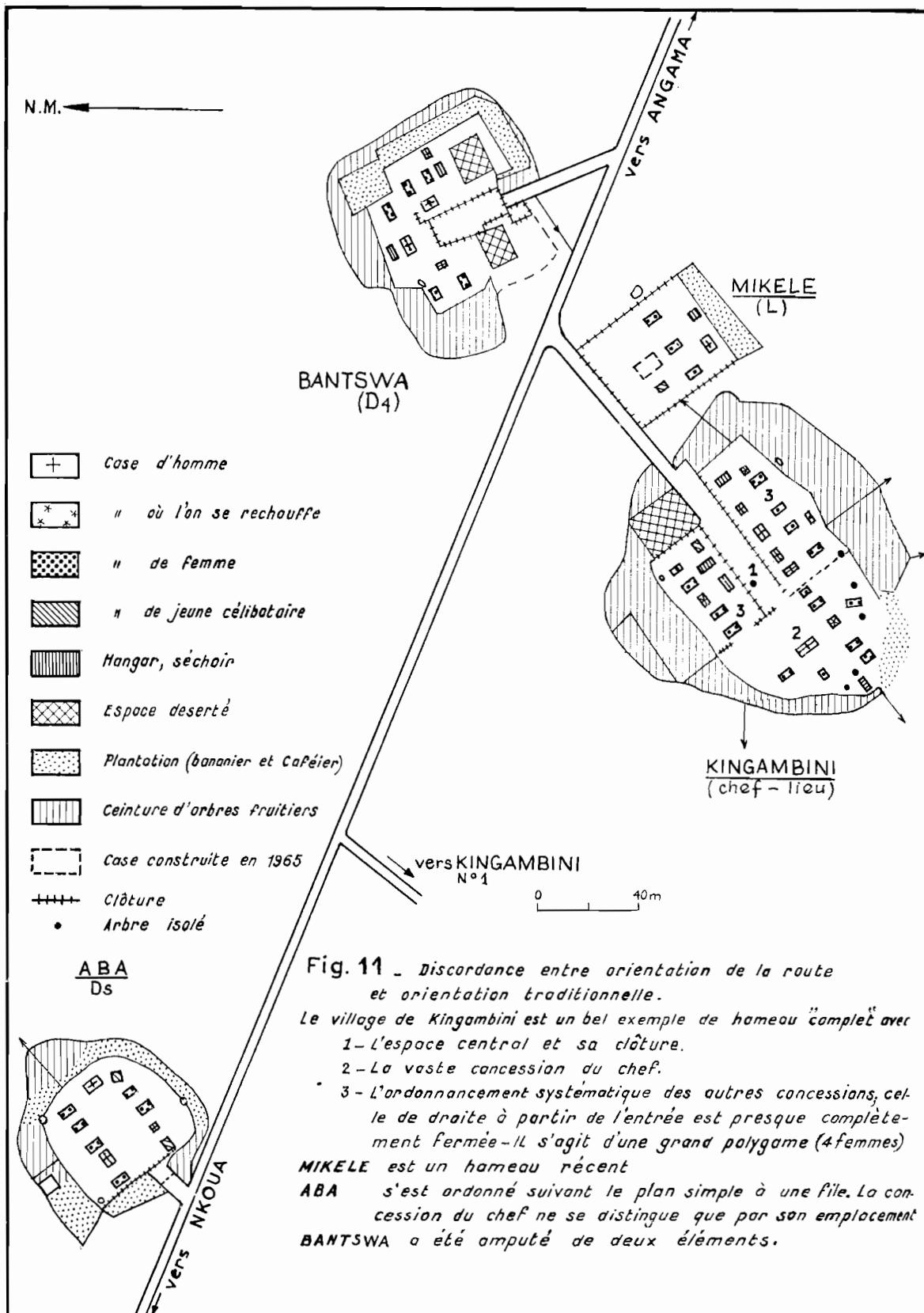


Fig. 11. — Discordance entre orientation de la route et orientation traditionnelle.

Le village de Kingambini est un bel exemple de hameau "complet" avec
1 - L'espace central et sa clôture.
2 - La vaste concession du chef.

3 - L'ordonnancement systématique des autres concessions, celle de droite à partir de l'entrée est presque complètement fermée - Il s'agit d'une grande polygame (4 femmes)

MIKELE est un hameau récent

ABA s'est ordonné suivant le plan simple à une file. La concession du chef ne se distingue que par son emplacement
BANTSWA a été amputé de deux éléments.

FIG. 11. — Kingambini : chef-lieu et hameaux voisins.

eu le temps ou les moyens de se construire une demeure plus confortable, mais la plupart ne sont pas destinées à être remplacées. Construites souvent en matériaux végétaux, elles ont fréquemment un aspect médiocre, en accord avec la pauvreté des habitants. L'absence de fûts ou autres ustensiles importants pour recueillir l'eau des averses renforce encore cette impression.

La catégorie intermédiaire, comprise entre 25 et 34 m², résulte de situations disparates. Le plus rarement le propriétaire est un personnage actif et puissant auquel le temps a manqué pour construire une demeure plus vaste. Le reste est le fait de ceux que l'on peut ranger dans la classe « moyenne » de la population : hommes jeunes et actifs, souvent artisans, petits polygames. Les murs en paille sont l'exception (2 habitations seulement, sur 29), tandis que 26 cases disposent de murs en poto-poto, quelquefois blanchi à la chaux, et une en briques crues. Toutes prennent une forme moins allongée, presque carrée, avec un toit à quatre pans. Parfois une cloison en pétioles de raphia double les murs à une distance de 30 à 50 cm et donne aux habitations un aspect plus cossu, tout en jouant un rôle isolant efficace. Enfin quelques fenêtres apparaissent, minuscules et peu éclairantes, car situées immédiatement sous le toit.

Au-delà de 35 m² nous avons affaire aux demeures des gens les plus riches, et les puissants sociologiquement parlant. La case du chef de terre administratif est de loin la plus grande. Le toit dépasse 150 m², ce qui nécessite une charpente en bois très importante, dont le faîte culmine à plus de 4 m du sol. La couverture de paille est très épaisse, atteignant près de 20 cm, et elle déborde le mur de plus d'un mètre vers l'avant, ménageant un petit auvent sous lequel on se réunit pour bavarder. Comme la construction est assez ancienne les murs sont en poto-poto blanchi à la chaux et non en briques. L'ensemble est légèrement surélevé au-dessus du sol, pour éviter le contact avec les eaux de pluie. La maison du chef du lignage noble (Mubie) est au contraire conçue de façon moderne. Elle est aussi très vaste (80 m²) et a coûté fort cher, l'acheminement des matériaux depuis Brazzaville étant très onéreux. Ainsi le sac de ciment de 50 kg revient à 950 F (CFA), dont 350 pour le seul transport (près de 60 % du prix au départ). La construction est revenue à plus de 200 000 F, et un bon quart de cette somme est resté aux mains des transporteurs.

Enfin les cases des jeunes célibataires sont d'un modèle spécial. Leur taille varie avec l'âge et le dynamisme de leur constructeur ; elles sont toutes rectangulaires, ont leurs murs en poto-poto et se différencient de celles des femmes par leur orientation.

Les ateliers et séchoirs sont peu nombreux malgré l'importance de la culture du tabac ; on préfère mettre les feuilles à sécher sous les toits, quitte à ce que, trop entassées, une partie pourrisse. Ils ont tous des dimensions restreintes et leurs murs ne sont fermés que jusqu'à mi-hauteur pour laisser passer la lumière, indispensable à l'artisan, et faciliter l'aération.

c) *La ceinture de bananiers et d'arbres fruitiers*

Elle commence derrière les cases et paraît si inséparable des hameaux que l'on peut — quand ceux-ci sont récents — déterminer assez exactement leur âge d'après la taille des bananiers, la plantation étant toujours contemporaine de la construction. La superficie couverte est variable. Le rapport entre elle et l'espace dégagé qu'elle entoure est rarement supérieur à 1, et il est le plus souvent inférieur. Pour les 25 hameaux cartographiés elle s'étend sur 6,5 ha pour une surface totale de 14,5 ha. La portion la plus fertilisée, à laquelle sont réservés tous les déchets, est donc peu étendue. La remarque en avait déjà été faite par Bocquier¹ qui limitait les meilleurs sols à la périphérie des boqueteaux anthropiques. La figure 12 nous montre que le rapport entre elle et la population des hameaux évolue de façon à peu près linéaire, ce qui permet d'extrapoler valablement pour le reste du pays, et d'obtenir une approximation de la surface totale à partir des chiffres du recensement, soit pour 13 274 habitants 160 ha environ.

Dans l'utilisation de ce potentiel il faut faire une distinction entre les « cultures de case » et les bananiers et arbres fruitiers. Les premières sont pratiquées à très faible échelle et le principal obstacle à leur extension est l'absence de protection vis-à-vis des déprédateurs des animaux domes-

1. BOCQUIER (1958), p. 24.

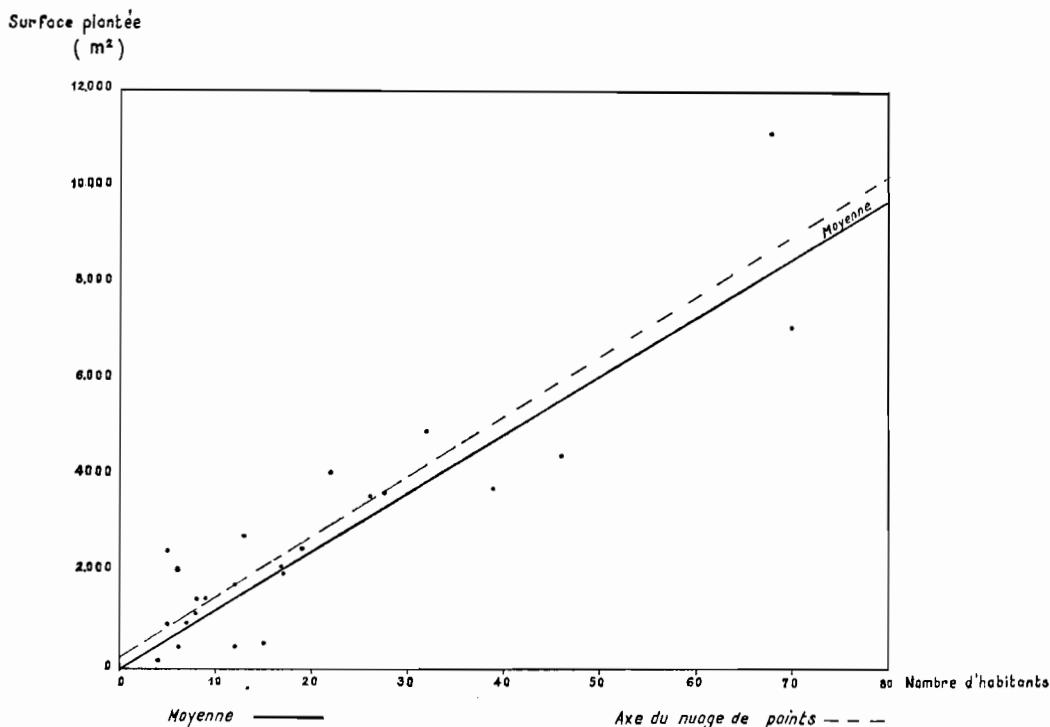


FIG. 12. — Corrélation surface plantée/population.

tiques. Chèvres et porcs circulent librement et piétinent ou broutent les jeunes semis. Les plantes rencontrées le plus fréquemment sont les petites aubergines (*mbonomo*), solanacées spécifiquement différencierées suivant que le fruit est rond ou ovale, et à peau blanche ou violette. Celui-ci est toujours minuscule et d'un intérêt alimentaire assez faible. Une variété voisine, appelée *kintsuma*, est utilisée de façon plus classique comme épinard. Sa réplique sauvage, *kintsuma kintseke* (*Solanum nodiflorum*) est très abondante, et ses feuilles prises en tisanes servent de médicament pour soigner hernie et maux de ventre. L'oseille *linkulu* (*Hibiscus sabdariffa*), les autres épinards (*mbo*) et les courges seront étudiés avec les divers types de champ car ils sont pratiquement absents des hameaux, de même que les patates, les ignames et les tarots. On trouve également toute la série des piments : *nzu antsüele*, à petits fruits minces et effilés (*Solanum sp.*), *nzu ankunu* et *nzu ankini* (*Afromomum milegueta*), zingiberacées dont on consomme le bourrelet de la racine, *nzu onkiere* et *nzu anini* (*Capsicum sp.*). Enfin on entretient quelques plantes pour leur valeur médicamenteuse ou magique, comme *lisisaki* (*Cyperus articulatus*) contre les morsures de serpent, *liyuka* (*Kalanchoe pinnata*) pour guérir le rhume des petits enfants, ou *samasami*, herbe qui est censée calmer la foudre (*Cymbopogon densiflorus*, Stapf).

Les bananiers forment l'essentiel de la ceinture de haute végétation qui entoure le hameau. Nous avons relevé les variétés suivantes : *koli munzizala*, longues bananes droites, *koli molieme*, identiques, *koli ngapfuluku* (« qui a des doigts partout »), bananes longues et effilées, très nombreuses par régime, *koli sisiki*, courtes et sucrées, *koli mumpumpuma*, réservées plus spécialement à la nourriture des porcs, etc. Elles sont consommées crues ou cuites. Les Koukouya cultivent également de nombreuses variétés d'agrumes, portant le terme générique *malala* : orangers, citronniers, mandariniers, cédratiers et pomélos. Il y a deux époques de maturation. L'une, secondaire, à la fin de la saison sèche — en septembre, octobre et décembre — fournit une récolte peu abondante mais les produits sont foncés, sucrés, et ont une saveur très agréable. L'autre dure de mars à juin et donne une quantité invraisemblable de fruits, la plupart pourrissant au pied des arbres, où ils forment un tapis continu.

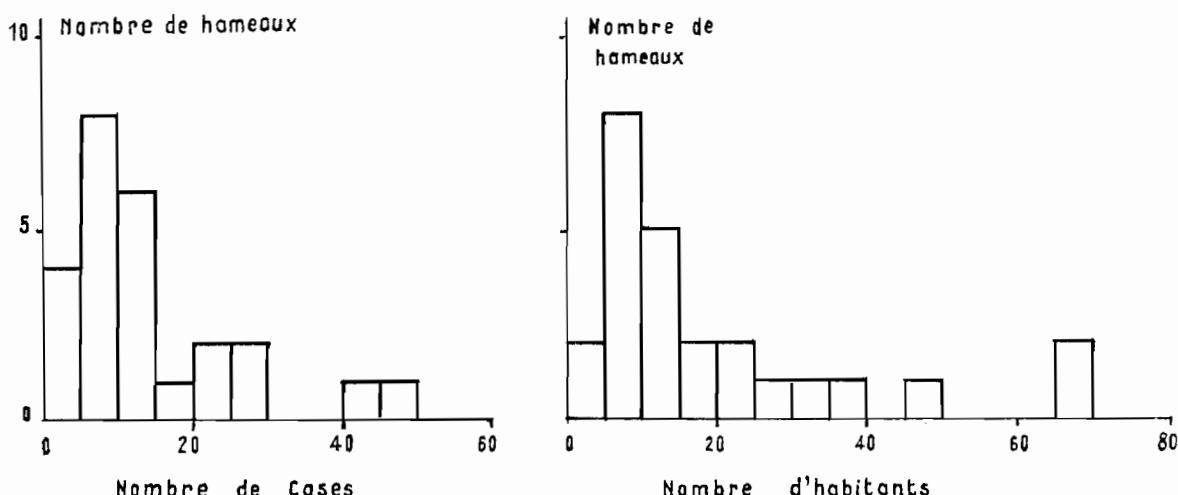
Parmi les autres arbres il faut citer les palmiers, *Elaeis guineensis*, peu planté et peu utilisé, et palmier raphia. Les manguiers (*mangulu*) sont rares, de même que les kolatiers et les safoutiers (*onsaki*). Les avocatiers et goyaviers complètent le tableau. On plante également une sorte de liane, appelée « noisetier » par les habitants (*monka*, *Adenia sp.*), passifloracée, qui donne de petits fruits ronds. Enfin le bois de fer, *mutoko* (*Milletia laurentii*), est partout présent, la plupart du temps à l'entrée des hameaux.

Les Koukouya sont fiers de leurs arbres, qui leur fournissent un complément alimentaire notable. Il existe dans ce pays une solide tradition arboricole, qu'il conviendrait d'encourager à condition de trouver un débouché à la production.

B. — LES HOMMES

1. *Les types de hameaux*

Les variations dans le plan nous avaient permis de distinguer divers types de hameaux. Chacun d'entre eux correspond en fait à une situation démographique déterminée, car la corrélation est forte entre la surface construite et la population. Les nouveaux hameaux, en particulier, ne sont pas défavorisés, malgré des constructions certes un peu moins bien soignées, mais aussi nombreuses. Cette uniformité dénote une grande similitude dans les comportements et le maintien des traditions, notamment en ce qui concerne la séparation entre l'habitat des hommes et celui des femmes et l'attribution d'une case à chacune de ces dernières. Cette multiplication est autorisée par l'emploi encore généralisé des matériaux locaux, de faible coût, qui n'exigent, pour leur utilisation, qu'un modeste investissement en travail.



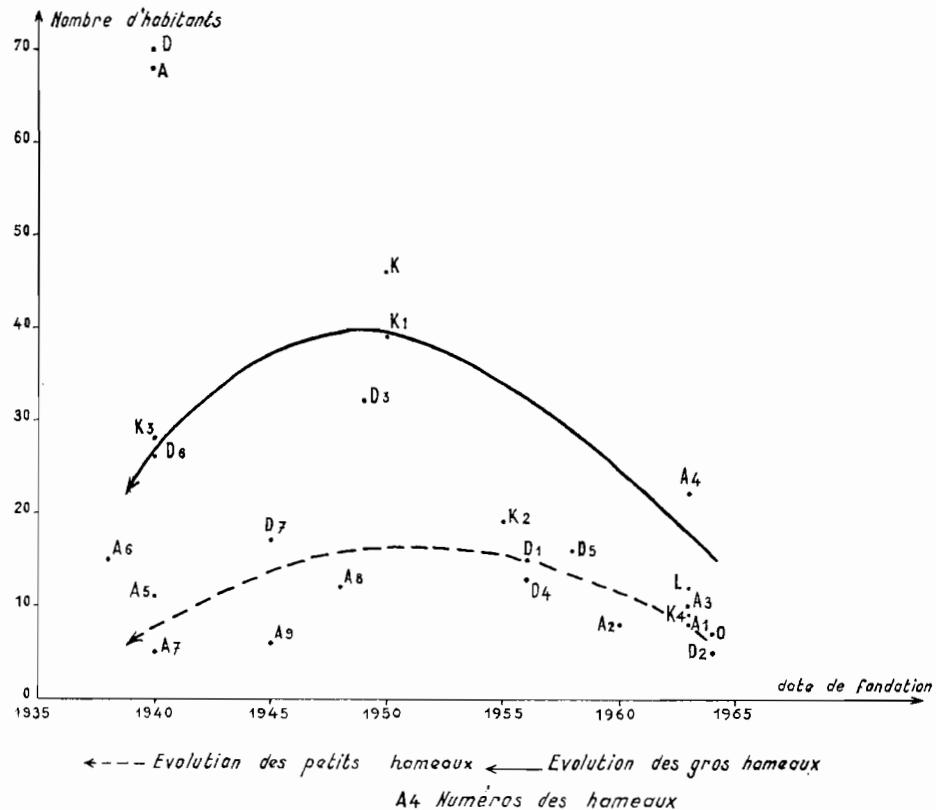


FIG. 14. — Répartition des hameaux suivant l'ancienneté et la population.

mais aucun de ceux qui sont nés depuis 1955 n'atteint 25 habitants. Enfin les chefs-lieux d'Angama et de Djambala ne paraissent pas s'inscrire dans la ligne d'une évolution normale, et nous verrons que leur situation est artificielle. On peut en définitive envisager trois types différents : les petits hameaux, récents ou anciens, les groupements plus importants et plus complexes, comptant un nombre de ménages plus élevé, et ceux qui s'écartent de l'évolution traditionnelle.

2. Les petits hameaux

Ils sont très réduits, démographiquement et sociologiquement. Les plus anciens ont été créés par des hommes ayant peu d'influence, incapables d'attirer ou de retenir autour d'eux des membres de leur lignage, ou n'ayant pas eu la possibilité d'avoir une nombreuse descendance. Il peut s'agir d'un polygame, comme à A₇, d'un père et de son fils marié (A₇ et A₉), de deux parents (A₈ et D₇). Un seul comporte plus de deux ménages (A₆), mais sa population est faible (15 habitants). Tous ont un air de famille, possédant une abondante ceinture d'arbres fruitiers qui tend à se transformer en un petit bosquet, et des habitations souvent délabrées.

Les installations nouvelles sont plus nombreuses, et elles comprennent le plus souvent un seul ménage. Parfois elles résultent de l'éclatement partiel d'une unité ancienne où la place manquait, les espaces abandonnés après décès n'étant plus utilisés (K₄ et D₂). L'aspect est partout le même, avec un vaste terrain dégagé particulièrement bien nettoyé, au milieu duquel s'élèvent cinq ou six cases. Les bananiers ne sont pas assez grands pour arrêter la vue, et les plantations n'ont pas encore reçu leur extension définitive. Ces hameaux sont le cadre des innovations les plus marquantes : emploi fréquent de la clôture, distribution ordonnée des bananiers, ouverture plus franche sur la route qui est toute proche, parfois abandon de l'orientation traditionnelle. La popu-

lation est toujours faible, souvent ramenée à un seul ménage mono ou polygame (6 hameaux sur 11). Quand il y en a plus de deux, il s'agit de personnes étroitement apparentées, et ayant les mêmes droits fonciers.

3. Les hameaux plus importants

Ils sont peu nombreux (6 sur 25), et leur population peut varier suivant leur degré d'évolution. Ils constituent tous des unités « complètes » régulièrement ordonnées, atteignant ce que l'on peut appeler la taille normale du hameau koukouya traditionnel. La surface totale occupée avoisine un hectare, et correspond bien à celle des petits bosquets ronds ou ovales isolés. Leur population tourne autour de 30 à 50 habitants au maximum de leur développement, qui se situe vers quinze à vingt ans après leur fondation. Ils sont importants dès le début. Au point de vue sociologique ils apparaissent assez semblables. La résidence est viripatrilocal et habituellement corésidents par rapport à Ego les frères de même père et même mère, de même père et mère différente, et les fils du frère ou de la sœur du père¹. En fait les comportements sont plus complexes. A la suite de divers événements (compensations matrimoniales, décès) ou par le jeu d'évictions automatiques² certains individus peuvent être amenés à résider dans leur lignage maternel. C'est ce qui se passe au chef-lieu de Kingambini, comme le montre le diagramme de parenté ci-dessous (fig. 15), ses habitants n'étant apparentés que par la mère de ce dernier. C'est un diagramme différent de celui qu'on attendait théoriquement, comme celui donné ci-dessous (fig. 16).

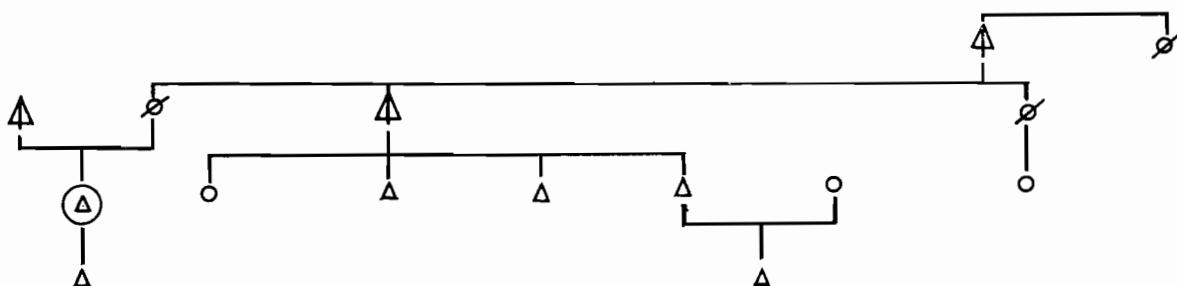


FIG. 15. — Diagramme de parenté du chef-lieu de Kingambini.

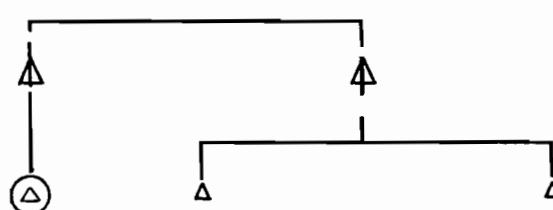


FIG. 16. — Groupe normal de corésidence (D 4).

Légende des figures 15 et 16 :

- ▲ Homme décédé
- ∅ Femme décédée
- △ Homme
- Femme
- (△) Chef du hameau

4. Les chefs-lieux d'Angama et de Djambala

Ils se distinguent par leur taille (70 habitants) et leur caractère disparate. Le premier réunit des personnes de plusieurs lignages et l'histoire nous apprend que les lieux d'origine sont divers, et que le regroupement a été opéré par l'administration coloniale. L'éclatement est d'ailleurs en

1. D'après P. BONNAFÉ.

2. Cf. page suivante.

cours et les hameaux 3 et 4 d'Angama en sont les premiers témoins. Une unité apparente est malgré tout maintenue par le chef de terre administratif, qui possède une influence importante, et par le chef de terre coutumier (Mubie). A Djambala la situation est un peu différente, la cohésion est un peu plus forte et le hameau possède un nom (Kintsélé) qui est aussi celui du lignage prédominant. Cependant l'examen des liens de parenté prouve qu'il n'est pas homogène, et qu'il y a plusieurs groupes de corésidents artificiellement réunis.

C. — DYNAMIQUE DU PEUPLEMENT

L'étude démographique a bien mis en évidence, en plus d'une forte dispersion de l'habitat, une mobilité poussée à un point tel qu'aucun hameau n'a plus de trente ans d'existence. Un retour dans le passé va nous permettre de mieux saisir ces deux caractères. Nous disposons, pour l'effectuer, de deux points de repère importants : la prise en mains du pays par les Français, relativement récente (1912-1914), et la mission photographique réalisée par l'IGN en 1954. Auparavant nous nous devons cependant d'énumérer quelques règles de résidence et les conditions de leur application, de façon à rendre notre propos plus intelligible.

1. *Les règles de résidence et la mobilité des personnes*

La disposition principale, fort simple dans son principe, stipule que les fils sont considérés comme chez eux dans le village de leur père et qu'ils peuvent théoriquement résider aussi longtemps qu'ils le veulent près de la forêt correspondante¹. La même règle prévaut pour les filles jusqu'à leur mariage. Par la suite elles doivent aller vivre avec leur mari, car ces derniers, par le jeu de l'exogamie, ne résident presque jamais au même endroit qu'elles. Patrilocalité, virilocalité et exogamie constituent donc les trois principes essentiels et leur application ne présenterait pas d'inconvénient dans des rapports de parenté de style patrilineaire. Dans le contexte koukouya leur conjonction impose au contraire de constants rajustements. Nous avons vu en effet qu'il existe dans ce pays une double filiation par les femmes², un individu quelconque (Ego) appartenant à la famille de sa mère, tandis que son groupement paternel est celui de la mère de son père. Un raisonnement rapide, à partir de la figure ci-dessous, suffit à montrer comment les déplacements des femmes et par conséquent des lignages³ viennent s'opposer à l'enracinement des individus en un même endroit.

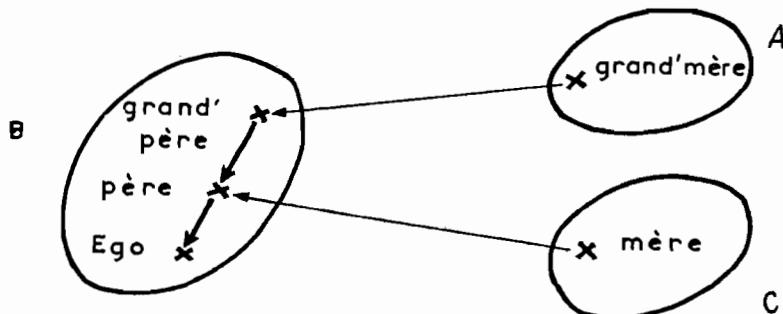


FIG. 17. — Les déplacements des lignages (*nzo*).

1. Cf. *supra*, p. 32, ce que nous avons dit au sujet des forêts familiales. Cette disposition vient compléter celles qui régissent la corésidence et que nous avons énoncées plus haut.

2. P. BONNAFÉ répugne à employer l'expression « double matrilignage » du fait du caractère réduit de la *nzo*.

3. Malgré les réserves énoncées plus haut à propos du terme lignage, nous continuerons à l'employer car nous n'en avons pas trouvé de mieux approprié pour désigner la *nzo*.

Ego peut se trouver en situation d'infériorité en B car une part de son lignage (groupement maternel) est en C et une part du lignage de son père (groupement paternel) en A. Ses protecteurs désignés risquent donc d'être assez éloignés, ce qui peut se révéler néfaste en cas de conflit avec les voisins, et son statut d'isolé le vole à une condition inférieure à celle à laquelle il aurait pu prétendre. Dans les deux cas la mort du père entraîne presque automatiquement le départ vers A ou vers C¹.

Il en résulte une grande mobilité des personnes qui joue un rôle important dans les déplacements des hameaux. Nous essaierons de voir dans quelle mesure, l'étude historique nous ayant auparavant permis de préciser la réalité des mouvements.

2. *Étude historique de la mobilité des hameaux*

Les sites habités en 1912 sont aisément repérables, et leur répartition révèle une dispersion analogue à celle que nous constatons aujourd'hui. Cependant au niveau des villages il y a eu des changements assez considérables, résumés dans le tableau qui suit.

	Nombre de hameaux			Différence entre 1912 et actuellement	Population actuelle	Population par hameau
	En 1912	En 1954	Actuellement			
Angama	9	7	12	+ 3	214	18
Kingambini	5	9	13	+ 8	231	18
Djambala	6	5	8	+ 2	198	25
Ngoulambali	5	1	1	- 4	83	83
Enkonomia	3	1	1	- 2	54	54
ENSEMBLE	28	23	35	+ 7	780	22

Ces modifications ont pour origine une histoire récente mouvementée, marquée par les deux regroupements successifs opérés par l'administration coloniale. Le premier² eut lieu après la « pacification », vers 1922, et il s'est appuyé sur un réseau routier dont on voit encore les traces. Tous les habitants ont été réunis dans de grosses unités très voisines, à proximité du carrefour d'Angama. Plus tard (vers 1937 ?), A. Mallet, administrateur à Djambala, recommença complètement l'opération, avec création de nouveaux axes routiers et redistribution des villages. Cependant, les nécessités militaires étant moins pressantes et la mainmise sur le pays mieux assurée, on put se permettre de laisser l'habitat se fragmenter. Depuis le mouvement s'est accéléré, et les chefs-lieux d'Angama et de Djambala et les villages d'Enkonomia et Ngoulambali sont les seuls témoins de ce passé pourtant proche.

Les emplacements des villages correspondant au premier regroupement sont très nettement reconnaissables et on les repère immédiatement sur les photographies aériennes. Ils ont une forme géométrique accusée, rectangles dont les côtés sont soulignés par des palmiers, et dont l'espace central était souvent entouré par une double rangée de manguiers. Les routes anciennes ont souvent été respectées par les cultures, un sentier rectiligne les emprunte parfois, bordé à droite et à gauche par quelques palmiers.

Les photographies prises par l'IGN en 1954 permettent de constater où en était l'émettement spontané qui a suivi le deuxième regroupement. On compte alors 23 hameaux, soit presque le chiffre de 1912. Les gros villages se sont fragmentés, mais le chef-lieu d'Angama est encore une

1. VANSINA (1965), p. 23, signale des situations très voisines chez les Tyo (Batéké de Mbé).

2. Effectué par H. REYMOND, chef de subdivision à Djambala.

unité importante. Enfin la comparaison avec ce que nous avons trouvé éclaire sur la rapidité des transformations et sur les tendances récentes. Sur les 23 hameaux précédents 4 ont disparu, il y a eu 16 créations supplémentaires, et la population moyenne est passée de 31 à 22 habitants.

3. Raisons de la mobilité et de la dispersion croissante du peuplement

Une enquête portant sur les 26 hameaux que nous avons recensés nous a permis d'obtenir une sorte de classement des causes de départ. Les trois qui reviennent le plus fréquemment sont dans l'ordre : la mobilité des personnes évoquée plus haut (13 cas), l'invasion du hameau par la forêt et la saleté (6 cas), et enfin la mésentente (5 cas).

Un peu moins du quart des déplacements ont donc pour motif des causes naturelles ayant trait au vieillissement du hameau. Celui-ci accuse alors divers traits dont la conjonction finit par créer une ambiance défavorable à l'habitat. Les cases par exemple atteignent un tel stade de délabrement qu'on a avantage à en construire de nouvelles. La ceinture d'arbres fruitiers est envahie par les grands arbres qui la couvrent de leur ombre et diminuent les rendements, surtout celui des bananiers. Certains espaces sont abandonnés à la suite d'un décès et ne sont plus nettoyés ; ils entretiennent le souvenir des morts et facilitent l'invasion par la saleté. Au bout d'un certain temps la vie devient impossible dans une telle atmosphère, et c'est tout le groupe qui s'en va, à la suite d'un nouveau décès ou d'une épidémie persistante.

La moitié des hameaux doivent leur origine aux pressions sociales exercées sur les individus. La plupart du temps le départ est provoqué par la mort du père, et, dans ce cas, on va généralement se réfugier dans sa famille maternelle. Les déplacements motivés par la mésentente sont moins nombreux, mais sont en nette progression. Il s'agit presque toujours d'un conflit de génération, comme celui qui a opposé les vieux chefs d'Angama au jeune chef de terre administratif, et qui a provoqué la création de A 3 et A 4. Parfois cependant le désir d'indépendance ne s'accompagne pas d'une rupture, et la nouvelle unité, bien que distincte, reste proche de l'ancienne et porte le même nom (K 4 et D 2).

Tout cela amène une accentuation de la dispersion et de la mobilité de l'habitat. On a vu dans le plan des grands hameaux des signes d'une coupure possible (emploi de plus en plus fréquent de la clôture) et les unités à ménage unique, peuplées de moins de 10 personnes, ont tendance à se généraliser. Cet éclatement de l'habitat est la marque des tensions nouvelles nées d'une part de la prise de conscience par les jeunes de leur situation d'infériorité, et d'autre part d'un raidissement consécutif, par leurs aînés, des pratiques coutumières qui leur permettaient jusqu'ici d'asseoir leur autorité. L'existence d'une compensation matrimoniale très élevée et la forte polygamie sont permises par la peur du fétiche, qui peut rendre malade ou tuer, qui paralyse les jeunes et imprègne fortement l'atmosphère sociale. La liane à l'entrée du hameau, la clôture symbolique qui l'entoure sont autant de tentatives de protection, et la destruction du matériel magique par les membres de la JMNR¹ n'a certes pas été un événement fortuit.

La persistance d'un émiettement progressif de l'habitat dépend de la façon dont sera résolue cette contradiction. Il semble par contre qu'avec l'apparition de la case en dur, qui exige beaucoup plus d'argent et d'énergie, la mobilité ira en s'atténuant.

4. L'action sur le paysage

Quoi qu'il en soit, mobilité et dispersion ont déjà eu pour résultat une modification profonde du paysage originel. Partout où le séjour a été assez prolongé pour créer une ceinture d'arbres fruitiers suffisamment développée, la forêt s'est emparée du site, que le feu de brousse ne pouvait plus ravager. Mais les choses ne se passent pas toujours ainsi. Pour peu qu'une brèche demeure dans le cordon de défense, le feu pénètre à l'intérieur et tue rapidement les jeunes pousses forestières.

1. Jeunesses de l'ancien parti MNR (Mouvement National de la Révolution).

1. Case du chef de village de Kingambini. Couverture de graminées (*ombulu*) et cloison protégeant les murs.



2. Case de jeune homme. Tabac séchant sous les auvents.



3.

3. Cases de femmes. Remarquer la propreté de l'espace central, l'allure cintrée des toits et la porte sur le devant. Sur les côtés, réserve de bois, cales-basses et paniers. Imposante ceinture de bananiers et d'arbres fruitiers.



4. Cases de femmes. Arrières de cases identiques. Importante réserve de bois.



5. Hangar, case de femme et case d'homme. Toit cintré pour les deux premières constructions, et à quatre pans pour la dernière. Tabac séchant au soleil (au premier plan).

6. Séchoir à tabac. Toit en paille d'imperata. La charpente est en bois, comme le montre l'arête bien nette du faîte.





7. Hameau d'un chef (Mongoko) abandonné à la suite de deux décès successifs.

8. Destruction du matériel magique à Angama. Le personnage incriminé est contraint d'apporter lui-même ses instruments au bûcher.



9. Hameaux et bosquets. Admirable paysage humainisé portant la marque de plusieurs sites d'habitat successifs. Au premier plan et au centre, bosquet secondaire rond ; sur sa droite, forêt anthropique (on distingue des palmiers). Dans le quart de droite en haut de la photo, nombreux bouquets d'arbres isolés sur les emplacements d'anciens hameaux en grande partie repris par la savane. Hameaux actuels avec leur ceinture d'arbres fruitiers.



(Photo J. Dumas.)

L'emplacement de ces bosquets avortés reste longtemps marqué par des palmiers rabougris, quelques arbres souffreteux, et une couverture herbeuse plus haute et plus dense qu'ailleurs.

La forestation s'accompagne d'une évolution des sols assez rapide pour être perçue par les habitants. Ceux-ci nomment *makula* l'emplacement quitté depuis peu de temps, où la terre est noire et très fertile, *buku* celui où les essences forestières commencent à prendre le dessus, constituant sur le sol une litière plus grossière. Le stade final est une forêt secondaire que l'on nomme *musuru*, terme général pour désigner la forêt « créée par Dieu ».

On peut finalement se demander pourquoi le plateau koukouya, si fortement peuplé, avec une dispersion aussi poussée de l'habitat, ne s'est pas encore transformé en une forêt continue, et ce d'autant plus qu'autrefois on ne cultivait pas les forêts. Un premier élément de réponse a été apporté par le fait qu'une bonne partie des emplacements habités n'aboutissait pas au stade de la forêt fermée. Ces emplacements sont en outre le théâtre de cultures vivrières intensives d'arachides qui peuvent provoquer la destruction de la végétation arborée. Le premier village regroupé de Djambala a déjà été repris par une maigre savane à imperata, et celui de Kingambini aura bientôt suivi le même sort. Enfin les abords des bosquets sont souvent choisis de préférence à tout autre endroit pour fonder un nouveau hameau, et dans ce cas le départ des habitants ne provoque pas la création d'un nouveau bosquet mais simplement une boursouflure du précédent. Les hameaux 6 et 7 d'Angama sont parfaitement démonstratifs de ce phénomène, de même que les bosquets dédoublés — Bidziki à Kingambini — ou en forme de bonhommes de neige — Moyili-Kalba à Djambala, Kindjou à Angama. A partir de là on peut concevoir que les grandes forêts actuelles ont derrière elles une très longue histoire, marquée à chaque nouvel épisode d'une extension corrélative.

II. — LA SAVANE, DOMAINE TRADITIONNEL DE LA FEMME : UNE ORGANISATION ÉLABORÉE

A partir des hameaux divergent une série de sentiers, menant aux « plantations », aux parcelles de culture, et plus ou moins marqués suivant leur degré d'utilisation. De courts embranchements conduisent aux champs des hommes en forêt, tandis que les grands axes se poursuivent bien au-delà, pour desservir ceux des femmes. La distinction entre ces deux formes d'exploitation du sol est nette. La première, aux parcelles vastes et irrégulières, est tournée vers la vente et elle est récente. La seconde au contraire représente l'élément permanent du paysage agricole traditionnel, et son aspect ordonné témoigne d'une volonté ancienne d'organisation de l'espace.

Nous l'étudierons en premier car c'est à son propos que les femmes ont mis au point tout un système de culture adapté au climat et doté de perfectionnements techniques permettant d'assurer une nourriture suffisante à une population nombreuse. Les sols de savane utilisés à cette fin connaissent des degrés divers de fertilité. Ils portent plusieurs types de champ bien définis : *bibuomo*, *bipa*, *manzara* et *mabvuma*¹. Ceux-ci font l'objet d'une série d'agencements dans le temps par leurs successions de culture et éventuellement la façon dont ils se succèdent les uns aux autres, et dans l'espace par leur position vis-à-vis des hameaux, leur taille, leur forme, leur groupement et leur orientation.

A. — LES SOLS DE SAVANE

Ils sont désormais bien connus grâce aux travaux de Bocquier et surtout de De Boissezon. Celui-ci, par suite de l'homogénéité du matériau originel (sables ocres) et d'une topographie très peu accidentée, a été amené à les distinguer par la nature de la végétation qui les recouvre et par leur passé cultural.

1. Forme plurielle, que nous emploierons constamment pour désigner ces types de champ.

1. Matériaux originels et morphologie

Le matériau originel est issu de l'altération des sables ocres. Ceux-ci ont une texture sableuse, avec dominance de sables fins, et des taux de limon très faibles (2,4%). La fraction argileuse varie de 26 à 49%, et sa capacité d'échange est réduite (6 meq¹ pour 100 g d'argile granulométrique). Les pourcentages de fer sont élevés, mais les doses de minéraux altérables infimes, la somme variant entre 1,75 et 3,62 meq pour 100 g. Du point de vue morphologique on relève quatre horizons : un premier humifère noirâtre, épais de 17 cm en moyenne, à forte densité racinaire (graminées), un second humifère homogène à structure plus grossière et densité racinaire encore forte, descendant jusqu'à 45 cm, un autre bariolé, de compacité maximum, de pénétration humifère par taches et traînées, d'épaisseur variable, et enfin un dernier ocre, texture et couleur restant constantes en profondeur. À partir d'un mètre le matériau reste identique à lui-même.

2. Types de sols

On peut en gros retenir deux modes de différenciation des types de sols, ayant pour origine l'un des causes naturelles — végétation (bordures forestières) et topographie (dépressions fermées) — et l'autre l'intervention humaine — enrichissement nettement localisé du fait de l'habitat ou modifications provoquées par le passé culturel.

a) Les bordures forestières

Autour des bosquets il existe une couronne de sols améliorés nettement visible sur le terrain. La végétation y est plus vigoureuse et plus dense qu'ailleurs, les arbustes sont plus nombreux et plus élevés avec souvent *Syzygium guineense*, et le tapis herbacé y constitue des fourrés presque impénétrables. Autour des forêts secondaires l'enrichissement s'effectue en totalité par l'appoint des débris arrachés aux arbres et autour des boqueteaux anthropiques il provient surtout de l'héritage de fertilité laissé autour des anciens hameaux par les parcours des hommes et du bétail. Les couronnes prennent par conséquent des allures un peu différentes suivant que l'on a affaire à l'un ou l'autre des deux types de bosquets. Assez étroites et se dégradant rapidement vers l'extérieur dans le premier cas, elles forment dans le second des plages plus continues avec dominance moins accusée des graminées du genre *Hyparrhenia* et apparition de rudérales.

Le taux de matières organiques est supérieur à la moyenne (12 et 18%) pour la couche de 0 à 10 cm, et joue un rôle prépondérant dans la capacité d'échange de cet horizon (de l'ordre de 120 meq pour 100 g de matières organiques). Ces sols couvrent des surfaces réduites, quelques dizaines d'hectares au plus. Leur importance ne vient donc pas de là² mais de l'intérêt qu'ils présentent au point de vue évolutif. Ils indiquent en effet, du moins ceux qui se trouvent autour des forêts secondaires, la voie d'une amélioration rapide des autres sols de savane arbustive sans grands frais, par le biais de l'augmentation des taux de matière organique. Celle-ci peut être obtenue par la suppression du feu de brousse, qui retarde l'apparition des grandes graminées³, et la plantation de certaines espèces par semis et bouturage. Par là on accroîtra la capacité d'échange, ce qui permettrait ultérieurement une meilleure utilisation des engrains — naturels et artificiels —, et on pourra réduire sensiblement la durée des jachères.

1. Milliéquivalent : millième d'une valence-gramme ou équivalent, unité obtenue en faisant le rapport masse atomique/valence, et utilisée pour permettre de mesurer le taux de saturation du complexe absorbant. Plus celui-ci est saturé et plus le sol est fertile, capable de fournir aux plantes les éléments minéraux indispensables à leur croissance.

2. Ils sont cependant recherchés par les cultures, comme le montre la figure 21 (cf. p. 59).

3. MOREL et QUANTIN (1964), p. 110. On ne doit cependant pas condamner systématiquement l'emploi du feu. Il a une action nettoyante certaine et, s'il ralentit la régénération du sol par les jachères, il peut par contre faciliter la remise en culture par la suppression du paillis, difficile à enfouir et qui risque de donner un sol « soufflé ». Il doit donc être pratiqué après les premières pluies car, dans ce cas, les matières organiques en décomposition au ras du sol restent intactes, et demeurer strictement délimité aux zones à défricher.

b) *Rôle de la topographie*

Les dépressions fermées, du fait de la faiblesse de leur relief, modifient très peu les caractéristiques des sols. Cependant dans les fonds ils prennent une teinte nettement plus foncée, sans que cela entraîne une quelconque modification de la végétation. Les phénomènes de transport hydrique sont considérablement freinés par la forte perméabilité et le tapis graminéen, action renforcée par les buttes et les fossés qui entourent chaque parcelle¹. Certaines cuvettes connaissent pourtant une hydromorphie temporaire assez accusée pour obliger les femmes à y éléver considérablement la taille de leurs buttes. D'autre part on y pratique de préférence les cultures exigeantes (tabac).

c) *Les différents types de sols résultant de l'intervention humaine*

Les sols de savane anthropique sont très peu étendus. Leur aspect en surface est celui d'une terre noire et grasse. L'échantillon prélevé près d'Angama, après culture, en donne les principales caractéristiques : teneur en matière organique élevée (14,5 % de 0 à 20 cm et 12,9 de 20 à 40) et somme des bases totales supérieure à ce que l'on trouve en savane arbustive (5,33 meq/100 g). La mise en culture semble avoir augmenté le lessivage de l'argile, dont l'indice² est égal à 0,39, et diminué le stock de bases échangeables (somme totale 1,05 meq). Le pH est relativement fort (5,4).

Les sols de savane arbustive à *Hymenocardia acida* et *Annona arenaria* se différencient par leur passé cultural ; on peut ainsi distinguer :

- Des sols à teneur en matière organique faible (8 % pour la couche de 0 à 10 cm), à structure peu cohérente, avec des sables en surface. Il s'agit de jachères récentes, portant une savane faiblement arbustive et ayant subi un rythme de culture élevé. La somme des bases échangeables en surface est inférieure à 1,5 meq/100 g dans 75 % des cas, et elle est presque nulle au-dessous. Les pH sont voisins de 5, et le lessivage de l'argile est assez accentué, avec des indices d'entraînement inférieurs à 0,7. Les surfaces couvertes sont importantes. On les appelle habituellement *sisieme*, et ils donnent une terre « légère » selon les femmes.
- Des sols de jachères anciennes, à savane plus nettement arbustive, qui ont une structure physique bien meilleure et une teneur en matières organiques plus élevée. Le terme qui les désigne, *mabula* (« les grandes herbes »), les définit exactement, la jachère en étant au stade à grandes graminées qui signale une terre à fertilité reconstituée. Leur extension en surface est assez nettement inférieure à celle du type précédent. Sur le territoire de Kingambini on n'en rencontre plus. Il en existe au nord de Djambala, loin des sites habités. Cependant on peut leur rattacher les sols qui entourent les hameaux, très peu utilisés à cause des risques de déprédition des cultures par les animaux domestiques, et que ces derniers contribuent certainement à enrichir par l'apport de leur fumier.

B. — LES DIVERS TYPES DE CHAMP

Par « types de champ » nous entendons des associations originales, combinant différents éléments : choix d'un sol, d'un lot de plantes, succession de cultures nettement définie avec les façons culturales appropriées à chacune, temps de jachère pré- et post culturaux déterminés, et qui jouent un rôle particulier dans l'ensemble du système agricole. Ils portent un nom, qui peut être en même temps celui de la technique de culture qui les individualise. *Bibuomo* et *bipa* sont

1. La preuve *a contrario* est administrée par les bordures des routes qui les traversent. Celles-ci, du fait du tassement du sol et de l'absence d'obstacles, connaissent un ruissellement intense qui provoque un engorgement manifeste des fonds. La végétation y prend une vigueur particulière, dans un espace d'ailleurs étroitement limité autour des points d'évacuation des fossés.

2. Rapport de la teneur de l'horizon le plus pauvre à celle de l'horizon le plus riche, cf. DE BOISSEZON (1963), p. 32.

réservés à la production d'arachides. Celle-ci est cultivée à plat, de deux façons différentes : sur petits carrés de 2 à 3 m de côté entourés de fossés de drainage (*bibuomo*), ou sur grandes parcelles d'un seul tenant (*bipa*). Les *manzara* sont consacrés à la culture du manioc sur longs billons. *Bvuma* désigne la butte écobuee circulaire dont le champ est appelé *mabvuma* (« les buttes »), lequel porte des cultures exigeantes : calebasse, pomme de terre, tabac.

A l'intérieur de chaque type diverses techniques peuvent être utilisées. Les carrés *bibuomo*, par exemple, sont très rares, et presque tous les champs qui portent ce nom sont de petits *bipa*. A l'inverse, mais beaucoup moins fréquemment, des *bipa* peuvent être composés de *bibuomo*. Sur ces deux types de champ on rencontre des buttes écobuees construites avec l'herbe arrachée lors du défrichement. La deuxième culture dans la succession, à base de maïs et de manioc, nécessite la construction de billons identiques à ceux des *manzara*. Pratiquement on a là le résumé de l'essentiel des connaissances agricoles des femmes koukouya, et c'est pourquoi nous étudierons d'abord ces champs, d'autant plus qu'ils jouent un rôle fondamental dans l'alimentation du pays.

Auparavant cependant nous devons dire un mot du calendrier agricole, matérialisé par la figure ci-dessous, et surtout du rythme saisonnier. Le temps koukouya est harmonieusement distribué, et ce sont les pluies qui en règlent le cours. L'année traditionnelle est subdivisée en mois lunaires — *ntsüi*, terme désignant à la fois mois et lune — et comprend quatre saisons :

- *Mvula nsomi* « les premières pluies » du 15 décembre jusqu'à début janvier.
- *Mwa*, couvrant janvier et février. C'est la petite saison sèche.
- *Nzuolo*, époque des grandes pluies, de mars à début juin.
- Enfin la saison sèche, *kisu*, achève le cycle (juin-septembre).

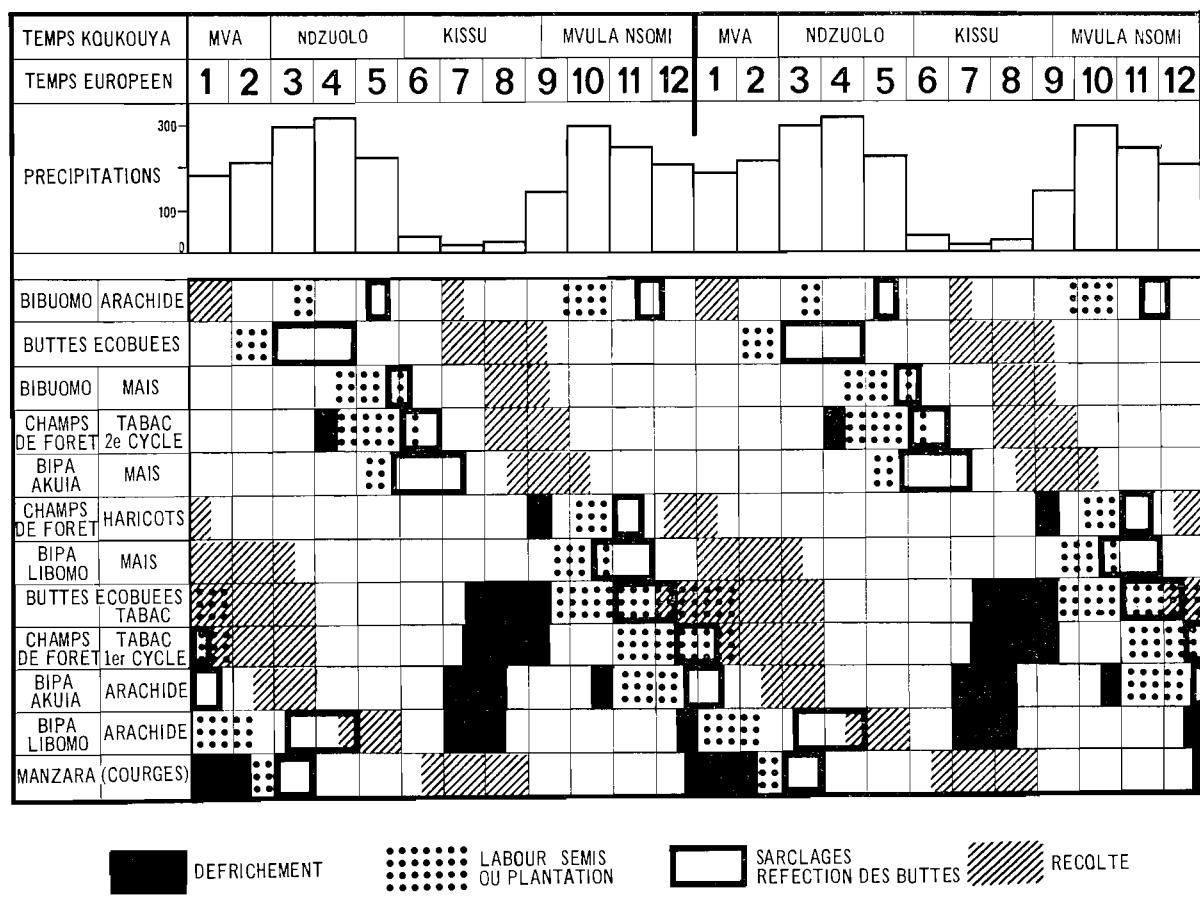


FIG. 18. — Le calendrier agricole.

1. *Les champs bibuomo*

Essentiellement vivriers, ils ont pour but de fournir rapidement une importante récolte d'arachides après la saison sèche. La date de la culture est commandée par cette exigence. Les travaux commencent dès les premières pluies, et durent quinze jours à trois semaines, défrichement, labour et semis se suivant du jour au lendemain.

Les sols sont choisis en fonction de leur fertilité et de leur proximité des hameaux. Sur une surface de près de 9 ha mis en culture, 76 % l'ont été en savane anthropique, 20 % en bordures forestières, et le reste en savane arbustive. Dans le premier cas les parcelles sont toujours groupées ; ailleurs il s'agit davantage de lopins individuels, souvent proches du champ de tabac ou de haricot du mari, ou de petits *bipa*, mais traités comme des *bibuomo* à cause de leur proximité. Celle-ci constitue un de leurs caractères les plus marqués, et presque aucun d'entre eux n'est à plus de 1 500 m des lieux habités. Ils sont souvent beaucoup plus proches, la moyenne se situant entre 500 et 800 m. Plus près ils risquent d'être dévastés par les cabris et les porcs et plus loin la dépense de temps en allées et venues est trop importante pour des surfaces aussi exiguës, et il n'est plus possible de prolonger longtemps la récolte.

Les façons culturales sont simples. Le champ, qui a été d'abord incendié, est débarrassé des chaumes et herbes de repousse et, s'il y avait des buttes, celles-ci sont égalisées. Ce travail est fait à la petite houe, *kisie kiteme*, vieille houe toute usée et légère. Les herbes sont mises en tas au centre de la parcelle. Le labour est effectué à la grande houe, *teme*. La terre est tranchée à plat et retournée sur le côté, exactement comme le ferait une charrue. Ce travail est rapide, du fait de la grande taille de la houe (25 × 22 cm si elle est neuve). On commence au centre pour finir à l'extérieur, et un fossé de drainage est ainsi constitué. Les tas d'herbe sont recouverts de terre et on y met le feu ; l'ensemble brûle lentement et la terre est proprement calcinée, prenant une teinte rouge brique caractéristique. Les arachides sont plantées à la main, dans le sol fraîchement remué. La variété utilisée exclusivement est celle dénommée *akuia* ; petite et « sucrée », au dire de nos informateurs, elle a un cycle végétatif court (moins de quatre mois) et c'est celle que l'on préfère pour la consommation. Les buttes écoubées, qui sont peu nombreuses (une pour 320 m² en moyenne) et de taille réduite (1 à 2 m²) reçoivent quelque temps plus tard des oignons, sur la moitié des buttes et en plantation à peu près pure, du tabac Java mis en pépinière sur un tiers, des courges sur un quart, et quelques pieds d'oseille *linkulu*, d'épinards, manioc ou pomme de terre. Le sarclage a lieu un mois et demi à deux mois plus tard, et il est fait à la main ou à la petite houe. Les herbes sont placées dans les fossés séparant chaque parcelle, ou mises en petits tas au bord du champ. Il n'y en a généralement pas d'autre avant la récolte. Celle-ci est faite en janvier, à la grande houe. Les arachides sont déterrées d'un seul coup, puis égoussées, et les coques collectées dans une moutête¹. Après la récolte le champ est laissé tel quel mais les fanes d'arachide sont mises en tas si une seconde culture est prévue.

Cette dernière se déroule en avril-mai. Elle commence par un sarclage des herbes de repousse, qui vont augmenter le tas de fanes d'arachides. Celui-ci est recouvert de terre sans être brûlé, et constitue une nouvelle forme de butte ronde, appelée *kibuma*, sur laquelle on plante pommes de terre, calebasses et oignons. Ailleurs le sol est à nouveau retourné, et les mottes mises à plat en tas pour former des billons courts (1,40 × 1 m), mais assez élevés (20 à 30 cm), appelés *mikala*. Sont aussitôt plantés maïs, haricots ou pommes de terre à raison de six pieds par billon en moyenne. Le maïs est présent sur 74 % des surfaces, contre 60 % pour les haricots et 32 % pour les pommes de terre. Le sarclage consiste en une réfection des *mikala* dégradés par les pluies. Les herbes sont enterrées et la terre soigneusement placée au pied des plantes, qui atteignent déjà 20 à 30 cm. On plante alors le manioc et on installe les tuteurs des haricots. C'est le moment où le champ est le plus beau, avec ses rangées de buttes méthodiquement alignées, dominées par le vert des jeunes plants. La récolte est faite en saison sèche, soit août-septembre pour le maïs et un peu

1. Paniers de tailles diverses, spécialement adaptés au transport sur la tête.

plus tôt pour les haricots. Le manioc est sarclé encore une fois puis laissé tel quel jusqu'à la récolte, qui commence 12 mois plus tard.

Du fait de leur exigüité ces petits champs ne donnent pas lieu à des travaux collectifs. Ils ont une allure prospère, l'arachide est de bonne venue, avec une densité à l'hectare voisine de 100 000 pieds. Le maïs et les haricots sont aussi plantés assez denses (plus de 20 000 pieds à l'hectare) sur des buttes très rapprochées. Le rendement est sans doute plus élevé que pour les champs *bipa*, pour une quantité de travail guère supérieure.

2. *Les champs bipa*

Beaucoup plus éloignés des hameaux, mieux groupés dans l'espace en blocs de parcelles bien orientées, ces champs sont nettement différents des *bibuomo*, dont ils conservent cependant bon nombre d'aspects importants : succession de culture et surtout façons culturales très semblables. Ils peuvent être divisés en deux sous-types, variant par le choix des plantes cultivées, la taille des parcelles et leur position dans l'espace, et le rythme des jachères. C'est cependant la date à laquelle sont faites les cultures qui les différencie le plus : respectivement novembre-décembre (variété dite *akuia*) et janvier-février (variété dite *libomo*) pour les arachides (*kipa kinzu*), mai et octobre pour le maïs et le manioc (*kipa kinkini*). Nous les étudierons dans cet ordre, en nous contentant, pour le second sous-type, de souligner seulement ce qui le distingue du premier. Nous terminerons par une analyse rapide des temps de travail.

a) *Le champ d'arachides*

Les opérations culturales pour les premiers champs dans la saison commencent immédiatement après la plantation des *bibuomo*. Elles s'étendent sur deux mois environ et occupent tout le reste de la saison appelée *mvula nsomi*.

Le travail est mené collectivement, au sein des *bula*, groupes de travail réunissant 5 à 10 femmes se répartissant la tâche, avec à leur tête un chef de groupe, personne connue pour sa sagesse et sa grande expérience. Chaque femme choisit elle-même sa parcelle, suivant différents critères comme le temps de jachère, et surtout l'allure de la végétation. Le travail est fait successivement sur chaque parcelle, ou simultanément sur quatre ou cinq accolées. L'emplacement a été préalablement incendié et les herbes de repousse sont coupées et mises à sécher à même le sol. Celui-ci est égalisé et les buttes des anciens champs de manioc sont démolies à la petite houe. Deux ou trois jours après les herbes sont enlevées pour ne pas gêner le labour, qui commence aussitôt. Auparavant le champ est mesuré à l'aide de bâtons en pétiole de palmier et la part de chaque femme soigneusement jalonnée. Chacune a la charge d'une bande de terrain de la largeur du bâton et son travail est terminé lorsqu'elle a atteint l'autre bout de la parcelle. Elle peut alors s'en aller ou vaquer à d'autres occupations pour son propre compte. La propriétaire du champ se voit assigner une part moins importante car il lui incombe de faire les buttes d'écoubage et de préparer les emplacements sur lesquels on plantera les bananiers.

On sème souvent suivant le même procédé, mais la part de la propriétaire se trouve sur l'un des côtés, et non plus au centre de la parcelle comme pour le labour. Elle mettra là, à sa guise, quelques pieds d'oseille, de manioc, de haricot « porte bonheur ». L'arachide *akuia* est plantée pratiquement pure ou accompagnée de voandzou (*pere*). Les buttes écoubées, qui peuvent être construites longtemps après le labour, portent des oignons, des courges (*nganzoko*), des calebasses, des épinards et quelques pommes de terre. Les bananiers sont mis au centre de la parcelle et en ligne sur de petits tas de cendres. Leur nombre, comme celui des buttes, dépend de l'habileté de la femme, elle-même en corrélation assez étroite avec son âge.

Le sarclage est pratiqué individuellement, ou à deux ou trois personnes, à la main ou à la petite houe. Les herbes sont rejetées à la périphérie, ou mises au pied des bananiers. Un seul suffit généralement, mais il peut être doublé parfois d'un second juste avant la récolte. Celle-ci (février-

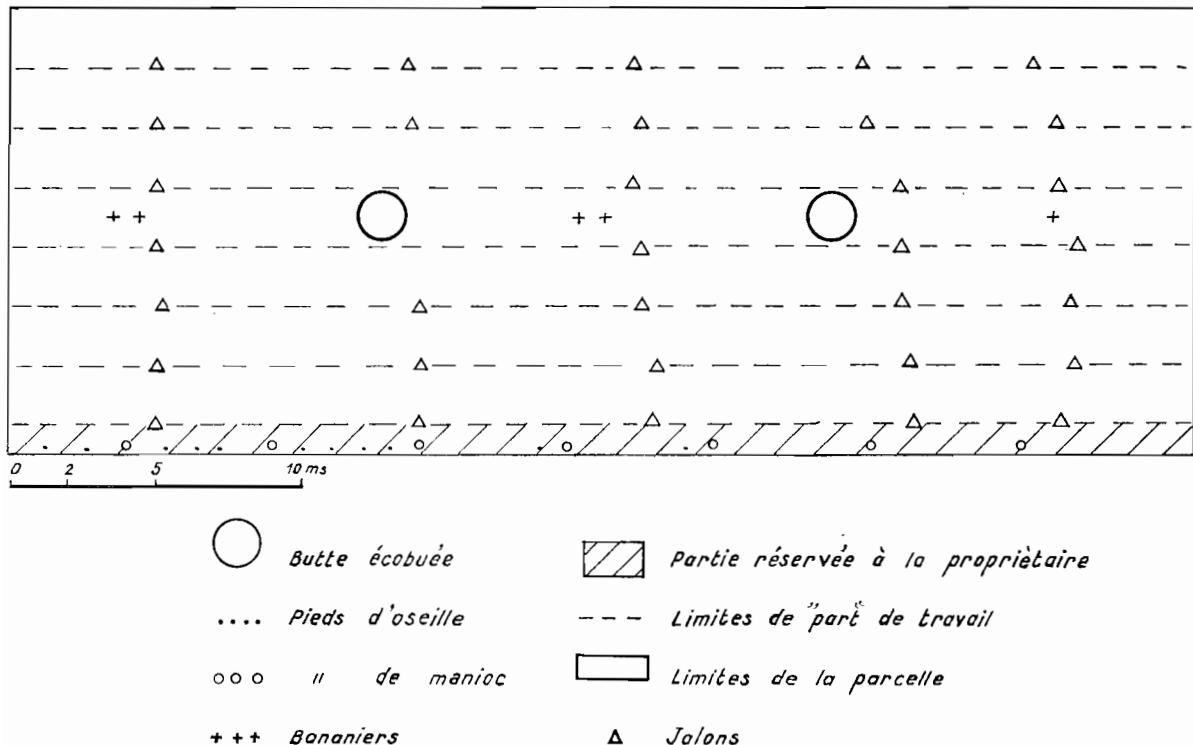


FIG. 19. — Répartition du travail sur une parcelle d'arachides.

(mars) fait également l'objet d'un travail collectif, mais moins rigoureusement organisé, les femmes se mettant en ligne en bout de parcelle et avançant sans suivre de couloir défini. L'arrachage est pratiqué par 5 ou 6 jeunes femmes. Les arachides déterrées sont jetées en arrière en tas, et égoussées par 2 ou 3 vieilles. Les fanes vont garnir le pied des bananiers, où elles seront recouvertes de terre, ou groupées en tas imposants, à l'emplacement des futures buttes *kibuma*. Les coques sèchent sur place, dans un carré de savane dégagé à cet effet, en deux tas distincts. Le plus gros rassemble celles que l'on va consommer ou vendre, tandis que les autres, à teinte nettement plus claire et d'un calibre supérieur, serviront de semence.

Les champs d'arachides *libomo* diffèrent très peu des précédents, et les opérations culturales sont exactement les mêmes. La mise en culture est effectuée en petite saison sèche (janvier-février). L'arachide utilisée a des gousses plus grosses que celle de la variété *akuia*, chaque pied connaît un plus fort développement et son cycle végétatif est plus long. Elle est semée pure, ou en association avec l'autre variété qui peut même la remplacer complètement si l'on manque de graines. On effectue un sarclage en mars-avril, et un second avant la récolte. Celle-ci est faite du 15 avril jusqu'à fin mai, et un peu plus tôt si c'est une parcelle plantée en *akuia*.

Il existe encore un autre type de champ d'arachides, beaucoup plus secondaire et qu'on a actuellement tendance à sacrifier faute de temps. Il est pratiqué comme les *bipa* en savane arbusitive, mais il ressemble beaucoup aux *bibuomo* par la faible étendue des parcelles et son rôle, qui est avant tout de produire de l'arachide. Les façons culturales n'ont rien de particulier, si ce n'est leur date : labour et semis dans la seconde quinzaine de mars, sarclage en mai et récolte fin juin-début juillet. Ce type de champ n'est en principe pas suivi de manioc. Le temps de culture est donc très court, de même que la jachère qui précède (la plupart des parcelles portaient encore de vieux bois de manioc, ce qui suppose une jachère d'un an), les deux faits étant logiquement associés.

b) *Le champ de maïs*

— Le champ du mois de mai

Après la récolte des arachides *akuia* les parcelles sont laissées en repos pendant 2 à 3 mois. Les travaux pour la deuxième culture commencent vers le 25 avril, et se poursuivent jusqu'à la fin de la saison des pluies (10-15 juin).

Le travail est individuel, et les billons, *mikala*, identiques à ceux des *bibuomo*. Les herbes de repousse sont enterrées en vert, on construit les *kibuma* et on recharge de terre les buttes éco-buées, qui sont à nouveau replantées. Toutes les parcelles sont refaites, sauf accident : maladie, décès ou départ de la femme. Dans ce cas le champ est laissé tel quel, et n'est même pas récolté. Aussitôt terminés les billons reçoivent maïs, haricots et pommes de terre en proportions à peu près constantes d'un village à l'autre. Le maïs est présent sur 95 % des surfaces, contre 65 % pour les haricots et 33 % pour les pommes de terre. Les associations sont nombreuses, mais généralement homogènes sur toute l'étendue de la parcelle. Les combinaisons les plus fréquentes sont à base de maïs : maïs — haricot, maïs — pomme de terre. En culture pure on ne rencontre que le maïs. Les densités moyennes totales tournent autour de 17 000 pieds/ha.

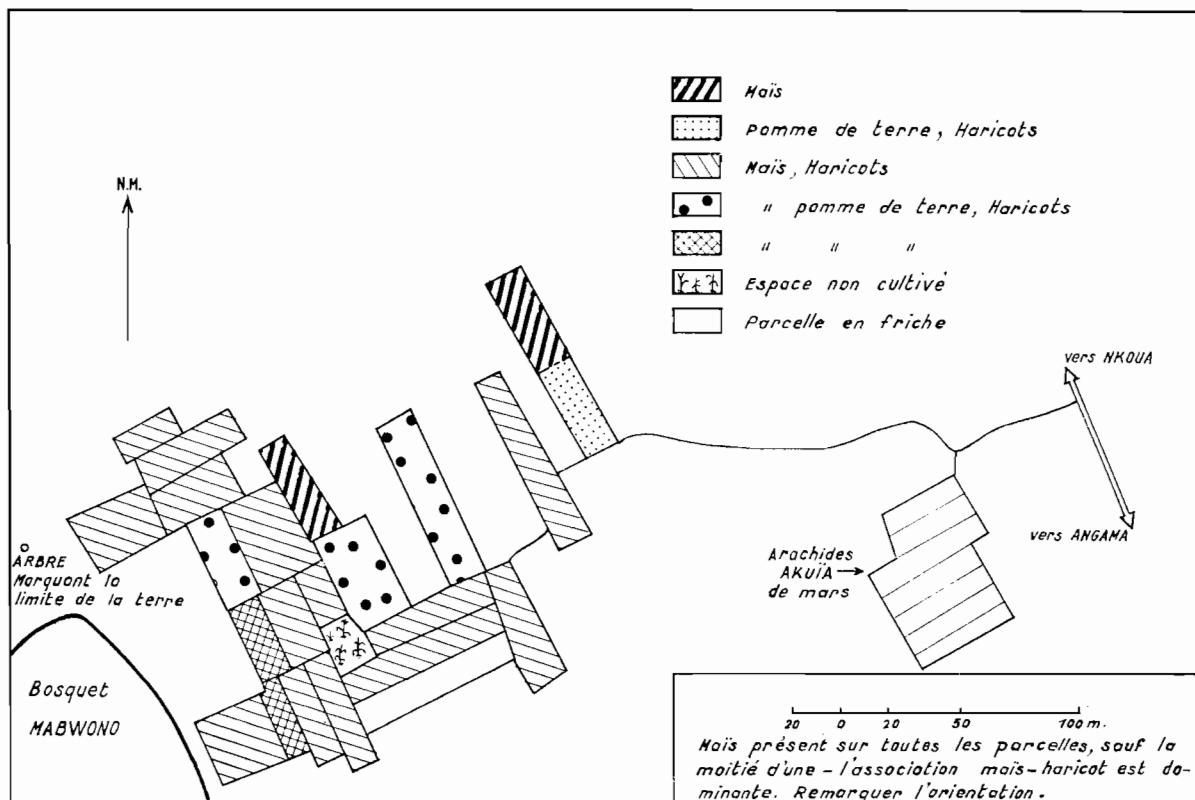


FIG. 20. — Un bloc de parcelles *bipa* (arachide *akuia*) au 30 mai 1965.

Le sarclage et la réfection des billons ont lieu un mois après, avec la mise en place du manioc, à raison de 4 000 à 6 000 boutures à l'hectare. Celles-ci sont plantées en haut des buttes, à l'horizontale ou en oblique, ce qui facilite la reprise en multipliant les chances. La récolte (août-septembre) peut durer longtemps, notamment pour le maïs qui peut se conserver sur pied et qui est fréquemment consommé grillé avant maturation.

— Le champ du mois d'octobre

C'est le premier qu'on entreprend dans la saison. On commence en octobre, dès les premières pluies. Il diffère de celui du mois de mai surtout par le fait qu'on n'y plante pas de haricots, mais une cucurbitacée appelée *nta* (sans doute *Cucumeropsis edulis*), plante fondamentale dans l'agriculture et l'alimentation du pays. C'est une espèce sarmenteuse, à fruits ovoïdes de 15 à 20 cm de long, vert-jaune à maturité, dont on ne consomme que la graine. Les billons sont souvent plus longs. Le maïs est présent sur toutes les parcelles, en densité variable : de 4 700 à 9 300 pieds/ha, alors que les pieds de courge et de manioc sont moins nombreux : respectivement 4 700 à 6 900 et 4 000 à 6 000 pieds/ha. On rencontre aussi quelques ignames, des patates, des aubergines et sur les buttes des calebasses, des courges *nganzoko* et une variété de taros à développement réduit.

c) Analyse des temps de travail

L'étude des temps de travail n'a été menée que par des méthodes insuffisantes, consistant à interroger les femmes sur le nombre de jours passés à chaque opération culturale. Les résultats obtenus sont très élevés, trop sans doute. Pour le champ d'arachides ils s'élèvent à 255 jours/ha¹, dont 165 pour la plantation (défrichement, labour et semis), 40 pour le sarclage, et 50 pour la récolte. Le chiffre concernant la récolte, obtenu par observation directe, est sûr ; il est sans doute trop fort pour le sarclage. En gros, chaque femme travaille donc 4 à 5 m² à l'heure, et on voit aussitôt quel obstacle cette lenteur oppose au développement de la culture. Le champ de maïs, de son côté, nécessite environ 100 jours par hectare.

Les surfaces cultivées par femme fournissent une autre façon d'apprécier les possibilités, compte tenu du fait que le minimum de temps est distrait de la culture. Pour les femmes de Kingambini et Djambala elles s'élèvent à 2 460 et 2 140 m², soit 61 et 54 jours. Les champs de maïs — 2 400 et 1 790 m² — ont exigé de leur côté 24 et 18 jours, soit au total 85 et 72 jours. Remarquons au passage qu'à Djambala on a « économisé » 13 jours de travail, nous verrons ultérieurement pourquoi.

Les surfaces varient avec l'âge de la femme. Elles augmentent très vite entre 10 et 14 ans, atteignent un maximum à 25 ans (3 500 m²), puis diminuent ensuite : 3 000 m² à 40 ans, 2 400 à 50 ans². Les écolières sont moins efficaces (1 220 m² pour une jeune fille de 16 ans), de même que les femmes enceintes. Le vieillissement accusé de la population féminine et les progrès de la scolarisation risquent par conséquent de porter un coup sérieux à l'économie du pays. A Kingambini, sur 63 femmes, 34 avaient 40 ans ou plus et 17 seulement de 20 à 39 ans. Sur les 12 de 10 à 16 ans, les deux plus vieilles étaient écolières et cinq sur les neuf plus jeunes l'étaient encore.

3. Les champs manzara

Ils occupent une surface restreinte (4,6 ha sur les 70 défrichés au cours de l'année agricole, soit 6,6 %) et ce sont les seuls qui donnent lieu à une culture immédiate de manioc, production à laquelle ils sont voués.

Le défrichement a lieu en saison sèche (août), ou plus souvent à partir du 15 décembre, et il se caractérise par un enfouissement systématique de la savane en vert. Les herbes les plus encombrantes sont coupées et étalées à l'emplacement du futur billon. Celui-ci est aussitôt construit, la femme avançant en ligne. Des mottes de terre sont prélevées de chaque côté et retournées sur 15 à 20 cm de hauteur, et le champ progresse ainsi directement aux dépens de la savane. Lorsque ce premier travail est achevé, les billons sont rechargés et augmentés. Ils atteignent une grande dimension — les longs billons (*mikala mila*) pouvant couvrir toute la largeur du champ, et atteindre

1. A raison de 10 h de travail par jour.

2. Chiffres concernant les seuls champs *bipa* d'arachides.

plus de 50 m. Ils sont très élevés, dépassant 30 cm de hauteur, et assez serrés, à raison d'un tous les 2 m environ. Ils ne sont pas rigoureusement rectilignes, mais toujours parallèles, et restent normalement indifférents à la pente¹.

Sur leur sommet on sème des graines de courge *nta*, par poquets de deux ou trois, distants de 50 à 60 cm. En même temps on bouture le manioc, comme sur les buttes des champs *bipa*. Quand les pieds de courge atteignent 15 cm de haut, on en recharge le pied de terre et l'on procède à un sarclage. Celui-ci est très léger car la technique de labour employée a efficacement freiné le développement des mauvaises herbes. La récolte des courges dure toute la saison sèche, et seules les graines sont ramassées. On consomme le manioc au bout de 12 à 14 mois, à partir du mois de mars de l'année suivante.

Avec les courges on plante diverses variétés d'ignames : *kikwa kimpeke* (non déterminé), *kikwa kimva* (*Dioscorea alata* ?), *kikwa kimikoli* ou *kimbili* (*Dioscorea sp.*). Ce dernier est tiré de la forêt ; il produit un bulbe qui est ensuite replanté dans le champ. Ces trois variétés mettent 7 à 8 mois pour produire leurs tubercules. Une autre, *kikwa kisuna* (*Dioscorea hispida*), « accompagne » le manioc et est consommée au bout de 10 à 12 mois. Une autre cucurbitacée est également présente : *bumbumi*, *Citrullus vulgaris*, Schrad. Ses fruits sont jaunes avec des bandes vert foncé, et ses graines, semblables à celles de *Cucumeropsis edulis*, sont aussi seules utilisées.

4. Les buttes (mabvuma)

Très proches ou très éloignés des hameaux, bien groupés en général, ces champs font l'objet d'une succession de culture simple, avec en premier lieu tabac Java du SEITA, tabac local et pommes de terre, courges et manioc ensuite.

a) Le champ de tabac

C'est le seul champ de savane dont la préparation ait lieu entièrement en saison sèche, et l'opération essentielle est la construction des buttes. Les chaumes sont d'abord coupés à la houe, au niveau des racines, de façon à constituer de grandes mottes plates, qu'on laisse sécher sur place. On en dispose ensuite une partie en tas à plat sur le sol, herbe en dessus. Lorsqu'une hauteur suffisante est atteinte (70 à 80 cm), on les enveloppe avec les mottes restantes, plaquées sur le bord, herbe à l'intérieur. Avant de recouvrir le sommet on met le feu au milieu en plusieurs endroits. L'ensemble est alors fermé vers le haut de façon à assurer une lente combustion interne, activée par les vents du sud-ouest qui soufflent fort et presque en permanence en cette saison². Le feu couve très longtemps et la butte s'effondre peu à peu, perdant les deux tiers de sa hauteur. La température interne est très élevée et la terre proprement calcinée. L'analyse d'un échantillon prélevé en novembre, trois mois après la combustion, montre que cette pratique élève le pH, qui atteint 5,8 au lieu de 5 en moyenne en savane, et le total des bases échangeables, avec 3,4 meq pour 100 g, et des rapports Ca/Mg très améliorés, passant à 2,5 au lieu de 5 ou 6. Après combustion il reste de gros mamelons cylindriques, d'un diamètre souvent imposant (2 m en moyenne à la base), et assez élevées (30 à 40 cm). On en compte environ 300 à l'hectare, disposés en ligne et distants de 4 à 5 m entre les lignes, ce qui amène une concentration de la fertilité sur un dixième de la surface.

Le semis est commencé dès le début des pluies, par les graines de courge et les pommes de terre. En même temps on fait les pépinières de tabac local : *ake*, *Nicotiana tabacum*, plante à développement moyen, à feuilles épaisses et allongées. On le repique ensuite à raison de 8 à 10 pieds par butte. De novembre à janvier on installe le tabac Java du SEITA, en plantation deux fois plus dense.

En proportion le tabac vient loin en tête. Il est présent sur 240 parcelles, soit 90 % — 155

1. Sur le pourtour du plateau on rencontre un type de champ analogue, avec culture pure de manioc, à billons allongés dans le sens de la pente, qui peut être très forte (jusqu'à 20 %). Les parcelles ne tiennent pas toute la longueur du versant, mais celui-ci est compartimenté en deux ou trois niveaux, séparés par des bandes non cultivées.

2. Cf. également la description que L. PAPY donne de cette technique.

portant du Java (58 %) et 115 les variétés locales. 57 % des parcelles font l'objet d'une culture pure. Dans ce cas on rencontre surtout du Java, sur 56 % de celles où il est présent, contre 40 et 20 % pour le tabac local et les courges. Les associations de culture peuvent avoir lieu à l'échelle de la butte, avec par exemple des pommes de terre au centre, entourées par des pieds de courge ou d'épinards formant couronne, mais le plus souvent elles n'existent qu'au niveau de la parcelle. Elles sont très nombreuses, mais chacune comporte une culture dominante caractéristique. Les deux sortes de tabac sont présentes ensemble sur 30 parcelles, mais ne sont jamais associées sur une même butte. Toutes les deux prennent la tête d'une série de combinaisons, où apparaissent le plus souvent les courges, les pommes de terre, le maïs, les épinards, etc. On rencontre très rarement des carrés d'arachide style *bibuomo*, ou des billons de maïs. L'éventail très large des plantes cultivées ne doit cependant pas masquer l'écrasante supériorité du tabac.

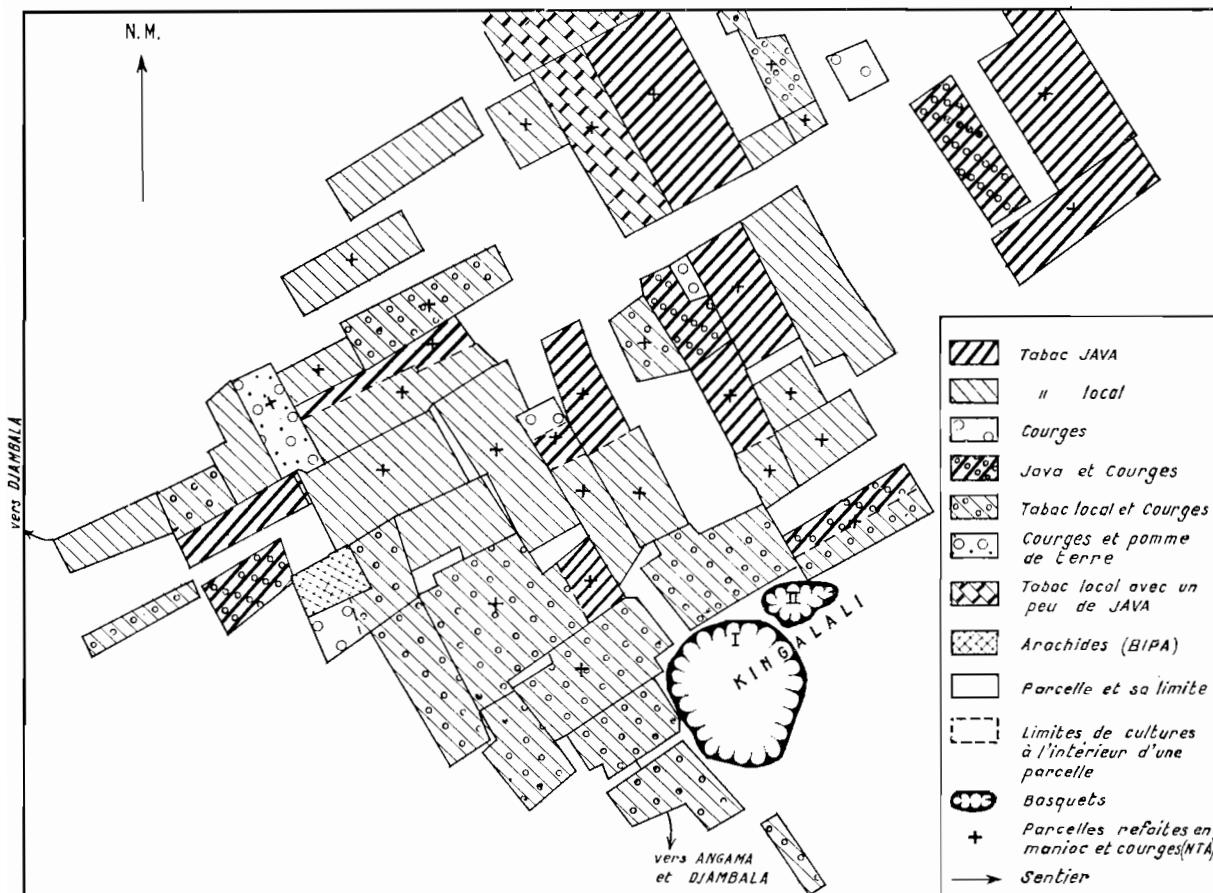


FIG. 21. — Cultures sur *mabvuma* (buttes écoubées).

Un sarclage limité au pourtour des buttes, accompagné d'une recharge de celles-ci, est opéré avant la récolte. Celle du tabac est faite à la main ; elle est longue et dure de janvier à mars. Lorsqu'elle est achevée, les tiges sont tranchées au niveau du sol. Les courges sont ouvertes au champ et seules les graines sont emportées, l'enveloppe pourrissant sur place.

b) Le champ de manioc

Par le choix des cultures et la construction de billons il ressemble fort aux champs *manzara*, et on le désigne habituellement par ce nom. Le travail, commencé aussitôt après la récolte, est

pratiquement terminé dès fin février¹. On recharge les buttes de mottes de terre, en enterrant les mauvaises herbes. En même temps on construit des billons courts mais imposants (30 à 40 cm de hauteur) ; fougères et imperata, qui avaient abondamment repoussé, sont enfouies en vert. Les *mabvuma* perdent leur aspect « butte écoubée » et deviennent de gros monticules dépassant 50 cm de haut et d'un diamètre d'au moins 3 m. Des billons s'accroissent fréquemment à eux et ils prennent une forme digitée, pouvant ainsi couvrir une surface considérable.

Les courges *nta* sont aussitôt semées, avec quelques ignames, précédant de peu les boutures de manioc. On rencontre également une plante nommée *banzuli* (le *Coleus Dazo* décrit par A. Chevallier). Si la plantation est trop tardive, le manioc est mis seul. Plus d'un tiers (34 %) des parcelles n'est pas remis en culture, et retourne aussitôt en jachère. Une dernière recharge des buttes est effectuée en mars-avril. La récolte a lieu en saison sèche, et celle du manioc commence au bout de 15 mois, à partir de la saison sèche de l'année suivante.

L'étendue mise en culture (champs de tabac et de manioc) couvre respectivement 2 085 et 2 500 m² par femme à Kingambini et Djambala. La différence en faveur de Djambala peut déjà faire entrevoir à quoi ont été occupées les journées « économisées » sur les champs *bipa*. Nous estimons le temps de travail à 80 jours/ha pour le défrichement et la construction des buttes, et à 200 jours/ha pour l'ensemble des opérations, champs de manioc compris. Notons la dépense d'énergie considérable que nécessite ce champ pour l'obtention d'une première récolte très peu intensive, suivie une fois sur trois d'un abandon immédiat.

C. — LES AGENCEMENTS

1. *Dans le temps : un rythme de culture extensif*

Le recours systématique à la jachère pour obtenir une reconstitution de la fertilité des sols est un des traits dominants du système de culture. Cette utilisation du temps se fait suivant des modes plus ou moins complexes, et il faut distinguer entre cycles de culture simples associant à l'intérieur d'un seul type de champ temps de mise en culture (succession de cultures) et temps de jachère, et les combinaisons plus complexes associant les cycles caractéristiques de deux types de champ différents.

a) *Les cycles de culture simples*

Les successions de culture visent en général à faire rendre au sol le maximum des ressources potentielles qu'il possède au moment du défrichement, les champs *bibuomo* faisant seuls assez largement exception à la règle.

La succession arachide (semée en octobre), maïs et manioc (plantés en mai), trop épuisante, y est en effet peu pratiquée (plus des deux tiers des surfaces n'ont pas fait l'objet d'une seconde culture) et ceci se justifie pour deux raisons. La première tient à ce que les bons sols susceptibles de porter une culture intensive d'arachide sont rares et qu'il convient de les ménager. Les sols anthropiques en particulier, dont le stock de fertilité initial, du fait de son origine, demande à être entretenu sous peine de disparition définitive, ont été très peu réutilisés (seulement 8 % de l'espace cultivé à l'emplacement de l'ancien village de Kingambini). Les femmes n'ont au contraire pas hésité à tirer le maximum des meilleurs sols de savane arbustive, qu'une jachère assez longue suffit à régénérer (à Djambala les trois quarts des parcelles du bloc situé en bordure de la forêt Mon-pouono ont porté un champ de manioc). L'autre motif est la proximité des hameaux qui interdit toute culture de maïs, de pomme de terre ou de manioc du fait des cabris et des porcs. Ainsi le groupe de champs évoqué ci-dessus, bien que situé à 800 m de Djambala, a été complètement

¹. Le décalage avec les temps de récolte cités plus haut s'explique par le fait que certains champs ne sont pas réutilisés et peuvent continuer à porter du tabac, tandis que sur les autres une proportion importante de buttes conserve les pieds les plus tardifs.

dévasté ; les pieds de maïs étaient coupés à 20 cm du sol et la récolte considérée par les femmes comme perdue.

Les jachères sont généralement courtes et varient suivant l'état d'épuisement du sol, lui-même en relation avec l'intensité des cultures. Après une culture d'arachide isolée, leur durée atteint 20 mois. Laissé au repos après la récolte, le champ ne sera remis en culture qu'en octobre de l'année suivante. Ceci vaut pour les sols de savane anthropique. En bordure forestière on attend un an de plus en moyenne. Si le manioc a succédé à l'arachide, le temps de culture atteint 30 mois environ, auxquels il faut ajouter les 4 mois qui suivent la récolte des arachides. En gros cela fait à peu près 3 ans. Le sol n'est alors réutilisé que 2 et souvent 3 ans plus tard.

Les champs *bipa* donnent lieu à deux cycles de culture légèrement différents, correspondant aux deux sous-types précédemment distingués. Aux arachides *akuia* récoltées en février-mars succède un bref temps de repos (2 mois), mais qui peut parfois (lorsque l'on ne dispose pas du temps suffisant) être prolongé jusqu'en octobre de l'année suivante, ce qui le porte à 8 mois. Le manioc planté en mai-juin reste sur le champ un minimum de 2 ans. On le consomme 15 à 16 mois plus tard, et pendant 7 à 8 mois. Durant ce dernier laps de temps il ne se développe d'ailleurs plus guère, il est simplement « stocké » dans le sol. La savane reprend peu à peu ses droits, tandis que les bois disparaissent, détruits par les feux. Normalement on attend que l'*imperata* ait cédé le pas aux graminées, et que celles-ci atteignent un fort développement (2 m, abondance d'*Hyparrhenia rufa*). Pour cela il faut au moins 3 ans après l'abandon du champ, et plus souvent 4 ou 5.

Le champ d'arachide du début de l'année (janvier-février) donne exceptionnellement lieu dès le mois de mai à un champ de manioc, et seule la variété *akuia*, plus hâtive, peut le permettre. La plupart du temps on attend le début des pluies (octobre), d'où une jachère intermédiaire de 4 mois. Après la récolte du manioc le terrain reste en repos en général 4 à 6 ans et parfois même davantage.

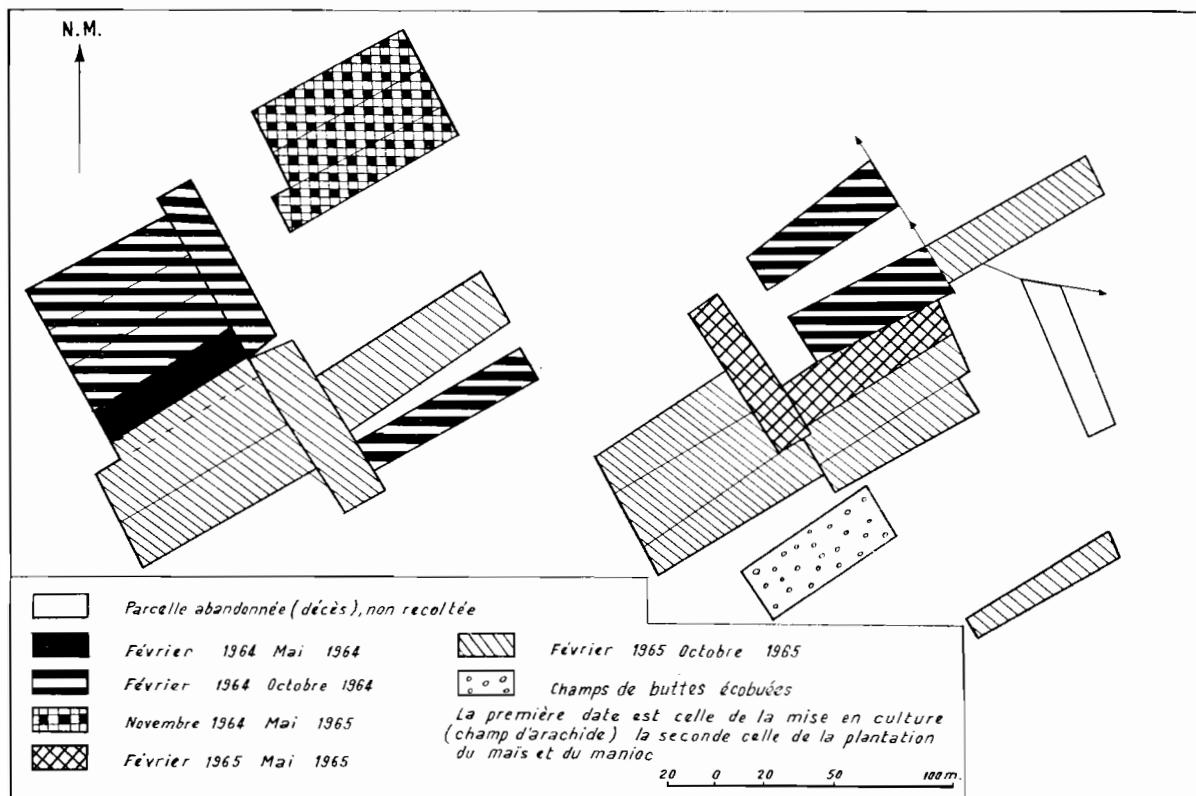


FIG. 22. — Succession de cultures sur champs *bipa*.

On ne peut guère parler d'une succession de cultures à propos des *manzara*, car seules les récoltes se succèdent, celle des courges *nta* précédant de quelques mois celle du manioc. Les parcelles ne restent donc en culture que 2 ans au maximum, tandis que la durée de la jachère antérieure peut être trois à quatre fois plus longue. G. Sautter a même noté que certains champs avaient été établis sur des terres que les femmes n'auraient auparavant jamais vus cultivés¹.

La succession tabac-manioc caractérise les buttes écoubées. Cependant elle est loin d'être observée à chaque fois, plus d'un tiers des surfaces retournant directement à la jachère après la récolte du tabac. Comme la construction des *mabvuma* exige la présence d'une couverture herbeuse dense et vigoureuse on est obligé d'observer un très long temps de repos avant la culture : 6 ans en moyenne près des hameaux, sans doute bien plus (8 à 10) au nord de Djambala.

b) *Les combinaisons plus complexes*

On ne les rencontre qu'en savane arbustive (les *bibuomo* n'y participent donc pas) et les deux sous-types de champs *bipa* en constituent la charnière. Le premier, producteur d'arachides *akuia*, variété hâtive et peu exigeante, peut sans trop de danger être répété sur le même emplacement deux à trois fois de suite, avec des jachères intercalaires de 3 à 5 ans. Les sols sont alors trop épuisés pour que l'on puisse continuer et on les laisse en jachère beaucoup plus longtemps, 6 ans au minimum, après quoi on recommence par des champs *manzara*. On aboutit ainsi à un cycle très long de 25 à 30 ans, soit presque la durée de la vie active d'une femme.

C'est en alternance plus régulière que les *mabvuma* succèdent aux champs d'arachide *libomo*. Cependant, du fait de temps de jachère intercalaires assez élevés (4 à 6 ans avant les *bipa*, et 6 à 10 ans avant les *mabvuma*), ce cycle est presque aussi long que le précédent, avec une durée moyenne d'une vingtaine d'années. D'autre part seuls interviennent dans cette combinaison les *mabvuma* éloignés des hameaux et situés en topographie plane. Ailleurs, dans certaines dépressions fermées et près des hameaux, ils se succèdent à eux-mêmes. Il arrive aussi que des *bipa* occupent deux fois de suite le même emplacement.

c) *Une déviation significative*

Ces distorsions vis-à-vis des schémas habituels restent exceptionnelles dans la partie nord de l'espace que nous avons cartographié, soit la majeure partie du territoire du village de Djambala. Au contraire à Kingambini elles se développent jusqu'à devenir la règle. Là l'espace est divisé en secteurs dont le plus réduit est réservé aux *mabvuma* et aux *manzara* et le plus étendu aux *bipa*, d'où les *mabvuma* sont presque exclus. Les successions de types de champ ne sont plus pratiquées, et entre les deux sortes de *bipa* il n'y a plus guère de différence, si ce n'est des temps de jachère légèrement plus longs d'un côté que de l'autre. Enfin, faute de disposer sur place de sols adéquats, les femmes de certains hameaux sont obligées d'aller en chercher au nord de Djambala pour faire leurs buttes d'écoubage. Interrogées sur les raisons de cette situation, les vieilles femmes répondent généralement que c'est l'augmentation de la population et le développement récent de la culture du tabac qui sont à la base de ces transformations, et elles évoquent avec nostalgie l'époque où elles disposaient de bonnes terres, dures et bien reposées.

d) *Dans les limites de la culture itinérante, une agriculture évoluée*

L'exemple de Kingambini souligne les insuffisances des méthodes de reconstitution de la fertilité des sols qui reposent exclusivement sur le recours à la jachère naturelle de plus ou moins longue durée. Celle-ci ne peut remplir efficacement son objet que tant que les disponibilités en surface permettent d'éviter de façon trop rapide le retour des cultures aux mêmes emplacements. Dès que ce seuil est dépassé du fait d'une augmentation de la population ou des besoins, des aménagements s'imposent. C'est le cas pour Kingambini et la solution adoptée est celle d'un comparti-

1. G. SAUTTER, Notes manuscrites.

mentage de l'espace en zones réservées à chaque type de champ. Ceci permet par exemple de réduire les temps de jachère habituellement nécessaires avant les *manzara* et les *mabvuma* grâce à l'absence des *bipa* intercalaires. Là où il faut 6 à 8 ans de repos après le cycle habituel *mabvuma* — jachère courte de 4 à 6 ans — *bipa*, 5 à 6 ans peuvent suffire après un seul *mabvuma*. De même la suppression d'une culture de tabac épuisante peut autoriser pendant quelque temps la répétition des *bipa* sur le même emplacement. Malgré tout c'est seulement par un recours à des sols situés sur le territoire d'un village voisin que l'on arrive encore à avoir des récoltes satisfaisantes, à éviter une dégradation définitive des terres. Rien n'a encore été inventé qui annonce une quelconque intensification, qui se traduise par une utilisation plus continue de l'espace. Les habitants ignorent toujours les avantages de l'engrais animal, et on ne peut encore signaler aucune tentative de culture jardinée autour des hameaux.

Cette impuissance vis-à-vis de besoins nouveaux ne doit cependant pas faire oublier la maîtrise avec laquelle les femmes koukouya ont jusqu'ici, dans les limites de la culture itinérante, réussi à tirer le meilleur parti du milieu, et la qualité de leurs méthodes a été souvent confirmée par les recherches des spécialistes. Ainsi, dans leur étude précédemment citée, Morel et Quantin recommandent des durées de jachère voisines de celles que l'on pratique ici : 2 à 4 ans sur sols peu dégradés par la culture, et 6 à 8 ans sur sols très dégradés. C'est à peu de chose près ce que nous avons trouvé ici avant les champs *bipa*, et les *manzara* et *mabvuma*¹. Les temps de mise en culture sont brefs, ce qui limite la dégradation au minimum, et l'on prend bien soin de ne défricher que des terres bien reposées.

En outre le temps passé à chaque opération culturale et la somme de travail investie à l'unité de surface portent incontestablement la marque d'une agriculture évoluée. Au cours du défrichement des *bipa*, par exemple, le sol fait l'objet de deux passages successifs de la houe, si bien qu'après le labour les parcelles offrent un tapis de terre bien uni, semblable aux planches de nos jardins, tandis que le fossé qui les entoure assure un excellent drainage. La technique de récolte des arachides, qui impose un retournement du sol sur une grande profondeur, a un effet nettoyant certain et protège le futur champ de maïs et de manioc². Ce dernier est le plus bel exemple du soin apporté au travail de la terre et à satisfaire les exigences des plantes. Les femmes construisent les billons d'une façon ordonnée, en leur donnant un gabarit identique et en les alignant de façon rigoureuse. Sur chacun elles installent un nombre de plantes déterminé à l'avance et invariable. D'autre part les racines fortement développées du maïs et des tubercules de manioc peuvent s'étendre à l'aise dans les sols meubles et profonds ainsi artificiellement constitués. Enfin l'édification des buttes *bibuma* permet d'utiliser au maximum le capital de fertilité que renferment les fanes d'arachide et les herbes provenant des sarclages. En elle-même la succession de cultures des *bipa* — arachide, maïs et manioc —, dont on fait un si large usage, est une parfaite réussite technique. Au Kwango (Congo-Kinshasa), sur des sols identiques, c'est exactement celle-là que les recherches de l'INEAC ont abouti à recommander³.

Les conditions qui président à l'élaboration des buttes écoubées représentent également un beau bagage d'expérience. Ces *mabvuma* dont la construction est si ingénieuse sont jusqu'ici un des seuls moyens de faire produire aux sols des courges à fort développement (genre *Lagenaria*), les calebasses indispensables aux tâches domestiques, les pommes de terre et le tabac. Nous verrons ultérieurement que ces buttes n'assurent, vu le travail qu'elles exigent, que des rendements assez faibles, mais elles représentent néanmoins une belle manière de mettre en œuvre immédiatement le stock d'herbes de la savane. C'est d'ailleurs aussi pour utiliser ce capital surabondant par la méthode de l'enfouissement en vert que l'on construit les magnifiques billons des champs *manzara*.

1. Avec cependant un léger décalage dû au fait que les sols qui ont servi de champ d'expérimentation à MOREL et QUANTIN sont nettement plus fertiles que ceux du plateau koukouya et peuvent se contenter de jachères plus courtes.

2. Cette technique fait irrésistiblement penser à celle que l'on utilisait autrefois en Europe pour la récolte des pommes de terre, qui avait l'avantage d'opérer un nettoyage du sol radical et de protéger ainsi le futur champ de blé. C'est en partie pour cette raison que les paysans européens ont été si longs à abandonner cette pratique malgré sa lenteur et l'importante dépense d'énergie qu'elle exigeait d'eux.

3. Cf. NICOLAI (1963), p. 412.

2. Les agencements dans l'espace

a) La distribution des types de champ

La place que tient chaque type de champ dans l'espace est étroitement déterminée par la fonction et les exigences de chacun d'eux. Les minuscules *bibuomo* sont voués aux sites anthropiques, et leur rôle vivrier les oblige à se rapprocher des hameaux. Les *bipa* mis en culture en novembre-décembre prennent la relève dès que disparaît la menace des chèvres, et ils se distinguent nettement de leurs homologues de janvier-février car la variété d'arachides utilisée pour ces derniers réclame des sols moins sollicités. Les *mabvuma* occupent les positions les plus variées, sur des terrains proches des habitations, peu utilisés et fertilisés par les divagations des animaux, ou au contraire très éloignés, sur jachères anciennes, à l'extrême nord de l'espace cartographié. Les champs *manzara* sont trop peu représentés pour qu'on tire des indications à leur sujet.

En fait il semble que ce soit surtout la distance vis-à-vis des hameaux qui intervienne pour opérer la sélection, en trois zones vaguement concentriques. La première (*mpuku*) comprend quelques petits *mabvuma*, presque tous les *bibuomo* et de vastes territoires vierges de toute culture ; elle se termine vers 1 500 m. Entre 1 200 et 2 000 m, les *bipa* d'arachide *akuia* sont installés sur les sols les plus utilisés ; on rencontre encore quelques *bibuomo* et tous les *manzara* ; les *mabvuma* sont très rares. Plus loin règnent les *bipa* d'arachide *libomo* et de grands *mabvuma*, en blocs distincts perdus au milieu des jachères. Ceci ne rend cependant compte que de la situation à Djambala. A Kingambini, où la pression démographique est plus forte, les choses sont beaucoup moins nettes. D'autre part certains détails montrent que l'influence stérilisante des animaux domestiques est seule responsable de l'existence de la première zone. Ce sont les champs *bipa* qui se révèlent les plus sensibles, les chèvres étant très friandes d'arachides et surtout de maïs, et aucun n'apparaît à moins de 1 000 m des sites habités. Les *mabvuma* sont moins vulnérables et se risquent souvent assez près des cases, le danger représenté par les porcs ne suffisant pas à y interdire les plantations de manioc. Quand le bétail se raréfie, les cultures se rapprochent fortement comme on peut le voir autour du chef-lieu d'Angama. A A 8, où il ne reste que quelques poules tout l'espace est utilisé. Des conditions identiques permettent à certains hameaux d'aller à la recherche des meilleurs sols, et de s'aventurer tout près de la deuxième zone (A 9), ou même de s'implanter en plein à l'intérieur (D 6 et D 7).

En résumé cette organisation obéit à deux impératifs fondamentaux : près des habitations la servitude imposée par le bétail neutralise une grande surface, tandis qu'au-delà la distance et les nécessités agronomiques entrent en contradiction. La solution adoptée ici consiste à réservier la partie la plus accessible aux cultures les moins exigeantes, qui permettent de revenir plus souvent au même endroit, et à reléguer les autres à la périphérie du territoire. En schématisant à l'extrême, on peut essayer de représenter le tout par la figure ci-dessous.

Les zones sont figurées par les chiffres. Entre 2 et 3 il n'y a aucune translation de fertilité. Par contre, il y en a une légère de 2 et 3 vers 1 et surtout vers les hameaux, les champs *bibuomo* représentant la technique de récupération de ce transfert. Il est évident que, si l'on fait varier une

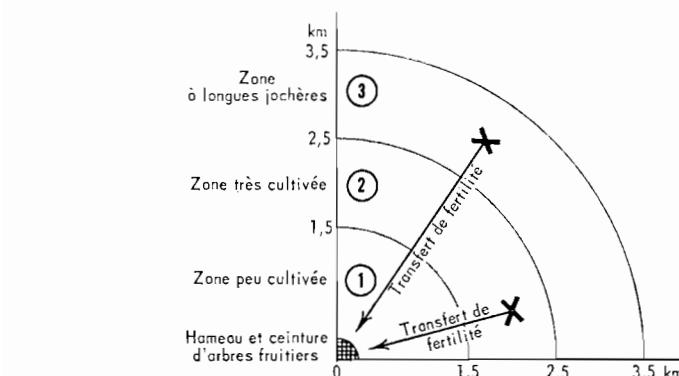


FIG. 23. — L'échelonnement des zones de culture.

des données du problème, l'ensemble va en subir le contrecoup. Une augmentation de la population obligeant à une réduction des temps de jachères se traduit par une extension de 2 au détriment de 3. A Kingambini l'effet est tel que les deux sont presque confondus et que l'on a été obligé de déplacer certains champs vers Djambala. L'introduction de cultures commerciales exigeantes provoque le même résultat, et nous verrons plus loin comment elle pousse à la destruction du capital mis en réserve sous forme de bosquets anthropiques. Enfin l'extension respective de 1, 2 et 3 est fonction à peu près directe des effectifs de bétail¹.

Sur un tel canevas on peut facilement imaginer une série d'interventions, depuis la suppression du vagabondage des animaux jusqu'à l'organisation systématique des transferts. Au sujet de ces derniers nous attirons l'attention sur le fait que 2 et 3 sont pratiquement indépendants, que 2 ne diffère pas sensiblement de 3 sur le plan des techniques de fertilisation, et qu'il ne saurait se transformer par la seule suppression de 1 en une auréole de culture intensive, encore moins continue, à proximité immédiate des hameaux.

Il nous reste maintenant à voir si ce schéma théorique, valable à l'échelle des hameaux pris individuellement, est réalisé à un niveau plus élevé. Il se trouve que c'est le cas pour la terre Enkou, où l'utilisation du sol, au vu des cartes et des photographies aériennes, est nettement réservée, dans les parties nord, est et ouest, aux habitants d'Angama, Djambala et Kingambini, et, dans la partie sud, à ceux de Ngoulambali et Enkoma, tandis qu'entre les deux s'établit un vaste domaine à peu près sans culture, ou en tout cas sans *bipa*, où se concentrent les neuf dixièmes de la population.

La terre apparaît ainsi comme un espace agricole fonctionnel, où le rassemblement des hameaux au centre en forme de nuage permet de dégager au delà les espaces disponibles nécessaires aux divers types de culture, tandis que les rares exceptions à cette discipline ne semblent autorisées qu'à la condition qu'elles ne viennent pas troubler l'harmonie de l'ensemble.

A ce propos il est bon de noter que, dans ce contexte précis, l'habitat dispersé n'est pas forcément la formule la plus incommodé. En raisonnant à partir de schémas abstraits et en accordant aux unités de bétail une aire de parcours proportionnelle à leur nombre, on se rend compte qu'une dispersion modérée autour du centre, tout en sacrifiant délibérément une portion de l'espace, réduit le danger pour les cultures qui se trouvent à l'extérieur et aussi, par le fait même, l'éloignement des champs (seuls les hameaux centraux, A 4 et A 5, sont défavorisés). Si les habitants étaient au contraire groupés en une seule agglomération, il en résulterait un troupeau numériquement assez important pour provoquer un éloignement considérable des cultures, et tous, possesseurs ou non de bétail, seraient logés à la même enseigne.

On pourrait raisonnablement penser que ce dispositif est le fait d'une évolution récente, lié à la création de routes ayant fixé l'habitat autour d'elles, et qu'autrefois le système était plus souple, la mobilité incessante des hameaux permettant, par exemple, de mettre en culture les zones temporairement stérilisées par le bétail. En fait il semble qu'il y ait eu peu de modifications. La carte de l'habitat tel qu'il existait en 1912 rappelle étonnamment la distribution actuelle, avec cependant un aspect en nébuleuse un peu plus poussé, une meilleure disposition dans l'espace et une séparation un peu plus nette entre les différents villages. Le centre de la terre était néanmoins privilégié tandis qu'on évitait la périphérie presque autant qu'aujourd'hui. Il en résulte que la répartition en zones n'est sans doute pas nouvelle, les routes ayant seulement tendu à rendre ce schéma plus rigide en fixant la première zone et en rendant la troisième plus apparente.

Ce dispositif n'est pas particulier à la terre Enkou, où sa création aurait pu être favorisée par la relative exigüité du territoire et la présence d'un important carrefour de routes, générateur d'une concentration de la population. On le retrouve en effet ailleurs dans le pays, sans qu'il épouse d'ailleurs forcément les limites d'une terre². A Abila, par exemple, on voit ainsi se constituer trois unités distinctes, autour des villages d'Émonpibi, de Kébara et de Manguélé-Nzabi. Cette dernière, à cheval sur Abila et Kouma, est parfaitement visible sur la photographie IGN n° 657

1. Lesquels sont aussi fonction de la population.

2. Il convient en effet de signaler que les champs du village d'Angama débordent largement sur la terre Illakouya, ce qui montre bien que les limites de terre ne sauraient être prises pour celle de l'unité agricole définie plus haut.

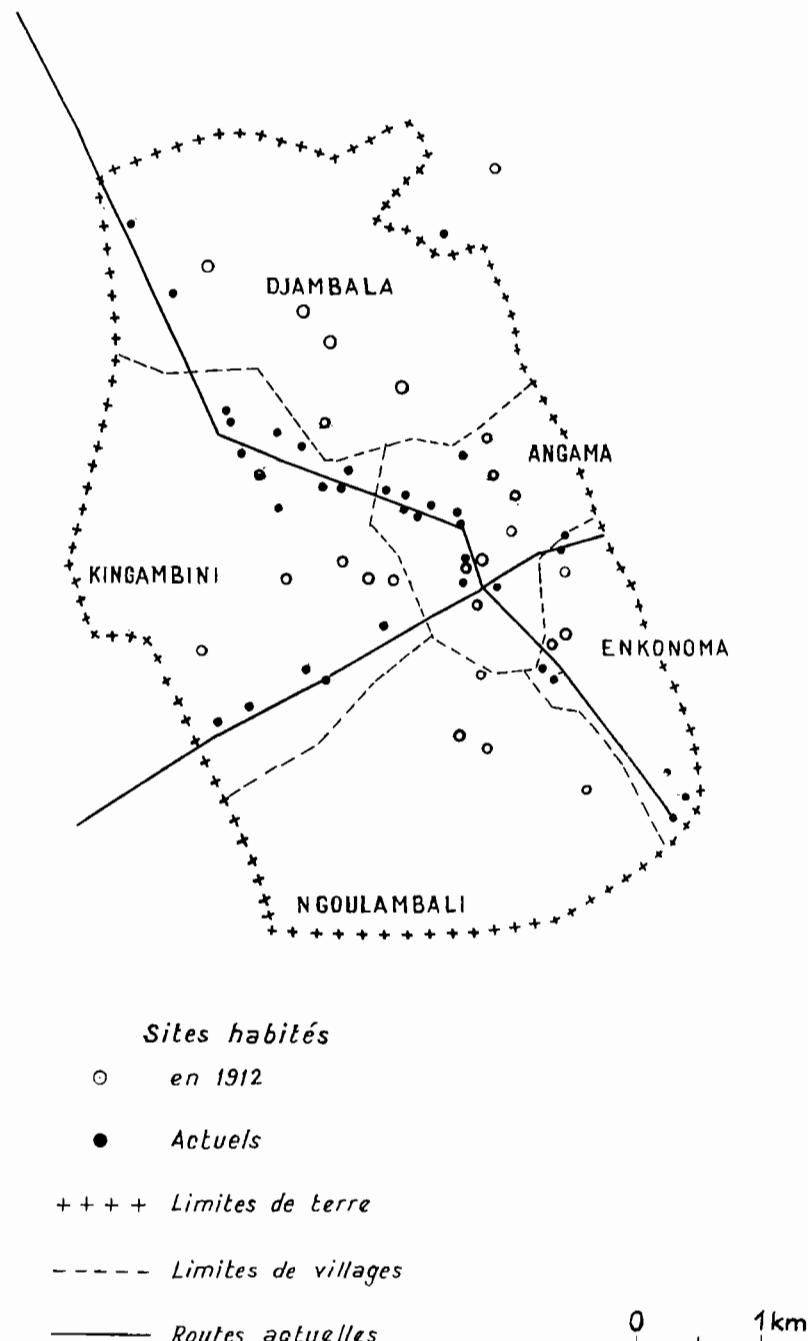


FIG. 24. — Habitat ancien et actuel.

de 1954. Autour des villages les limites entre les zones¹ ne sont pas tout à fait concentriques, du fait de l'étirement en longueur le long de la route qui mène de Nkoua à Kébara, mais prennent la forme de méridiens d'une ellipsoïde. Aux deux bouts les champs ne rejoignent la route qu'à plusieurs centaines de mètres du dernier hameau. Le tout dessine sur le sol un organisme cohérent, dont la

1. Ou du moins celle qui sépare la première de la deuxième, la seule que l'on puisse repérer avec assez de certitude.

composition est exactement celle de l'ancienne terre Ntsama, disloquée par représailles lors de la prise en mains du pays par les Français.

Dans le nord et le centre du plateau où les densités sont plus faibles un ou plusieurs villages peuvent suffire à recréer cette organisation, tandis que dans le sud (terre Lagué) le surpeuplement provoque une plus grande confusion, et il devient difficile de repérer des ensembles.

b) *Le dessin agraire*

La distribution de l'espace en zones concentriques et la présence de plusieurs types de champ rendent compte de ses principaux aspects, notamment de la taille, du groupement et de la forme géométrique plus ou moins accusée des parcelles. Leur orientation systématique est par contre complètement indépendante du reste du dispositif.

La taille des parcelles est limitée par le fait que chaque femme possède ses propres champs, sans qu'il puisse y avoir sur le terrain de confusion possible tant les limites sont nettes, et par l'existence des divers types de champ, qui obligent à une répartition des efforts en plusieurs points du territoire. Chacun des types se distingue également par des unités d'une étendue caractéristique de chacun d'entre eux, mais qui peut encore varier dans de larges proportions suivant la localisation vis-à-vis de l'habitat. Finalement on voit apparaître une assez large corrélation avec la division en zones, comme le montre le tableau suivant.

Types de champ	Villages*	Surfaces moyennes (m^2)		
		1 ^{re} zone	2 ^e zone	3 ^e zone
<i>Bibuomo</i>	K	469		
	D	422		
	E	444		
<i>Bipa</i> (arachides <i>akuia</i>)	K		899	
	D		940	
	E		919	
	A**		1 008**	
<i>Bipa</i> (arachides <i>libomo</i>)	K			1 071
	D			1 495
	E			1 249
	A			1 552**
<i>Mavuma</i>	K	797		1 681
	D	769		1 102
	E	790		1 199
	A	831		2 174**
<i>Manzara</i>	ENSEMBLE		1 383	

* Légende : K = Kingambini ; D = Djambala ; A = Angama ; E = Ensemble Kingambini + Djambala.

** Pour Angama le relevé est incomplet.

Les champs *bibuomo* sont les plus réduits et cela ne saurait surprendre étant donné leurs caractéristiques : culture plus intensive sur des sols plus rares. Les variations d'une parcelle à l'autre sont faibles. Les *bipa* d'arachide *akuia* ont des dimensions intermédiaires, avec une distri-

bution beaucoup plus étalée, les plus grandes fréquences se situant entre 400 et 1 200 m², plus de 20 % des parcelles dépassant encore cette valeur. Ces inégalités traduisent les différences de dynamisme entre femmes jeunes et femmes âgées, et les plus petites sont souvent le fait des fillettes de 10 à 15 ans. Les surfaces moyennes sont identiques à Djambala et Kingambini (940 et 900 m²). Les *bipa* défrichés en janvier-février (arachides *libomo*) sont plus vastes (1 250 m² en moyenne), avec une différence significative entre les deux villages : 1 495 m² à Djambala et 1 071 à Kingambini. Les chiffres d'Angama viennent confirmer ce résultat¹ (1 552 m² en moyenne, sur 9 parcelles). Les champs de buttes écobuées (*mabvuma*) peuvent être classés en deux catégories, suivant leur localisation. Ceux qui sont proches des villages sont plus réduits (790 m² en moyenne), avec une forte proportion de petites parcelles. Les autres ont une surface comparable à celle des *bipa* de janvier-février. Les grandes parcelles sont fréquentes, le record étant atteint par celles que les femmes d'Angama ont faites au nord du village sur la terre Illakouya avec une moyenne de 2 175 m² pour 13 parcelles.

Le classement par zones montre une nette progression des surfaces de la première à la troisième. Tout se passe comme si la taille augmentait avec l'éloignement, en même temps que les techniques deviennent plus extensives, la différence portant sur des temps de jachère beaucoup plus longs. Ceux-ci permettent d'obtenir des sols mieux reconstitués, et par suite de meilleurs rendements ; d'un travail identique les femmes retirent des récoltes plus abondantes, qui compensent le handicap de l'éloignement.

— Une géométrie accusée

L'aspect géométrique est le trait le plus remarquable de la forme des parcelles, et il est particulièrement accusé dans le cas des *bipa*. Ceux-ci constituent habituellement des lanières allongées dont l'allure ordonnée est le reflet des conditions de leur élaboration. Leur largeur, par exemple, est déterminée par la taille du groupe qui les a défrichés, et plus particulièrement par le nombre des participantes et la largeur des couloirs attribués à chacune d'elles, tandis que leur régularité est imposée par la façon rigoureuse dont est réparti le travail.

Près des hameaux, où ils se succèdent à eux-mêmes, les *mabvuma* sont souvent massifs. C'est en tout cas la forme qui leur conviendrait normalement le mieux étant donné qu'ils sont construits par l'adjonction successive des petits carrés de savane servant à la confection de chaque butte. Ils sont beaucoup plus allongés et ressemblent assez fortement aux *bipa* là où ils alternent avec eux. A l'intérieur d'une même parcelle l'alignement des buttes a pour fin de rendre plus aisée l'égalisation des surfaces nécessaires pour chacune, et il est responsable du parallélisme des côtés. Par contre il n'explique pas complètement la très grande netteté des angles, qui sont presque toujours rigoureusement droits.

Il y a peu de chose à dire des champs *manzara*, sinon qu'ils sont assez massifs et assez irréguliers. Outre leur petitesse, c'est aussi leur irrégularité qui singularise le plus les *bibuomo*. La relative anarchie de leur disposition est en partie le fait du travail individuel, qui ne pousse pas à une stricte géométrie. Elle tient aussi au caractère récent de l'utilisation des sols anthropiques qui les supportent. Ceux-ci, du fait de l'habitat, ne portent plus aucune trace de leur exploitation antérieure, et les buttes et fossés, qui servent ailleurs de points de repère, ont disparu.

— Les diverses formes de groupement

Le groupement des parcelles est très nuancé comme il apparaît à l'examen de la carte, et il varie suivant le type de champ et les nécessités pédologiques. L'organisation collective des femmes (*bula*) joue également un rôle, mais de manière assez diffuse. Le rassemblement par unités de résidence et par villages est de loin le plus net.

1. Cités à titre d'exemple, car le relevé n'a pas été effectué complètement, beaucoup de parcelles se trouvant sur la terre Illakouya.

Les champs *bibuomo* sont sans doute les plus liés par les nécessités pédologiques. Sur les anciens sites habités ils peuvent former des blocs importants, notamment à l'emplacement des villages regroupés de l'époque de la conquête coloniale. L'exemple le plus parfait est celui de Kingambini où l'on rencontre, sur 2,5 ha d'un seul tenant, des parcelles appartenant à des femmes de 7 hameaux différents, dont 6 de Kingambini, et 1 d'Angama. A l'opposé les bordures forestières sont souvent le théâtre d'une dispersion très poussée. Les champs *bipa* sont plus régulièrement disposés. Ils se rassemblent en blocs assez bien délimités, de dimensions sensiblement identiques, et régulièrement répartis. Les noyaux contigus réunissant jusqu'à dix parcelles sont fréquents. Le plus étendu (Kingambini) en compte 28 et couvre près de 3 ha. Le comportement paraît le même pour les deux sous-types. Les *mavuma* sont peut-être les mieux concentrés. La recherche de bons sols peut en être l'occasion, comme on le constate avec les dépressions fermées entourant Angama. En revanche, on voit mal comment rendre compte par là des grands ensembles rencontrés en topographie plane, au nord de Djambala, et il faut chercher ailleurs d'autres causes.

Tout d'abord constatons que les regroupements n'ont pas pour objet d'assurer une meilleure défense contre les déprédateurs des animaux. Ils sont en effet les plus nombreux au delà de la première zone, en des endroits où le bétail n'a normalement pas accès, et il n'y a pratiquement pas de gros gibier.

L'examen de la carte des droits d'usage suggère d'autres explications. Ainsi à Kingambini les limites sont à peu près respectées, et les champs du village ne s'étendent pas du côté d'Angama ou de Djambala. Le territoire est d'autre part assez nettement distribué entre une partie sud, où apparaissent des champs des hameaux 5 et 6 tout proches, une partie centrale réservée à peu près exclusivement aux hameaux K, L et 1, et une zone nord où dominent les hameaux 2, 3 et 4. La même constatation peut être faite à Djambala (hameaux 6 et 7 au nord-ouest, 5 et 8 au centre et 1 à 4 à l'est), bien que la délimitation soit moins nette, les distances étant ici partout fortes.

Il y a donc une distribution dans l'espace liée à la résidence, où les raisons de proximité sont déterminantes, et une autre commandée par l'appartenance à un village, par des impératifs fonciers, qu'il convient d'évoquer rapidement. La terre n'est en effet pas laissée à la libre disposition du premier venu, mais elle est répartie entre les femmes de façon assez souple. A leur arrivée elles se voient attribuer par leurs aînées une série de parcelles sur lesquelles elles acquièrent un droit d'usage par la mise en culture et qu'elles utilisent ensuite à leur gré. L'équipe de travail (*bula*) est un facteur de regroupement, car elle impose à ses participantes le choix de parcelles autant que possible accolées, ou du moins voisines. Chacune doit donc répartir celles qu'elle possède suivant un rythme de culture calqué sur celui de ses compagnes. Le croquis montrant la répartition sur deux années des *bipa* d'un groupe de Kingambini permet de suivre ce processus.

Mais on voit également que le *bula* ne suffit pas à rendre compte des grands blocs défrichés d'un seul tenant car ceux-ci sont constamment formés par la réunion de parcelles de plusieurs groupes. A ce niveau l'entente est rendue nécessaire par l'éparpillement des parcelles individuelles et elle se réalise d'autant de façons que l'exigent les circonstances. Elle se fait par affinités, les rapports de bon voisinage jouant un rôle décisif. A la limite, certaines femmes peuvent même se séparer momentanément de leurs compagnes habituelles et aller faire un champ avec un groupe voisin (lorsque leurs parcelles se trouvent accolées ou même enclavées dans un bloc défriché par un autre groupe). Finalement ces ententes parviennent à créer un rassemblement massif des cultures, concentrées sur une partie du territoire. L'ensemble évolue selon les nécessités de la succession et se déplace lentement, exploitant à leur tour les surfaces régénérées par la jachère.

Ceci vaut surtout pour Kingambini, où nous avons déjà constaté des indices de surpeuplement relatif. Le système y est en pleine évolution et il semble aller vers un regroupement en véritables soles. Les défrichements des deux dernières années observent en effet un net décalage vers le sud les uns par rapport aux autres, et les vastes espaces situés entre les forêts Mapfuluku, Maléké, Kingélé et Bidziki sont couverts de vieux manioc, de jachères à imperata et à grandes graminées. Tout à fait à part se situe la région des *mavuma*, entre Mampéné, Kimonkari et Tsekampika (voir p. 83, carte 3). Bien entendu il subsiste encore de nombreuses exceptions à ce schéma simple. Les femmes des hameaux 3 et 4, par exemple, ont ouvert des champs au nord du territoire en ques-



FIG. 25. — Kingambini : groupe de travail (*bula*) et répartition des parcelles de culture.

tion et se sont entendues pour cela avec celles de Djambala. Dans ce dernier village, les blocs cohérents sont plus réduits et les grandes surfaces disponibles autorisent un émettement des défrichements.

L'apparition au milieu d'eux des parcelles de Kingambini et leur répartition montrent l'importance du bon voisinage. Les femmes des hameaux 2 et 4 travaillent en effet de préférence sur des parcelles appartenant à leurs compagnes des hameaux 6 et 7 de Djambala, dont elles sont les plus proches voisines, tandis que celles du hameau 1 de Kingambini ont préféré aller plus à l'est, chez leurs amies de Kintsele, Aba et Bantswa (hameaux 8, 5 et 4).

— Une orientation systématique

L'orientation des parcelles a déjà été signalée à propos des hameaux, avec deux directions se recoupant à angle droit, grossièrement nord-nord-ouest/sud-sud-est et est-nord-est/ouest-sud-ouest. Il n'y a aucune variation d'un bout à l'autre du territoire que nous avons cartographié. Comme toute la surface du plateau a été mise en culture à un moment ou à un autre, celui-ci se trouve en quelque sorte quadrillé d'une façon rigoureuse, et c'est l'impression qu'il donne vu d'avion.

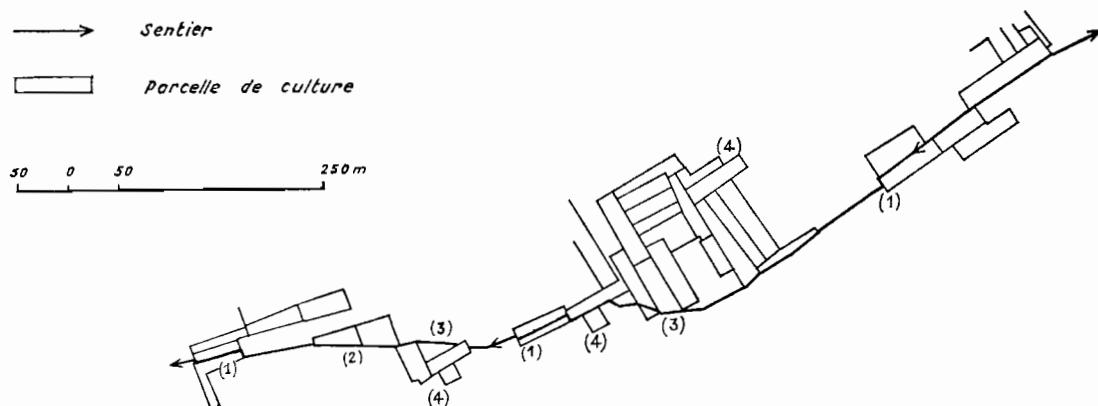
Nous n'avons rien pu savoir sur les raisons profondes de cette géométrie : c'était la « volonté des ancêtres », nous a-t-on invariablement répondu. Elle n'a pas de lien avec l'origine du peuplement et elle est antérieure à la venue de Mubie et de la nouvelle hiérarchie politique. Selon certains informateurs elle traduirait un souci de se distinguer des autres peuples.

Des raisons géographiques peuvent être invoquées. On remarque par exemple que les vents dominants soufflent du nord-nord-est et du sud-sud-ouest, et que ceci a pu jouer un rôle dans l'orientation des hameaux. Ainsi l'école et la citerne d'Angama, avec leurs vastes toits de tôle, ont

étée construites en tenant compte de ce facteur¹. Mais cette explication ne résiste pas à l'examen car les hameaux ont indifféremment leur entrée « sous le vent » ou face à lui. Les cases n'en tiennent pas davantage compte dans leur orientation.

Au point de vue topographique nous avions noté à propos des plateaux batéké que l'altitude diminuait du sud-ouest vers le nord-est, et du nord-ouest vers le sud-est. C'est en gros dans ces directions que s'orientent les champs, et on pourrait penser que la conjonction d'un avantage physique (drainage des eaux des fortes pluies facilité) et d'un argument politique (volonté de se distinguer des voisins) ait pu produire ce résultat. Cependant la pente topographique est faible, bien qu'assez nette en certains endroits, et elle est modifiée dans le détail par les microreliefs que constituent les dépressions fermées. Or celles-ci n'ont aucune influence sur l'orientation².

D'autre part la permanence de l'aspect géométrique est un signe manifeste de la force de cette tradition. La fantaisie n'intervient jamais, même pour les plus petits carrés de culture. Les lignes courbes sont rares, les obliques (par rapport aux deux grandes directions) plus fréquentes, mais l'angle formé ne dépasse jamais 10°, et les sentiers importants contournent les parcelles. Celles-ci s'infléchissent rarement, et seulement sur le côté intéressé. Le plus souvent c'est le sentier qui les contourne ou les traverse sans les affecter.



Remarquer l'orientation générale des parcelles — seules ont été figurées celles qui intéressaient notre propos — et noter (1) l'adaptation du sentier aux parcelles, (2) l'adaptation inverse des parcelles au sentier, (3) l'indifférence des parcelles vis-à-vis du sentier, et (4) la persistance de l'orientation même sur les plus petits carrés de culture et dans les plus petits détails. Il s'agit d'un sentier important, reliant le village de Kingambini à celui de Manguélé, où réside un des chefs coutumiers du pays.

FIG. 26. — Sentier et orientation des parcelles.

III. — LA CULTURE EN FORÊT : UNE INNOVATION DES HOMMES

Les cultures en forêt sont nettement distinctes de celles de savane par leur caractère récent, le fait qu'elles soient tournées exclusivement vers la vente, et leur aspect désordonné.

A. — LES SOLS

Ils diffèrent suivant la nature de la végétation qui les recouvre, et on peut, en gros, distinguer deux catégories : les sols des boqueteaux anthropiques, et ceux des forêts secondaires. En fait

1. Facteur perçu par les habitants, car l'école a été construite ainsi sur les conseils du chef de terre.

2. L'explication décisive réside sans doute dans des interdits d'ordre religieux. A ce sujet, cf. *infra*, p. 73.

il existe toute une série de nuances, depuis le site récemment abandonné et très fertile (*makula*), jusqu'à la forêt secondaire (*musuru*), en passant par le bosquet déjà ancien (*buku*)¹. Les deux types que nous allons étudier ne constituent donc que le premier et le dernier stade d'une longue évolution.

1. Les sols de forêt secondaire

Ils ont des caractères morphologiques identiques à ceux de la savane, avec trois horizons principaux : humifère, de pénétration humifère et ocre-jaune. L'originalité réside dans la présence d'une litière grossière, épaisse de 3 à 12 cm, et une teneur élevée en matières organiques : plus de 10 % de 0 à 10 cm. Par contre les teneurs en bases échangeables sont faibles (0,4 meq pour la couche supérieure) et les pH très bas (3,7 en moyenne). Cependant ces sols sont capables de bien meilleurs rendements que ceux de savane. De Boissezon résout cette contradiction en faisant appel à l'action du brûlis, qui apporte une grande quantité d'éléments minéraux, et augmente le pH d'au moins une unité. Cette remarque est importante car elle suppose, pour le maintien des rendements, qu'on pourra régulièrement répéter l'opération, et par conséquent qu'on laisse la couverture végétale se reconstituer après la culture. Elle implique en outre que le sol est capable d'absorber une bonne dose d'éléments minéraux, et l'apport d'engrais peut donc être envisagé.

2. Les sols de bosquets anthropiques

Ils diffèrent des précédents par leurs propriétés physico-chimiques. La litière est peu épaisse, les teneurs en matières organiques plus faibles, mais les taux de bases échangeables sont forts. Ceux-ci peuvent aussi varier beaucoup d'un point à un autre et passer, par exemple, de 12,50 à 1,26 meq en surface pour deux champs presque contigus. Les pH sont plus élevés, dépassent souvent 5 et atteignent même 6,2 avant culture. Enfin la réserve minérale est nettement plus élevée en surface qu'en profondeur, contrairement à ce qui se passe pour les sols typiquement forestiers. La conservation de leur richesse se pose en termes un peu différents et le capital de fertilité qu'ils contiennent doit être utilisé avec précaution.

Les calculs de surface sont aisés dès qu'on a repéré la nature des bosquets. Ceux-ci couvrent au total 240 ha, soit 17 % de l'espace cartographié, répartis à peu près également entre forêts secondaires — 130 ha — et anthropiques — 110 ha.

B. — UTILISATION DES SOLS

1. Les plantations

De tout temps les Koukouya ont pratiqué dans les forêts la plantation du palmier-raphia. C'était déjà une activité en partie destinée aux échanges, visant à la production des divers pagnes. On en a rencontré quelques-unes, toutes dans les bosquets anthropiques, dont trois jeunes couvrant 30 ares au total. Elles sont faites en ordre assez serré, avec un pied tous les 3 m, et durent 7 à 8 ans, après quoi elles disparaissent sous les autres arbres. Les *Elaeis* sont d'autant plus nombreux que le bosquet est récent. Ils ne sont pas plantés systématiquement et sont peu utilisés, car les Koukouya ne grimpent pas beaucoup aux arbres. Ils disparaissent petit à petit, par mort naturelle, ou abattus en vue d'une récolte de vin. Les plantations de café sont récentes. Malheureusement, après un bon départ, elles ont toutes été abandonnées, le produit n'ayant pu être vendu durant deux saisons consécutives. Il n'en subsiste qu'autour des cases.

1. Cf. p. 49.

10. Chef de groupe de travail (*bula*). Beau type de femme, énergique et dure à la tâche.



11 et 12.

Bipa: défrichements et labours. En 11, remarquer le fossé au bord de l'ancienne parcelle, et, en 12, le bâton tenu par la femme et qui sert à mesurer les parts individuelles du travail.



13. *Bipa*: récolte des arachides. On notera la taille de la houe et la technique employée.





14. Fanes d'arachides mises en guise de fumier au pied des bananiers.



15. Champ de manioc : billons (*mikala*) après le semis. On aperçoit les boutures de manioc. Ancienne butte écoubée recouverte de terre et portant des oignons.



16. Champ de manioc six mois après la plantation. Nombreux bananiers.

17. Bosquet secondaire défriché. Le couvert des grands arbres a pratiquement disparu. Abondante végétation sur jachère au premier plan.

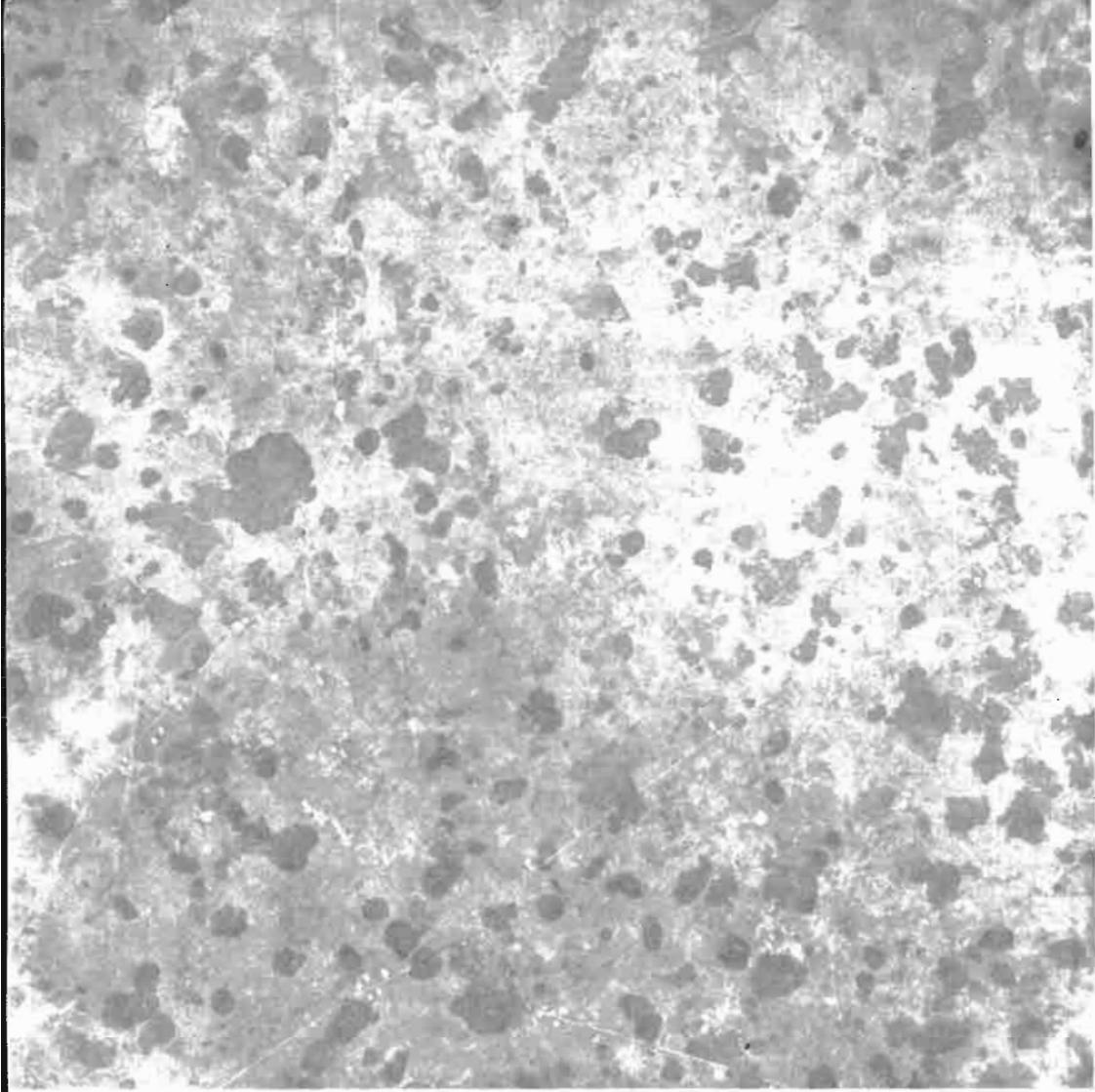


18. Pépinière collective de tabac. Buttes bien alignées et clôture. A l'arrière, bananiers d'Enkonomia.

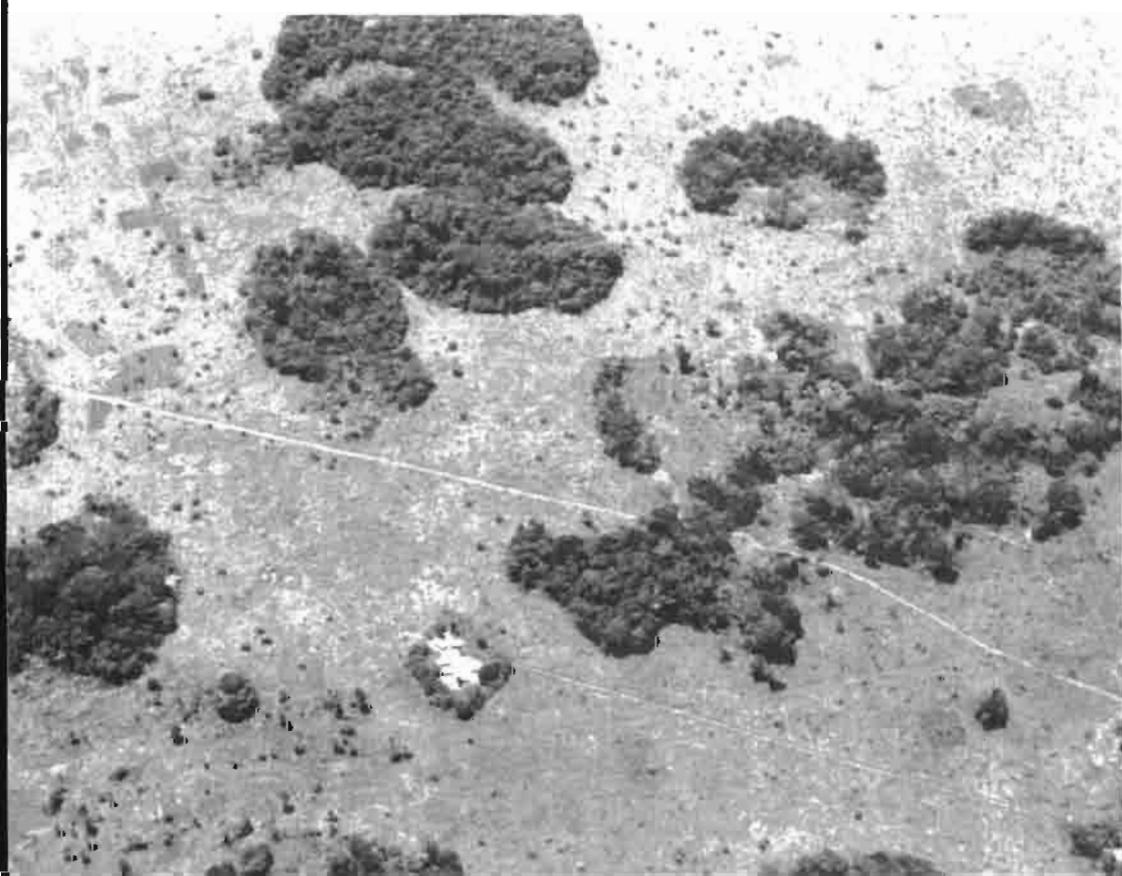


19. Champ de tabac en « forêt ». De celle-ci ne subsiste que quelques palmiers et un ou deux bois de fer.





20. Photographie IGN 657, prise en 1934. Le nord est en haut ; au centre-est, carrefour d'Angama. On distingue nettement tout autour le rassemblement de l'habitat (et des bosquets) au centre de la terre Enkou. A gauche, la terre Etsama est étirée le long de la route qui vient de Kébara (S.O.) vers le nord. Les limites de la zone peu cultivée proche des hameaux sont bien visibles. Au centre-sud, autre concentration autour du carrefour d'Emonpibi. Échelle 1/50 000.



21. Au nord-est d'Angama. Au centre, hameau isolé, avec sa ceinture d'arbres fruitiers et ses « deux concessions ». Anciennes pistes, dont l'une mène à l'ancien village regroupé de Djambala (en bas à gauche). Bosquets en forme de « bons-hommes de neige » plus ou moins échancreés par les cultures, qui respectent le plus souvent les bordures. En haut à gauche, buttes écoubées (*mabvuma*) et, au-delà, champs d'arachide (*bipa*). Noter l'absence quasi complète de cultures à proximité des lieux habités. Savane arbustive avec peuplement assez dense de *Syzygium guineense* (*mussa*, en koukouya).

2. *Les cultures nouvelles*

Elles ont pris le relais des plantations de raphia. Le champ porte le même nom, *ngunu*, sa production est aussi destinée à la vente, et c'est une activité masculine, au moins dans sa destination. Le tabac était déjà cultivé depuis longtemps, mais en savane. L'innovation réside surtout dans l'ampleur qu'ont prise ces cultures, et dans l'établissement de véritables champs en forêt.

Les surfaces couvertes sont considérables, bien que leur part dans l'ensemble des surfaces cultivées soit assez faible — 17 % — et à peine supérieure à celle des buttes écobuées, qui atteint 16,5 %. Les calculs par actif montrent la nette supériorité du tabac : 510 et 610 m² de haricots contre 870 et 920 de tabac par femme à Kingambini et Djambala. Les surfaces par homme révèlent entre les deux villages une forte différence en sens inverse : 1 290 et 1 000 m² de haricots et 2 180 et 1 520 de tabac. Nous verrons à propos de la polygamie la signification de ce résultat.

Les opérations culturales se déroulent sur plusieurs mois, et occupent tour à tour hommes et femmes. Le défrichement a lieu en saison sèche et se fait individuellement, ou à deux ou trois personnes. Il n'y a pas de règle de travail collectif, mais une sorte d'entraide familiale prévaut parfois. Un vieux chef polygame peut ainsi se faire aider par ses fils — ceci s'appelle *kiwo tara ngunu*, « aider le père pour le champ de forêt » — ou un homme en retard peut demander à son « petit frère » de l'aider. Il n'y a jamais paiement en numéraire pour le travail fourni. Le choix du terrain est aussi individuel. Habituellement on s'en prend à une forêt sur laquelle on a des droits fonciers, à condition qu'un membre du lignage ne l'ait pas auparavant cultivée.

Le travail est effectué à la hache et à la machette, avec abattage des arbres de petite et moyenne taille et coupe des grandes herbes. Le tout est disposé en andains au-dessus du sol et brûlé quelques jours plus tard. Les grands arbres ne sont pas abattus, on se contente d'amasser à leur pied des branches et de l'herbe de façon à obtenir leur défoliation par le feu. Les hommes font l'essentiel de ce travail, qui peut être long et pénible lors du premier défrichement, mais devient très léger ensuite. Il a suffi d'une journée à 5 hommes pour débrousser une surface de 4 100 m², et deux jours aux mêmes pour un autre champ de 2 250 m², soit pour les deux une moyenne de 60 m² par heure de travail. Le premier défrichement tend à devenir de plus en plus rare et il est quand même suffisamment rapide pour permettre à un jeune assez inexpérimenté d'abattre à lui seul 4 000 m² en une saison.

La mise en pépinière du tabac est faite en octobre, sur de petites buttes écobuées ménagées à cet effet lors du défrichement, ou sur d'autres en savane, souvent regroupées, à l'instigation du SEITA. Le labour commence dès les premières pluies pour les haricots, et souvent beaucoup plus tard pour le tabac. Il est fait par les femmes, sauf rares exceptions. Comme celles-ci sont déjà très occupées à cette époque de l'année, elles ne sont pas toujours disponibles en temps voulu. Si le champ a déjà été cultivé, la technique consiste en une translation des billons (*mikala*), qui prennent la place des creux laissés entre eux (*lempa*). L'homme coupe d'abord les herbes à la machette et les accumule dans les creux. Les femmes démolissent ensuite les billons et en construisent de nouveaux en enfouissant les herbes. Si le sol n'a jamais été mis en culture, on procède comme pour les champs de manioc (*manzara*). Les billons sont courts et plus élevés sur les sols anthropiques, où ils peuvent atteindre 30 cm.

La plantation est faite aussitôt le labour achevé. Les haricots sont semés en ordre assez serré, par poquets de deux ou trois graines. Le développement en hauteur est rapide, et quelques semaines plus tard il faut installer les tuteurs. Ceux-ci sont enfoncés sans difficulté dans ces sols légers, qui, en retour, ne leur assurent pas une grande stabilité. Le tabac est mis beaucoup plus tard, et l'opération est échelonnée sur 2 ou 3 mois. Le synchronisme entre la mise en pépinière et la plantation n'est pas toujours parfait, et les plants en subissent le contrecoup : tiges trop grêles, végétation affaiblie. La compacité est forte, voisine de 15 000 pieds, soit trois fois celle des buttes écobuées. Si une période sèche survient aussitôt après, il y a beaucoup de manquants, car les sols perdent rapidement leur humidité et les courtilières peuvent faire de gros dégâts, obligeant le planleur à revenir deux ou trois fois.

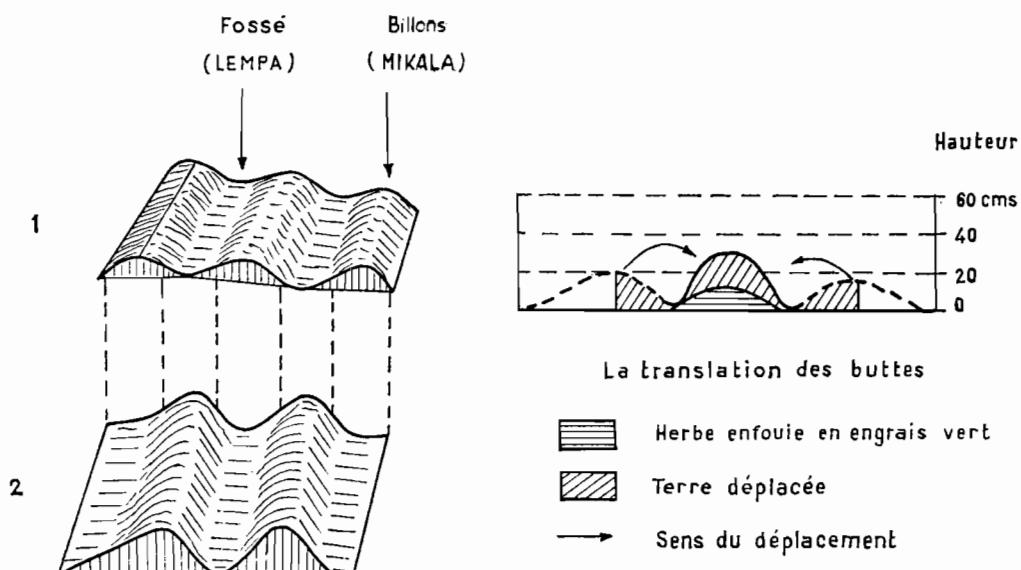


FIG. 27. — Technique de culture sur sols forestiers (champs de tabac et de haricots).
En haut (1) : état avant le labour ; en bas (2) : état après le labour.

Les haricots couvrant rapidement le sol, aucun sarclage n'est nécessaire et les rares herbes sont enfouies lors de la recharge des billons. La récolte a lieu dès décembre et s'échelonne sur plusieurs jours, de façon à cueillir les gousses dès la maturation, car les oiseaux qui entourent les villages en sont friands. Le tabac est sarclé et les billons rechargés quand le plant atteint 20 à 40 cm. La récolte commence en février et dure plus d'un mois. Les feuilles doivent normalement être ramassées tous les jours et emportées au village pour être mises à sécher.

Le séchage et le tri des haricots sont chose relativement aisée. Après égoussage les graines sont mises au soleil à même le sol, et l'on rejette celles qui sont moisies ou charançonnes. Le tabac exige au contraire des soins minutieux. Le séchage est une opération délicate. Après quelques jours d'exposition au soleil, sur les toits ou à même le sol, les feuilles sont enfilées par le pétiole sur une mince tige de bois, suspendue ensuite sous les auvents des toits ou dans les hangars prévus à cet effet. La dessiccation s'effectue alors lentement, et il faut veiller aux accidents (pourriture) occasionnés par une préparation insuffisante ou un entassement excessif des feuilles. Le tri commence quand le tabac est jugé suffisamment sec. Celui-ci est réparti suivant cinq qualités, et les feuilles sont regroupées en « manoques », ensembles de feuilles nouées à un bout, et qui, pressées dans des caissons en bois, forment des ballots. Le planteur est alors prêt pour les marchés du SEITA, qui ont lieu en avril-mai.

Il existe pour le tabac une possibilité de culture en deuxième cycle. A partir d'une mise en pépinière effectuée en avril, on peut planter dès mai-juin et récolter en septembre. Les essais ont montré que le plant vient trop tard et que la saison sèche réduit considérablement la végétation. On pourrait éviter cela en s'y prenant plus tôt pour les pépinières, mais à cette époque les planteurs sont occupés à la récolte du premier cycle, et les femmes ne sont guère disponibles. Un autre handicap réside dans l'impossibilité d'utiliser le feu pour les défrichements. Cependant rien n'empêche d'enterrer en vert la vigoureuse végétation qui a envahi les premiers champs. Cette deuxième culture mériterait d'être généralisée car les tabacs produits sont de bien meilleure qualité.

3. Le rythme des cultures

On peut en avoir une idée en rapportant les surfaces cultivées aux surfaces totales. Le taux brut d'utilisation s'élève à 16,6 %, ce qui nous donne un an sur sept. Une première correction s'impose si l'on tient compte des forêts non cultivées pour des raisons diverses : tombeaux, sous-

bois d'ananas. Les superficies disponibles passent alors de 245 à 148 ha, et le taux d'utilisation s'élève à 24 %, soit une culture tous les 4 ans¹. Il faut aussi distinguer entre bosquets anthropiques et secondaires, ces derniers n'étant utilisés qu'un an sur treize.

Villages	Forêts						Ensemble des forêts		
	Anthropiques			Secondaires					
	Surfaces (ha)			Surfaces (ha)			Surface (ha)		
	Total (ha)	Cultivées	%	Total (ha)	Cultivées	%	Total (ha)	Cultivées	%
Kingambini ..	12,4	4,9	42,0	46,5	6,3	14,4	58,9	11,2	19,0
Djambala ...	46,8	8,4	18,0	37,6	3,0	7,5	84,4	11,4	13,5
Angama	30,6	5,4	17,6	55,3	1,4	2,6	85,9	6,8	7,9
Enkonomia (relevé incomplet) .	15,9	6,3	39,6	—	—	—	15,9	6,3	39,6
ENSEMBLE CARTOGRAPHIÉ	105,7	25,0	23,6	139,4	10,7	7,7	245,1	35,7	14,6

Cependant ces chiffres sont très théoriques. En fait on évite de répéter les grosses opérations de défrichement nécessaires après une jachère de 5 à 6 ans, et les successions culturales sont beaucoup plus longues qu'on ne s'y attendrait. Celles-ci visent à utiliser les ressources du sol jusqu'à épuisement. Le tabac vient en tête et peut être répété sur 2 à 5 ans, tandis que les haricots terminent le cycle. La jachère qui suit dure 2 à 3 ans si les dernières récoltes ont été bonnes, 7 à 8 ans dans le cas contraire. Les variations autour de ce modèle sont très nombreuses, du fait du caractère récent de cette culture. En voici quelques-unes :

— Forêt Enkonomia :

- Forêt antérieure (jachère de 7 à 8 ans).
- Tabac sur 5 ans (un cycle par an).
- Jachère d'un an (20 mois en fait).
- Haricots sur 1 ou 2 ans.

Les champs de haricot étaient très médiocres, dénotant un sol complètement épuisé. A Angama le rythme est moins rapide, du genre de celui observé par le chef de terre dans le bosquet Angama (*makula*) :

- Tabac : 4 mois.
- Jachère : 32 mois.
- Arachides (*bibuomo*) : 4 mois (sur une partie de la parcelle).
- Jachère : 20 mois.
- Tabac : 2 ans (un cycle par an).
- Haricots : 4 mois.
- Jachère : 8 mois.
- Tabac : 4 mois.

1. Il faudrait également décompter les bordures des bosquets, qui sont respectées dans le but d'éviter la pénétration du feu de brousse.

Au total il y a eu 6 récoltes en 9 ans, soit 24 mois d'occupation du sol sur 108 (rapport de 1 à 4,5), mais en fait un peu moins car les *bibuomo* et les haricots n'ont pas occupé toute la parcelle. A en juger par la végétation le sol n'a pas l'air d'avoir souffert. On ne fait cependant pas toujours preuve de la même modération, témoin cette parcelle de haricot à végétation misérable où l'on m'a affirmé pratiquer la culture depuis 1953 !

C'est à Djambala et Kingambini que les habitudes sont les mieux fixées. La plus grande rareté des sols oblige à un regroupement des parcelles (2,6 ha d'un seul tenant dans la forêt Bankili), accompagné d'une uniformisation du cycle cultural. Celui-ci dure 5 ans, soit 3 pour le tabac et 2 pour les haricots, après quoi il est prévu une longue jachère.

L'intensification ne fait pas apparaître de technique de fertilisation nouvelle, d'où une aggravation de la situation. Certains bosquets, à peine entamés en 1954, ont depuis perdu pratiquement tous leurs arbres — ainsi celui que nous avons cité précédemment, qui est presque réduit à l'état de savane.

IV. — LES RAPPORTS FONCIERS

Nous les avons déjà évoqués plusieurs fois pour l'intelligence de notre démarche, notamment pour justifier le choix de notre terrain d'enquête. Nous avions alors établi qu'il existait des unités territoriales, *ntsie* ou terres et *mawa* ou « parties ». Sur la carte des droits d'usage sur le sol on voit leurs limites courir entre les forêts. Ces dernières jouent en effet un rôle fondamental car elles sont la matérialisation dans l'espace des unités familiales, de la hiérarchie politique, et de la propriété foncière dont les principes de base sont le droit du premier occupant et celui de l'individu sur les produits de son travail.

A. — LES PRINCIPES

Le droit du premier occupant est encore perçu très consciemment, malgré l'ancienneté de la prise de possession du pays, et cela se manifeste avec éclat lors de la mort d'un chef. Avec lui c'est en effet le lien avec les ancêtres qui disparaît et, en allant les rejoindre, il emporte du même coup le droit acquis par eux¹. La communauté perd sa terre, le travail aux champs est stoppé, et personne ne peut plus cultiver. Il importe donc de régler correctement la succession, de façon à rétablir la continuité. Le rite final, qui consiste à briser sur le sol une calebasse remplie d'eau, témoigne de la réussite de l'opération. Désormais le sol sera à nouveau fécondé et portera des récoltes abondantes, à condition que l'unité se maintienne autour du nouveau chef.

Ce droit joue aussi au niveau de l'usage du sol. Quand une personne a travaillé sur une parcelle, elle la possède non seulement pour la durée de la culture en cours, mais aussi pour les suivantes, et ceci jusqu'à sa mort ou son départ. C'est cette règle que l'on suit lors des défrichements en forêt et les rares contestations qui surgissent se terminent toujours au profit du premier détenteur.

En somme, dans ce cas, c'est la mise en valeur d'une terre qui en détermine l'acquisition. L'attribution à un individu des produits de son travail s'inspire de la même logique, et le régime des arbres est une bonne illustration de ce deuxième principe². Ceux-ci restent en effet la propriété de ceux qui les ont plantés, même si ces derniers ont quitté le village. La présence d'un objet magique sur les branches basses est le signe matériel de cette possession, et une sauvegarde efficace contre les maraudeurs.

1. Les Koukouya disent qu'il « emporte la terre » avec lui.

2. Ainsi, lorsqu'une femme meurt avant la récolte de son champ, celui-ci est abandonné tel quel.

B. — LES NIVEAUX D'APPROPRIATION

L'acquisition du sol par le droit du premier occupant s'établit logiquement sur la base de l'organisation familiale, les descendants jouissant des terres appropriées par l'ancêtre qui s'y est établi le premier. Cependant on a déjà signalé à propos des hameaux la distorsion existant entre une résidence virilocal et une filiation matrilinéaire. Celle-ci se répercute aussi sur le plan foncier, la mobilité des gens s'opposant à une véritable appropriation du sol. La solution que les Koukouya y ont apportée se situe au niveau politique, les chefs représentant ce droit se succédant de père en fils (*cf.* notre chapitre « La terre Enkou »). A la mobilité familiale de la masse s'oppose la fixité des cadres politiques — partie et terre — et des chefs. Les forêts qui matérialisent dans l'espace le lignage (*nzo*) fixent les habitants à l'intérieur de ces divisions et c'est par leur regroupement que se constituent les unités politiques. Elles forment les éléments de base à partir desquels s'organise le réseau des droits sur le sol.

1. *La forêt : unité foncière de base*

Chaque *nzo* s'identifie donc à une forêt qui porte son nom. Il s'agit normalement de l'endroit où les premiers occupants ont fondé leur hameau et où ils enterraient leurs morts. Les membres du lignage se définissent par rapport à elle, et si on leur demande d'où ils sont, ils répondent : « Ma forêt est à tel endroit. » En même temps il se peut que plusieurs *nzo* aient le même point de rattachement et la forêt se décompose alors en plusieurs autres, ayant toutes un nom différent.

De par la nature des liens familiaux chaque individu se réfère à quatre *nzo* : la sienne, celle de son père, et celle de ses deux grands-pères¹. Il s'ensuit qu'il a plusieurs points de chute, des refuges possibles assez nombreux. Au point de vue foncier la prédominance va à la forêt paternelle, en conformité avec la règle de résidence. C'est celle où l'on exerce normalement ses droits de culture et de chasse, celle où l'on est « chez soi ». La forêt maternelle (celle de son propre lignage) vient en second lieu, c'est le premier refuge lorsque l'on est devenu « persona non grata » chez soi. Les deux autres forêts jouent des rôles identiques, à un degré moindre.

Les droits de la *nzo* sur son territoire s'étendent au sol, au gibier, à certaines formes de cueillette (termitières). Cependant il n'existe pas de bornage, de limite autour du bosquet. Si celui-ci est partagé, il l'est de façon imprécise. La notion de domaine délimité ne s'exerce pas à son niveau, elle ne fait que déterminer par son emplacement l'appartenance à des unités plus complexes : partie et terre.

2. *Les niveaux supérieurs*

a) *Hiérarchie des droits*

Nous examinerons les niveaux supérieurs ensemble car ils sont l'expression, à un stade différent, d'une même réalité politique. Regroupements de forêts, ils réalisent l'unité des lignages ainsi représentés².

Le lien est assuré par les attributions foncières des lignages des chefs, des *mfumu* locaux. Ceux-ci possèdent toute une série de forêts et se trouvent ainsi à la tête de leurs habitants. Ils exercent, au-dessus du lignage, un droit supérieur « éminent ». C'est à eux que va en premier l'attribution d'un morceau du gibier tué sur le territoire de leur juridiction, à eux que les femmes apportent une part de leur récolte.

1. Ceci correspond à un regroupement familial plus étendu que la *nzo*, le « côté » (traduction de l'expression « ceux qui sont de la direction de »). Ainsi Ego a dans son côté maternel sa propre *nzo* et une partie de la *nzo* du père de sa mère (d'après P. BONNAFÉ).

2. Ce régime foncier est ainsi basé sur le village et la terre, car la communauté est socialement hétérogène. Ce système est très voisin de celui des Kuba décrits par VANSINA (1956).

Cette hiérarchie humaine s'accompagne d'une « hiérarchie des forêts », si l'on ose s'exprimer ainsi. Chaque chef se réclame en effet d'un bosquet qui « commande »¹ tous les autres. Il y en a un par partie : Kimundjolo à Djambala-Biliki², Kimongoko à Mikoko, Kimonkari à Kingambini. On remarquera que tous ces termes ont le même préfixe Ki, lequel sert à déterminer le titre ou le nom du possesseur. Au-dessus, tous les chefs se réclament d'un bosquet commandant la terre, ici Likila. Celui-ci est le lieu où l'on enterre les vrais *mfumu*, et on les reconnaît à ce titre, qu'ils évoquent couramment lors des grandes occasions. Ainsi s'exprime leur griot : « Du temps des ancêtres, lorsqu'un décès se produisait dans la famille du fils de Miere Adzu, on faisait l'enterrement à Likila. »³ Dans cette affirmation solennelle deux justifications essentielles sont invoquées : le nom de l'ancêtre de qui on tient le pouvoir, et le fait qu'on est enterré avec les chefs. A la forêt est accolé un nom, pris par les héritiers à leur avènement : « Mbu-Onka, laissé par Ntsiba-Ampolo, possède Angama. Ce nom fut remplacé par Ngami-Adzu au moment où il eut le pouvoir. »⁴

b) Complexité du système politique

En fait les choses ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le penser d'après l'énoncé qui vient d'être fait. L'organisation politique dont dépendent les droits fonciers supérieurs est en effet très complexe et reflète les vicissitudes de l'histoire. Avant Mubie le pays était aux mains d'une hiérarchie titrée semblable à celle du royaume batéké, avec une subdivision du territoire en terres (*ntsie*) et parties (*mawa*). Ces chefs, *mfumu an ntsie* (« chef de terre »), originaires du pays, apparteniaient tous à des lignages nobles dont les représentants les plus importants étaient Monkira à Ongali et Monkoko à Ntchoumou. L'analogie entre le titre de ce dernier et Makoko (appelé *onko* en koukouya) paraît certaine. A Enkou, c'était sans doute Monkari qui était chef de terre, et il avait pour l'assister un conseil, *mukfu antsie*, « conjuration de la terre ». Celui-ci était composé de la réunion des chefs de village (*mawa*) : Mongoko⁵ (Angama), Gibili (Djambala), Monkiki (Enkonomia), Monkiki (Ngoulambali) et des chefs de lignage (*nzo*). Il se rassemblait à l'appel du chef de terre dès qu'un cas grave surgissait, et il décidait des mesures à prendre. Il veillait notamment sur la bonne santé du sol, déterminait par exemple les raisons d'une infertilité momentanée, celle-ci étant toujours liée non à des causes naturelles, mais à un comportement défectueux d'une personne ou d'un groupe.

Avec Mubie apparaissent de nouveaux lignages nobles, ceux des *mfumu an yulu* (« chefs d'en haut »), auxquels ceux des *mfumu an ntsie*, dits par référence à eux *nkani an ntsie*, seront désormais, bien qu'associés au pouvoir, plus ou moins subordonnés⁶. Les nouveaux arrivants apportent avec eux des emblèmes royaux nouveaux, notamment le *Miyali*, sorte de pavois tendu d'une peau de léopard sur lequel, lors des successions, on hisse l'héritier du défunt et les autres chefs venus régler l'héritage. Ils modifient peu la configuration politique du pays qui reste à peu près la même. A Enkou ils s'installent à Djambala, dont une partie du territoire prend le nom de leur lignage (Biliki), tandis que le reste conserve celui de Gibili, et à Kingambini (Bankili). Leur chef devient lui aussi chef de terre ce qui nous donne deux institutions parallèles juxtaposées. Par contre ils se distinguent nettement du reste de la population par leur système de parenté. Leur *nzo*, dite *nzo mpu* (« lignage royal ») est franchement patrilinéaire, et ils sont par conséquent les seuls habitants à pouvoir demeurer constamment au même endroit, près de leur forêt. Ils sont ancrés en un lieu « comme le serpent sur son rocher »⁷.

1. Expression employée par nos informateurs.

2. Nous emploierons au cours de ce chapitre les termes traditionnellement utilisés pour désigner les villages, de préférence à ceux que l'on emploie aujourd'hui. Biliki est le vrai nom de Djambala, Mikoko correspond à Angama et Kimonkari à Kingambini.

3. Chanté par M. Nkergué, griot ordinaire de Kingambini.

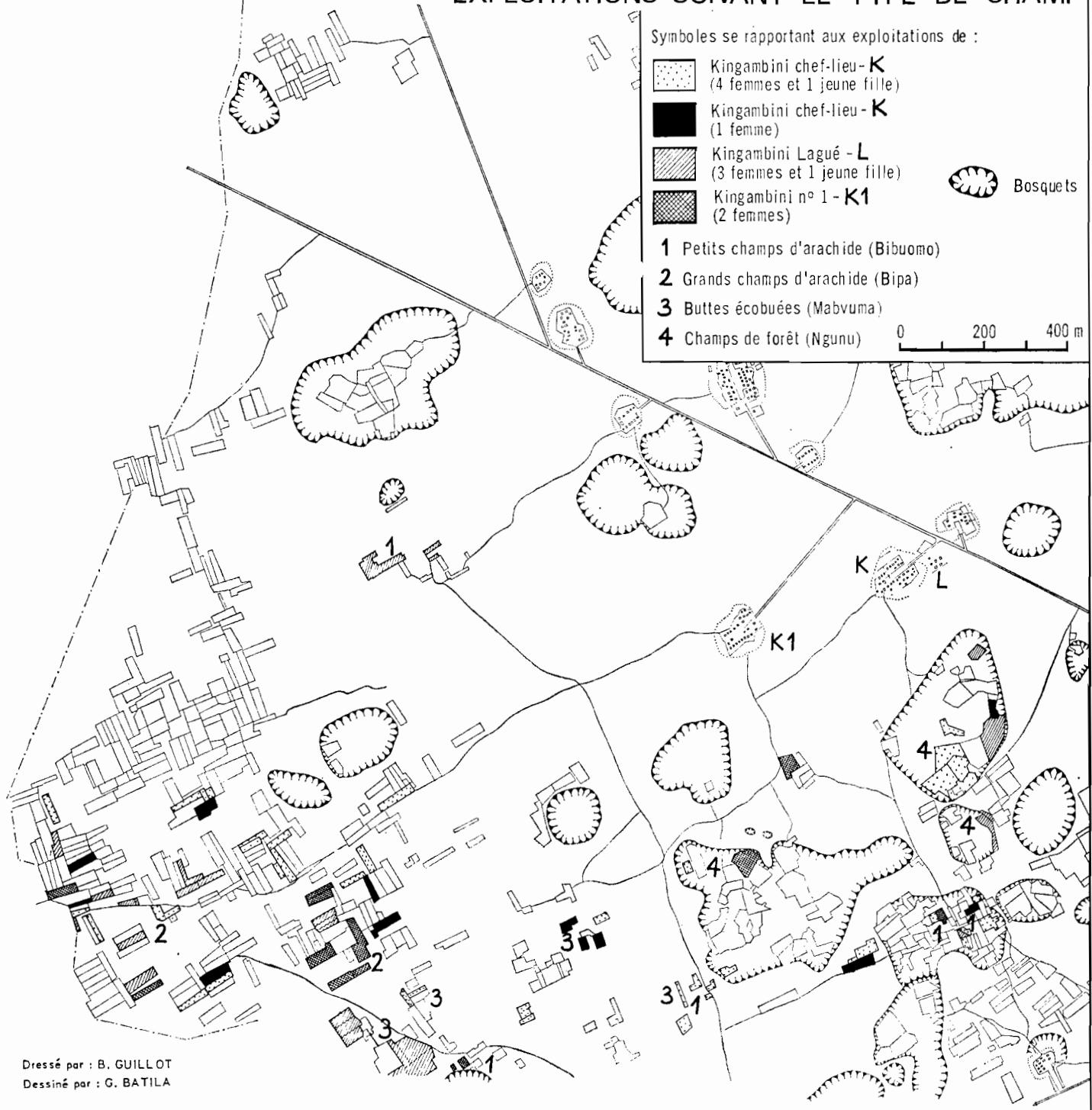
4. Cf. note précédente.

5. Depuis l'installation des héritiers de Mubie, il semble que ce dernier ait vu augmenter son influence et ait pris le pas sur Monkari.

6. D'après P. BONNAFÉ. Ce chapitre n'a pu être écrit que grâce à sa collaboration, qui nous a été indispensable à bien des égards.

7. Expression d'un vieux *mfumu an yulu* recueillie par P. Bonnafé. Ce privilège constitue entre leurs mains un excellent moyen d'assurer leur domination.

1. KINGAMBINI - RÉPARTITION DES PARCELLES DE DIVERSES EXPLOITATIONS SUIVANT LE TYPE DE CHAMP



c) *L'exercice des droits*

Normalement les chefs ont un droit sur toutes les forêts dépendant de leur juridiction, et celles-ci forment un bloc continu. C'est vrai pour Biliki et Kimonkari, les limites courant entre les bosquets, souvent matérialisées par un sentier ou un arbre isolé¹. Cependant les enclaves ne sont pas inconnues. Ainsi la forêt Angama II fait partie de Mikoko bien qu'elle soit située sur Enkonomia. D'autre part le droit de gérance du chef peut parfois être partagé avec une autre personne de son groupe, comme c'est le cas pour Kituli à Mikoko. Enfin les droits fonciers du chef ne sont pas personnels, il n'est que le représentant du groupe familial, celui qui fait le lien avec les ancêtres.

En principe le sol est inaliénable et il n'y a ni vente, ni location. Cependant les bosquets peuvent changer de main, à la suite d'une vicissitude quelconque. Ainsi Bidziki I de Baba a été accaparée par les gens de Mikoko à cause d'une dot non payée, l'intéressé s'étant enfui. Cependant cette « compensation » n'a jamais été reconnue par le lignage qui en a été victime, et se trouve remise en cause actuellement. Par contre les trois Monlu ont été donnés définitivement par Kimonkari à Mikoko en contrepartie de l'exécution d'une corvée sur les pistes du colonisateur. Actuellement il semble que l'utilisation de plus en plus poussée des forêts pour les cultures de tabac et de haricot fasse apparaître une sorte de cristallisation à partir des droits d'usage, la tentation étant grande de se réserver tel ou tel bosquet au sol fertile.

C. — LES DROITS D'USAGE SUR LE SOL

Ils n'ont été fixés que pour les parcelles que nous avons cartographiées, et pour le cycle de culture en cours. Les inconvénients de ce relevé partiel sont atténués par le fait qu'ils s'étendent sur une longue durée, et parce que ceci n'empêche pas une étude de la répartition suivant les villages, les unités de résidence, les unités économiques (exploitations). Nous allons étudier successivement la nature de ces droits, puis leur répartition.

1. *Nature des droits*

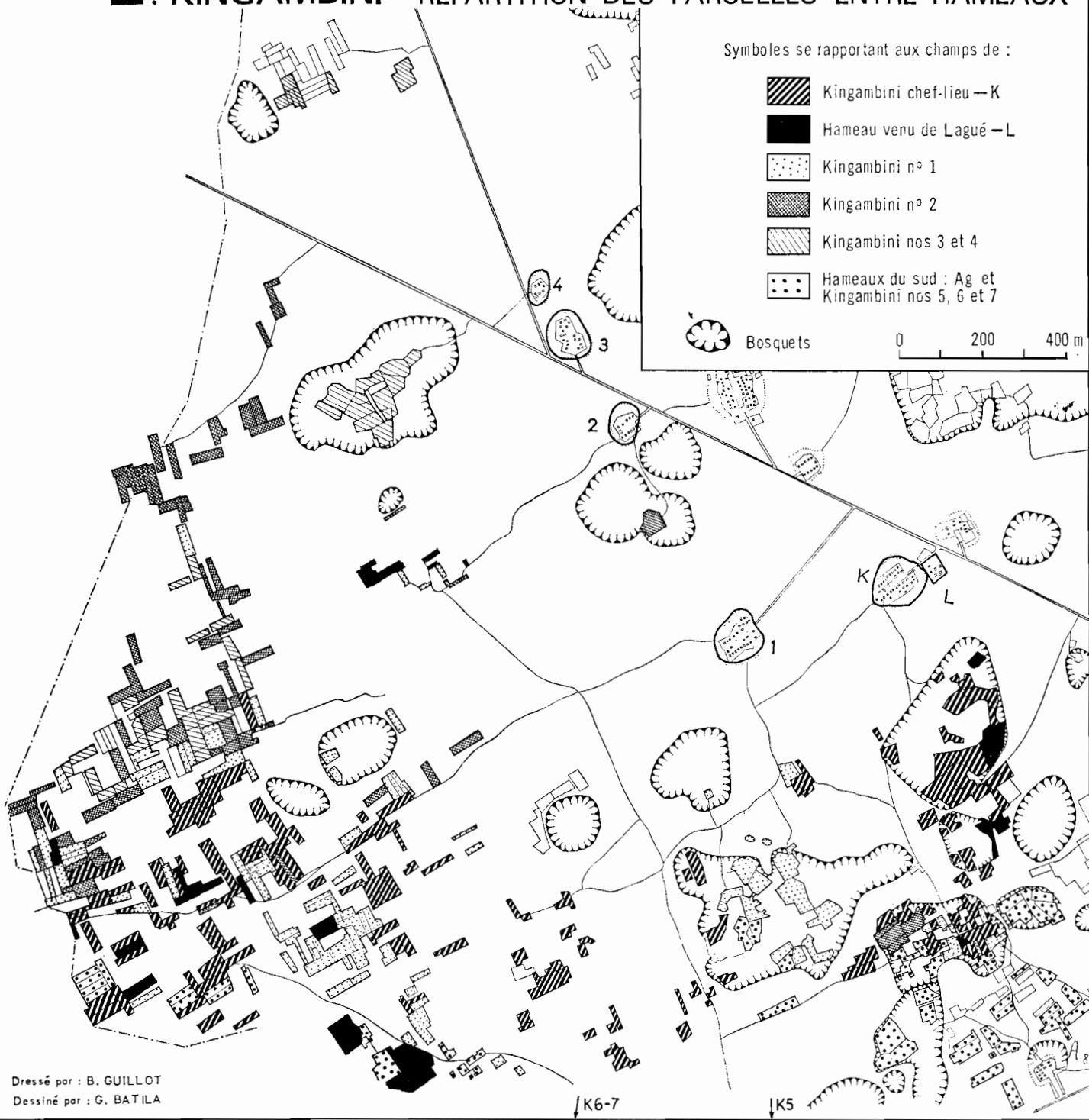
a) *Les droits en savane*

L'attribution des parcelles au premier occupant est la règle normale. Cependant ce principe s'exerce le plus souvent à l'amiable entre les femmes qui sont les seules à intervenir. Lorsqu'un décès survient, tout un groupe de parcelles se trouve disponible. Elles sont alors le plus souvent attribuées aux filles de la défunte, ou à ses plus proches compagnes qui en prennent possession par la culture qu'elles y font, et ceci pour la simple raison qu'elles sont les plus à même de les remettre en valeur. Mais n'importe quelle autre personne peut se les attribuer sans qu'il y ait de contestation possible. Elles reviennent aussi aux femmes récemment mariées dans le village, qui en obtiennent également de leurs nouvelles compagnes. Lorsqu'une femme habitant un village vient chercher sur un autre des terres plus favorables, des sortes de prêts interviennent, sans contrepartie autre que volontaire, et la parcelle une fois cédée ne peut être reprise qu'avec l'accord de la nouvelle occupante. Il n'y a donc aucune sorte de contrat et peu de contraintes. Les limites de village et de terre elles-mêmes sont parfois sans grande signification. Les femmes de Mikoko débordent ainsi largement sur la terre Illakouya, et ceci depuis longtemps, et elles considèrent ces parcelles comme leurs au même titre que les autres.

Cette souplesse d'utilisation atténue les effets des inégalités de répartition déjà constatées, notamment à propos de Kimonkari. Le contraste est très frappant, à l'intérieur d'Enkou, entre

1. Il ne faut cependant pas exagérer le caractère précis de ces limites. Elles sont, pour la plupart, mal connues des plus jeunes, ou même de leurs aînés.

2. KINGAMBINI - RÉPARTITION DES PARCELLES ENTRE HAMEAUX



le vaste territoire couvert par Ngoulambali — 650 ha, soit près d'un tiers de la surface —, alors que ce village ne compte qu'un neuvième des habitants (83 sur 780), et celui de Mikoko, limité à 350 ha pour près de 200 habitants. Un simple regard sur la carte suffit à montrer à quel point les femmes de ce village se soucient peu de ses limites. La confusion avec Biliki est d'ailleurs entièrement justifiée par le fait que les chefs de cette partie habitent Mikoko et qu'ils comptent parmi eux le chef de terre (*mfumu an yulu*).

A Kimonkari nous avons vu quels étaient les effets d'un début de surpeuplement. Le territoire est pourtant assez vaste (600 ha), mais une grande partie est stérilisée par les hameaux, la moitié des habitants de Biliki y résidant. Entre les deux villages la séparation des champs est assez nette. Il existait à notre arrivée un antagonisme certain entre leurs chefs. En outre il faut faire la part des habitudes héritées d'un lointain passé, les parcelles se transmettant tout naturellement d'une génération à l'autre entre les femmes, comme le droit de gérance passe des chefs à leurs héritiers. La preuve que la frontière n'est pas inviolable est administrée par le groupe de champs *bipa* voisin du bosquet Mabwono, les raisons de commodité (proximité) l'ayant emporté sur les considérations foncières, et par les champs *mabvuma* du nord de Biliki.

b) *Les droits en forêt*

Les principes sont les mêmes qu'en savane, mais l'importance des forêts dans le système familial et social et les cultures intensives dont elles font de plus en plus l'objet amènent certaines variations.

La conscience de l'appartenance foncière des bosquets est beaucoup plus nette que pour la savane environnante. Nous avons vu que certains bosquets (tombeaux, présence d'esprits insatisfaits) n'étaient pas cultivés. Ils sont le lien qui relie le lignage aux ancêtres ; les esprits de ces derniers y résident et il faut veiller à ne pas les irriter.

Cependant les Koukouya ont assez de sens pratique pour s'accommoder de ces règles dans l'utilisation qu'ils en font. Remarquons d'abord qu'en fait les sites interdits sont les moins fertiles (forêts secondaires), les plus difficiles à défricher de par la nature de leur végétation, et sont souvent peu intéressants vu leur exiguité.

Les limites de partie sont mieux respectées qu'en savane, sauf entre Biliki et Mikoko. Les inégalités de répartition sont corrigées par des emprunts chez les voisins : bosquets Monlu cultivés par des gens de Kimonkari. Cela se fait même d'une terre à l'autre, des habitants d'Illakouya ayant des champs sur Enkonomia et Mikoko. Cependant il faut à chaque fois obtenir la permission du possesseur de la forêt, et on nous a toujours dit qu'elle était plus difficile à obtenir lorsqu'on sort de la terre, et qu'il était de toute façon nécessaire d'avoir des droits sur le terrain en question. La carte montre d'autre part qu'on s'écarte le moins possible de son domaine familial, qui est utilisé de préférence à tout autre.

Les droits d'usage commencent à la mise en culture et persistent ensuite. Ils ne cessent que par renonciation volontaire de l'intéressé (prêt), son départ ou son décès. Lors de notre séjour le chef de Mikoko, qui prétendait reprendre une parcelle déjà utilisée par un habitant de la terre Illakouya, a été débouté.

Il semble qu'une sorte de mainmise individuelle fasse son apparition. Le chef du lignage de Kimungoko interdit ainsi à tout autre que lui ou son frère de cultiver cette forêt. Cette prise de position en contradiction avec les pratiques habituelles n'a jusqu'ici guère suscité de réaction. L'abondance des terrains encore disponibles dans le village ne pousse d'ailleurs pas à la résistance. Cependant on perçoit dans les propos des voisins une sourde irritation, encore accrue par le fait qu'il s'agit d'un « étranger » qui habite dans sa famille maternelle et qui prétend au surplus recueillir l'héritage laissé par la mort du chef de village. Cette sorte de défi lancé au groupe a donc d'autres aspects que fonciers, et il n'a pu l'être que par quelqu'un qui est déjà chef de lignage (*nzo*), qui pouvait par conséquent se le permettre. Il ne s'agit pas moins d'une innovation importante, puisqu'elle aboutit à une mise en réserve d'un sol par ailleurs excellent au profit d'un membre de la communauté. Vu l'intérêt de l'opération il se peut que d'autres soient tentés de la répéter pour

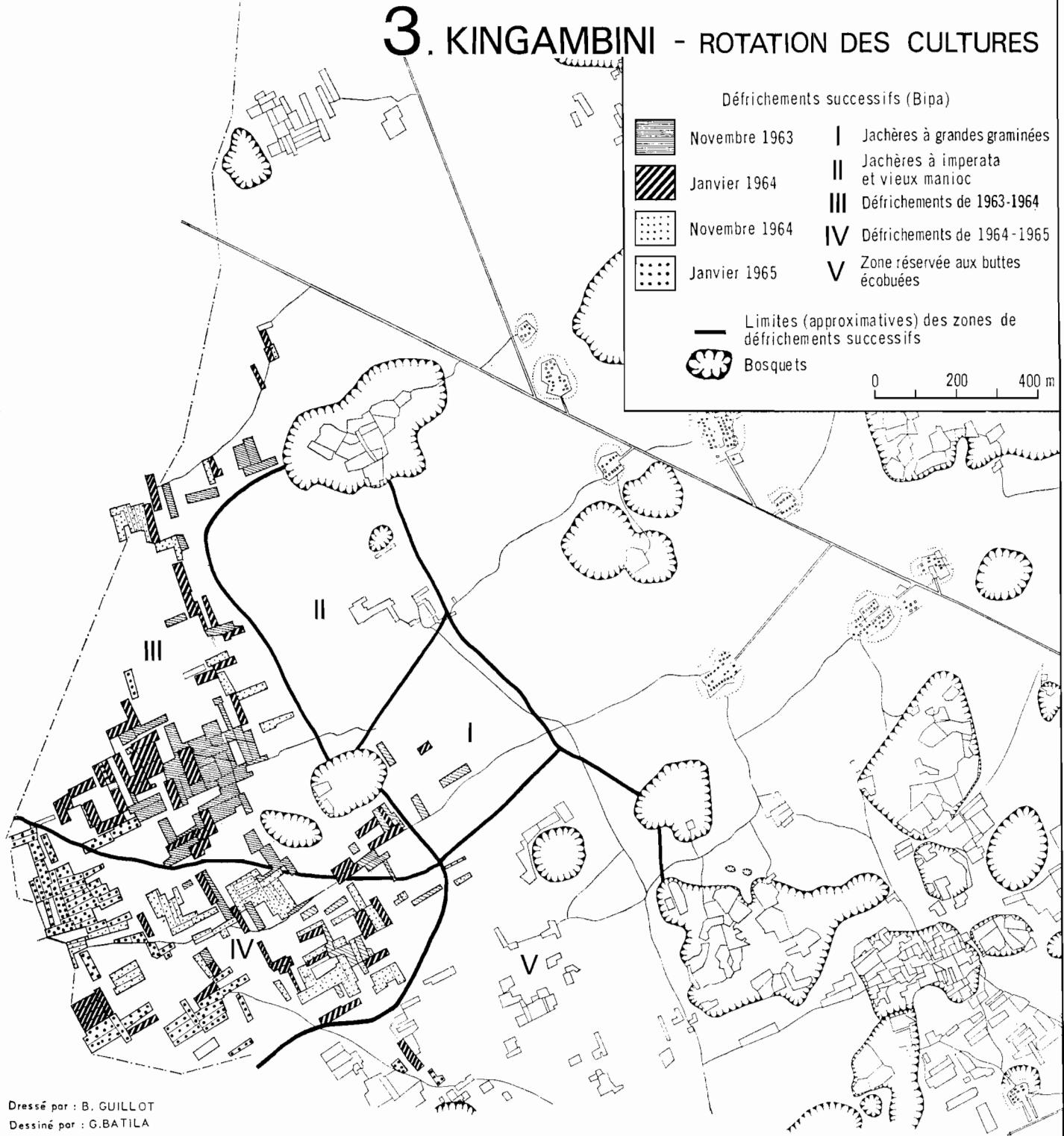
3. KINGAMBINI - ROTATION DES CULTURES

Défrichements successifs (Bipa)	
I	Jachères à grandes graminées
II	Jachères à imperata et vieux manioc
III	Défrichements de 1963-1964
IV	Défrichements de 1964-1965
V	Zone réservée aux buttes écoubées

Limites (approximatives) des zones de défrichements successifs

Bosquets

0 200 400 m



leur propre compte et cherchent à en faire bénéficier leurs proches ou leurs héritiers. Déjà apparaissent entre parcelles mitoyennes les premières marques d'un bornage, sous forme de cercles d'herbe tressée suspendus à un piquet.

2. La répartition des droits suivant les unités de résidence et les exploitations¹

a) Au niveau de l'exploitation

La distribution des parcelles ressemble un peu à celle de ces terroirs différenciés d'Europe où les forêts, les pâtures, les vignes et les terres labourables obéissent à des regroupements imposés par la topographie et les sols, entraînant la fragmentation des surfaces possédées par une exploitation. Ici c'est la distinction entre types de champ, entre sols, et secondairement entre zones de culture qui commande la répartition, la plus ou moins grande ancienneté de l'habitat amenant de plus certaines inégalités.

Normalement chaque exploitation possède des parcelles de chaque type de champ : cultures commercialisées en forêt, *bibuomo*, *bipa* d'arachides *akuia* ou *libomo*, champ de tabac *mabvuma* proches des hameaux ou très éloignés. Sur la carte 1 (« Répartition des parcelles de diverses exploitations suivant le type de champ »), on voit que toutes sont représentées dans les divers endroits concernés. D'autre part elles forment rarement des blocs continus et sont au contraire très éparsillées, surtout en savane. Il n'est pour s'en rendre compte que d'examiner celles de l'exploitation n° 1. Ses cinq *bibuomo* sont réparties aux quatre coins du champ installé à l'emplacement de l'ancien village de Kingambini. Ses *bipa* et *mabvuma* sont aussi dispersés, ces derniers se trouvant près des hameaux, ou plus loin, dans l'espace qui leur est réservé. Les champs de forêt sont les mieux groupés (forêt Bankili 1) mais on en observe encore deux perdus au milieu de Kimonkari.

La dispersion des champs de savane s'explique aisément si l'on se rappelle que la répartition des parcelles s'effectue entre les femmes au fur et à mesure de leur arrivée dans le pays, et que chacune constitue sur ce plan une sorte d'unité foncière de fait. L'exploitation n° 3, qui ne compte qu'une femme, en fournit une excellente démonstration. La contre-épreuve est administrée par celle qui porte le n° 2. Elle compte trois femmes, arrivées au village en même temps un an auparavant, à la suite de leur mari. Elles ont obtenu des parcelles juxtaposées, et leurs cultures sont les mieux groupées. On peut noter, au détriment de ces dernières, une certaine inégalité. Elles ont seulement deux champs d'arachides sur sol anthropique et elles ont dû pour le reste se rabattre sur des petits champs d'arachide *akuia* de mars ; leurs champs de tabac sont les plus éloignés.

b) Répartition suivant les hameaux

La répartition par hameaux confirme cette impression (voir carte 2 : « Kingambini, répartition des parcelles entre hameaux »). Le chef-lieu est le mieux favorisé, il possède une bonne partie des *bibuomo* à l'emplacement de l'ancien village, tous les *mabvuma* situés au fond de la dépression fermée qui leur est réservée, et des champs *ngunu* dans trois forêts différentes. Les gens venus de Lagué et ceux du hameau 1 n'ont qu'une partie réduite de l'ancien village, et leurs *mabvuma* sont éloignés. Nous avons vu que certaines femmes avaient dû aller à l'autre bout de Djambala pour trouver des terres appropriées à cette culture.

Cette inégale distribution s'explique par le caractère plus ou moins ancien de l'habitat. Les habitants du chef-lieu sont là depuis longtemps et leurs femmes ont accaparé les parcelles les mieux situées. Celles qui sont venues ensuite ont dû aller chercher ailleurs, et souvent plus loin. On fait la même constatation lorsque l'on examine comment les divers blocs de culture sont répartis entre

1. Terme pris dans le sens que lui donne le manuel d'enquêteur agricole de l'INSEE : « L'exploitation groupe toute terre utilisée pour la production agricole et exploitée par une personne seule (exploitant) ou aidée par d'autres personnes. » Pour notre sujet, il conviendrait d'ajouter « exploitée directement ou indirectement », car l'homme chef d'exploitation intervient très peu dans la production.

les unités de résidence. On est également frappé par l'anarchie qui y préside. Aucun n'est l'apanage d'un seul groupe, sauf pour certaines forêts. Le véritable regroupement se fait à l'échelle du village, comme nous l'avions signalé lorsque nous avons examiné les raisons du rassemblement des cultures, l'imbrication d'une parcelle « étrangère » ne posant pas de problème étant donné le caractère réduit et la souplesse de fonctionnement des structures collectives de travail (*bula*).

V. — ACTIVITÉS NON LOCALISÉES

A côté des occupations purement agricoles il en existe toute une série d'autres qu'il n'est pas possible de faire apparaître sur les cartes mais dont la connaissance est indispensable à la compréhension de l'ensemble. Élevage et cueillette apportent de précieux compléments de nourriture, la chasse également, bien que son importance ait beaucoup diminué. L'artisanat a reculé, mais tout en perdant de son utilité, il peut parfois avoir gardé intacte sa signification sociologique (tissage des pagnes en raphia). C'est le commerce qui a subi les plus grands changements, bien qu'il soit entravé par l'extrême difficulté des communications.

A. — L'ÉLEVAGE

Pratiqué suivant les modes traditionnels, l'élevage entre en concurrence avec l'agriculture. Son importance numérique est faible, chaque personne disposant seulement des deux tiers d'un animal domestique, en comptant la volaille (350 animaux en tout). Ceci laisse supposer une très faible consommation de viande. D'après Bastian¹ le nombre de rations de porc s'élevait par personne à un tous les 35 jours, et à deux par an pour les cabris et les canards. Insuffisant en nombre, le troupeau l'est aussi en qualité. Les bovins sont absents, et les chèvres minuscules et peu utilisées, bien que correctement alimentées, à en juger par leur aspect florissant. Leur lait n'est pas consommé, et leur fumier ne sert qu'à éloigner ces animaux des champs de tabac ou d'arachide. Les principaux obstacles à leur multiplication sont le manque d'eau en saison sèche et les gros dégâts infligés aux cultures.

Les porcs ont les mêmes défauts. On les nourrit de temps en temps de maïs et de manioc, mais ils trouvent eux-mêmes l'essentiel de leur subsistance dans la nature. Ce vagabondage leur évite les carences en oligo-éléments, mais leur vaut aussi d'être infestés par toutes sortes de parasites. C'est un spectacle habituel que de les voir patauger dans les trous des routes, qu'ils contribuent à défoncer. Les volailles ne sont guère mieux partagées, et la fermeté de leur chair les apparaît davantage à un gibier qu'à des animaux domestiques.

Pour remédier à cette situation il faudrait envisager l'introduction de bovins, mais celle-ci demeurera pratiquement impossible tant qu'on ne disposera pas d'une fourniture d'eau régulière en toute saison. Dans l'immédiat on peut envisager le gardiennage des chèvres et des porcs, qui stérilisent par leur présence une grande surface autour des hameaux pour un bien maigre résultat. Il conviendrait aussi de mieux nourrir les porcs et la volaille, et, plutôt que de vendre du maïs 13 F le kilo, il serait préférable de le transformer en viande. Encore faudrait-il perdre l'habitude de vendre les animaux à l'unité, ce qui n'encourage pas à soigner la qualité.

B. — CUEILLETTE ET CHASSE

Étant donné le fort peuplement, le rôle de la cueillette est très réduit. On ramasse des fruits, surtout les petits ananas des forêts secondaires. Les chenilles constituent des friandises appréciées,

1. BASTIANI (1956-1957), pp. 11-43.

comme celles du palmier (*Elaeis*), ou celles qui se nourrissent des feuilles des arbres *moyili* (*Vitex cunneata*) et *musa* (*Syzygium guineense*). L'exploitation des termitières est systématique. Celles-ci sont entourées d'un bâti en feuilles de palmier, qui rabat les insectes dans des trous creusés sur les bords.

La chasse occupe en saison sèche une place importante par le temps qu'on y passe, mais son intérêt alimentaire est faible. Bastiani, en 1956, relève trois rations de viande par mois et par personne, à une époque où la vente des cartouches était libre et le gibier assez abondant. Aujourd'hui il s'est raréfié et la pénurie de munitions oblige à recourir aux vieilles méthodes. Celles-ci reposaient sur l'utilisation de filets et d'une série de pièges. Il y avait deux types de chasse : en saison sèche la grande chasse au feu, décrite par Sautter¹, dirigée par l'oncle maternel (*onkfuru*), avec utilisation de grands filets (*sia*), et la chasse individuelle ou par petits groupes, pratiquée toute l'année. Il existait des pièges spéciaux pour le léopard (*kura*), l'antilope (*süe*), les oiseaux. Pour la chasse aux oiseaux on se servait également de filets tendus entre les arbres et de longs bâtons (*mutitse*) enduits de glu. Aujourd'hui la chasse dans les collines est presque complètement abandonnée, et le temps qu'on y passe sur le plateau est de plus en plus réduit.

C. — L'ARTISANAT

On peut distinguer deux formes d'activités artisanales : celles qui prolongent le travail agricole, par la transformation des produits en vue d'un usage alimentaire, comme la fabrication d'huile ou de vin, et les autres, qui viennent en complément (fabrication d'outils), ou qui répondent à d'autres besoins : armes, vêtements, objets de prestige.

La fabrication de l'huile de palme requiert un matériel assez complexe, depuis le four où l'on chauffe les noix jusqu'à l'appareil qui permet d'extraire l'huile. Les pressoirs, *kiwini*, sont peu nombreux, et l'extraction exige une entraide entre deux ou trois ménages. Les participants sont rémunérés par une part du produit obtenu. Celle du vin, *mali*, est au contraire faite individuellement, ou dans le cadre d'un seul ménage. On en connaît de nombreuses sortes. Le vin de manioc et de maïs (*malmongabi*) recule devant celui de maïs, d'introduction récente. Le vin de palme, *malmaba* (*Elaeis*) ou *malmapiki* (palmier-raphia) est très apprécié mais rare, car il faut à chaque fois abattre l'arbre. Les vins de banane (*malmako*), d'ananas (*malbintu*), d'orange ou de mandarine (*malmalala*) sont destinés à la consommation familiale. Le meilleur est le vin d'abeilles (*malbaniuki*), mais c'est aussi le plus rare. Comme les autres Batéké, les Koukouya aiment beaucoup boire en commun, et les exploits des grands buveurs sont souvent chantés : « En tête des grands buveurs vient le fils de Mubie, Ntsiba. Quand il voyait le vin il retroussait son pagne et s'y mettait goulûment. »² Le commerce des alcools d'importation : vin, bière, est freiné par l'extrême pauvreté.

Le tissage du raphia constitue sans doute la technique traditionnelle la plus élaborée. Il est répandu dans tout le bassin congolais, mais les groupes batéké semblent avoir possédé de tout temps les meilleurs tisserands et cet art a chez eux une signification sociologique telle qu'on peut se demander s'ils n'en sont pas les inventeurs, du moins au stade de perfectionnement actuel. Ils disposaient pour cela de trois éléments favorables : l'ancienneté de leur installation, leur situation en savane qui libère les hommes de leur plus gros travail, le défrichement des forêts, et la présence d'une hiérarchie politique consommatrice de tissus de prestige.

La technique a été décrite par A. Masson-Detourbet chez les Batéké de Mbé³ et sa description vaut pour les Koukouya. Ceux-ci ne leur étaient pas inférieurs sur ce plan, leurs grands pagnes royaux (*ntango*) atteignant un haut degré de perfection et un niveau artistique remarquable. La taille du métier oblige à tisser des pièces réduites : 50 × 70 cm, *letsulu*, vendues comme telles, ou

1. SAUTTER (1960), pp. 29-30.

2. Griot Nkergué.

3. MASSON-DETOURBET (1957).

cousues ensemble pour constituer des ensembles plus grands. On distinguait trois qualités, suivant la forme et la couleur :

- *Varga*, jaune ou noir, à 12 pièces assemblées. Il servait de vêtement, on n'en voit plus aujourd'hui.
- *Nzuona*, à 16 pièces, utilisé comme vêtement et constituant l'essentiel de la compensation matrimoniale ancienne. Ces deux sortes étaient seules vendues.
- *Ntango*, « tissu de la panthère » est un pagne de luxe, réservé aux chefs. Il comporte 16 pièces d'un tissu imitant le velours, et diversement colorié. Par le jeu des couleurs le tisserand compose divers motifs, véritable écriture, chaque ensemble pouvant se rapporter à un événement précis, victoire ou défaite lors d'un *miyali* par exemple. L'apprentissage est strictement contrôlé et seuls les *mfumu* peuvent posséder ou revêtir ce tissu. Les couleurs sont obtenues à partir de certaines plantes, le rouge avec les fruits de l'arbre *lisa* (*Bixa orellana*), le noir avec les feuilles de *mieme* (*Clerodendron sp.*), le jaune avec *ntsama* (*Cucuruma longa*) une zingiberacée de la savane.

Le caractère complexe de cette technique a contribué à la rendre mystérieuse, et le tisserand doit observer une série de rites, de peur que ses fils ne se cassent ou ne s'emmèlent. Il se peut que certains de ces rites soient en rapport avec l'orientation des champs ou des hameaux¹.

La vannerie est étroitement liée au travail agricole ; c'est une activité familiale visant surtout à produire les différentes sortes de moutêtes, grands paniers allongés et adaptés au transport sur la tête. La menuiserie est au contraire le fait d'artisans spécialisés, formés sur place à la mission catholique de Lékana, et ayant tous fait un stage dans les entreprises de Brazzaville, d'où ils ont ramené leur outillage. On utilise de nombreuses essences, notamment le bois de fer : *mutoko*, les arbres *moyili* (*Vitex cunneata*), *motionlu* (*Albizia adianthifolia*), etc., toutes étant systématiquement plantées.

Le travail du fer est en nette régression. Cependant les forgerons du village continuent à fabriquer des houes, des haches, et divers petits objets : haches destinées aux fêtes traditionnelles (*kiku ku*), pipes de toutes dimensions, etc. L'approvisionnement en fer était assuré autrefois par des transactions à longue distance, les lingots (*nzunu*) provenant du pays nzabi, à 200 km de là vers l'ouest.

D. — LE COMMERCE

Le commerce traditionnel était très actif, le pays faisant office d'étape et de relais entre les régions du Niari et de l'Ogooué d'une part, et celles de la cuvette et du Pool d'autre part. Cette importance est attestée par une note de Guiral, citant le « plateau des Bakouyas [...] aux routes nombreuses [...] où les chemins sont spacieux, bien aplani, la terre et les déblais rejetés de chaque côté, formant un véritable parapet »².

Il y avait une série de marchés, échelonnés suivant les jours de la semaine : *Budzuka* à Ntchoumou et Manguélé, *onkila* à Anguiémé, Okwango-Mfoa et Goulonkila, *okwobi* à Enkou, *Mpika* à Akana. A Enkou, c'était Mongoko qui réunissait le conseil des anciens et décidait de la tenue du marché. Les Koukouya vendaient surtout leur tabac, des pagnes, des arachides et des graines de courge. Ils recevaient le fer, le sel et les nattes par la route de Zanaga, les fusils par les Tégué. Ils revendaient le fer et le sel aux Nzikou et les fusils aux Batéké. Le commerce des esclaves ne paraît pas avoir été aussi actif que chez les Batéké de Mbé et les habitants de l'arrière-pays de Loango, et les grands possesseurs d'esclaves en avaient cinq ou six au maximum.

En dehors des marchés la saison sèche donnait lieu à de véritables expéditions commerciales. Les hommes partaient par petits groupes, chargés de tissus de raphia, de tabac, de sel, et

1. *Ibid.*, p. 75. L'auteur parle en effet de la localisation dans l'espace des quatre couples de jumeaux, mis en place quand le « génie de l'eau réorganisa le monde ».

2. GUIRAL (1883), p. 190. Cité par SAUTTER (1966), p. 981.

restaient jusqu'à épuisement de leurs provisions. Ils ramenaient le fer, le sel et le poisson séché. Ces voyages pouvaient durer plus d'un mois, des hameaux koukouya fonctionnant comme relais le long des pistes, surtout dans les collines désertes de l'ouest. Les houes, les *bisono* (petits sacs de sel), les cauris et les pagnes de raphia servaient de monnaie d'échange. Les cours pouvaient varier suivant les récoltes, notamment celle de tabac, qui est très irrégulière.

Ce commerce est aujourd'hui très ralenti. Il en est cependant resté des relations suivies avec la région de Zanaga, les Tégué et les Nzikou. Ces derniers viennent toujours chercher le tabac et les arachides, tandis que les femmes koukouya vont vendre leur variété *akuia* jusqu'à Djambala. Les marchés traditionnels ont été remplacés par des marchés mensuels au temps de la colonisation. Ceux-ci se sont effondrés depuis, et nous verrons à propos de la commercialisation à quel point la situation s'est dégradée.

Scènes de *miyali*. En 22, avant l'affrontement, le groupe se prépare et resserre son unité dans le bosquet où sont enterrés les ancêtres ; au fond, case symbolique. En 23, chef sur le pavois (*miyali*). En 24, l'affrontement des groupes (le troisième chef à droite est une femme, reconnaissable à son voile).

22.



24.



23.



Extraction de l'huile de palme. En 25, le four : trou creusé dans le sol et recouvert d'un bâti en bois ; les feuilles de bananier sont disposées en couche double et les noix sont mises à l'étuvée, à l'intérieur. En 26, le pressage : remarquer la façon dont est montée la gouttière en feuille de bananier.

25.



26.



27. Au champ : la personne de gauche sort d'une crise de *nkira*.



28. Le repas des enfants devant la case.



29. Un groupe de travail rentre des champs.

TROISIÈME PARTIE

LES FORCES DE PRODUCTION

Dans l'analyse des aspects de la production nous avons distingué un parcellaire ordonné, œuvre des femmes, fournissant l'essentiel de l'alimentation, et une activité plus récente, contrôlée par les hommes, et tournée exclusivement vers la vente. Cela est sous-tendu par une distribution particulière des forces de travail, laissant l'essentiel des tâches agricoles à la femme. Nous allons voir comment s'exerce cette véritable domination d'un sexe par l'autre, au bénéfice des anciens, comment le contrôle des femmes est assuré par les mécanismes de la compensation matrimoniale et de la polygamie, et comment en contrepartie d'une grande liberté d'évolution au champ celles-ci sont en fait obligées de fournir aux hommes par leur travail l'essentiel des revenus du pays. Ce déséquilibre est récent et a été provoqué par l'irruption de l'économie monétaire, qui a par contre eu pour effet de commencer à mettre les hommes au travail, évolution timide cependant, comme le montre la répartition des activités dans le temps. D'autre part les pertes de temps et d'énergie restent importantes. Le recensement des résultats obtenus nous permettra en terminant de dresser le bilan du système et de passer en revue les diverses améliorations possibles.

I. — LA FEMME, PIVOT DU SYSTÈME AGRICOLE

A. — LE CONTRÔLE DE LA FEMME

Amenant l'indépendance économique, et source de richesse, les femmes font naturellement l'objet d'un contrôle serré. Celui-ci est exercé par les chefs, les *mfumu*, et les anciens. Il repose surtout sur une inégale répartition de la fortune, et on aboutit à un cercle vicieux, la possession des femmes accroissant les possibilités de s'en procurer d'autres. Comme la coutume ne prévoit aucune limitation, il devient par suite très difficile aux jeunes d'accéder au mariage et ceux-ci dépendent d'autant plus de leurs aînés et de leur bon vouloir. Les mécanismes complexes et le haut niveau de la compensation matrimoniale sont à la fois cause et conséquence de la rareté artificielle ainsi provoquée comme les moyens d'une domination de plus en plus lourde. La polygamie en est le corollaire normal.

I. *Les mécanismes de la compensation matrimoniale*

Ils sont très complexes, comportant une série d'actes officiels devant juge et témoins :

- Le *misila* est une simple prise de contact entre le candidat et la famille de la fiancée. Il comporte la fourniture de deux « couvertures de la panthère » (pièces d'étoffe rouge) au père et à l'oncle maternel.

- Les fiançailles : *biko binala mbuka* (pagnes de lit) donnent lieu à une véritable cérémonie, avec échange de pièces de pagne et consommation rituelle du vin payé par le fiancé.
- Le *matiri* est le mariage proprement dit et il donne à la femme le droit d'habiter chez son mari.
- Les *bantsu* (poulets) pour l'oncle et le père, le *mfuma li nguku* (argent pour la mère) et le *mutere* forment le véritable corps de la compensation.

Les obligations du fiancé et du mari ne s'arrêtent pas là. En cas de décès ou de maladie dans la famille de la femme, ils doivent contribuer aux frais¹. De temps en temps on les « taxe » d'un poulet, d'une dame-jeanne de vin, etc. Les tarifs sont très élevés, et en augmentation continue. La disproportion avec le niveau des revenus se traduit par un allongement des temps de paiement, qui atteignent couramment une dizaine d'années. Voici un exemple parmi d'autres :

Éléments de la compensation matrimoniale	Date du versement	Paiement		Part du juge (F)
		En pagnes	En argent (F)	
<i>Misila</i>	16 avril 1955	2 « couvertures de la panthère »	—	—
<i>Biko binala mbuka</i>	24 avril 1957	5	5 000	1 000
<i>Matiri</i>	22 février 1958	5	10 000	2 000
<i>Bantsu ba tara</i>	12 juin 1960	10	15 000	3 000
<i>Bantsu ba mukfuru</i>	13 février 1961	20	8 000	4 000
<i>Mfuna li nguku</i>	3 février 1961	5	2 000	1 000
			et une houe (= 1 500 F)	
<i>Mutere</i>	5 août 1963	15	15 000	5 000
TOTAL		60	56 500	16 000

A raison de 800 F par pagne, cela nous donne un montant global de 120 000 F en un peu plus de 8 ans. Encore s'agit-il de quelqu'un d'actif, pratiquant divers petits métiers (commerce, maçonnerie). Un autre, artisan-menuisier, a commencé à verser en mars 1953 et, en avril 1965, il lui restait encore à payer le *matiri* et le *mutere*. Une enquête générale sur tout le territoire cartographié nous a donné d'éloquents résultats concernant les coûts et leur progression. Ils sont résumés dans le tableau suivant :

Date du 1 ^{er} versement	Sommes versées (F)	Sommes dues (évaluation) (F)	Total (F)	Nombre de mariages	Moyenne par mariage	
					Total (F)	Des sommes dues (F)
1946-1950	1 310 000	90 000	1 400 000	20	70 000	4 500
1951-1955	1 900 000	390 000	2 290 000	25	91 600	15 600
1956-1960	1 516 000	440 000	1 956 000	19	103 000	23 200
1961-1965	730 000	825 000	1 555 000	13	119 600	63 500

1. Ceux-ci sont souvent fort élevés, les tarifs pratiqués par les féticheurs atteignant des chiffres qui laissent rêveur : de 1 500 à 5 000 F pour une « consultation ».

Les totaux sont obtenus en calculant à prix constant pour les pagnes (arrondi à 1 000 F, soit légèrement au-dessus du prix réel) et à prix courant pour les versements en argent. Faute de connaître l'augmentation du coût de la vie, il est difficile de préciser dans quelle mesure le niveau moyen a varié. Cependant tous nos informateurs s'accordent à dire qu'il est de plus en plus élevé et qu'il atteint bientôt les limites du possible. La baisse sensible du nombre des mariages dans les dix dernières années en est par ailleurs un signe manifeste, et le marasme économique consécutif à la désorganisation du réseau commercial n'a pu qu'en accentuer les effets. Ce sont pratiquement toutes les économies de l'intéressé qui sont ainsi épousées pour une longue période. La coutume prévoit bien des dons sans contrepartie, de la part des parents : oncle maternel, frères de même père et même mère. Cependant dans la pratique il semble que chacun se débrouille seul, cette sorte d'aide intervenant très peu dans le règlement¹.

2. *La polygamie, source de puissance*

L'importance économique des femmes et le coût élevé de la compensation matrimoniale provoquent fatallement une forte polygamie, les mieux placés étant les chefs politiques², souvent juges ou féticheurs, et les commerçants les plus importants. On le voit bien dans l'opposition entre les deux villages de Djambala et Kingambini. Dans ce dernier, on compte 2,52 femmes par homme marié, contre 1,67 à Djambala, et les 3 chefs ou juges qui y résident en comptent 19 à eux seuls.

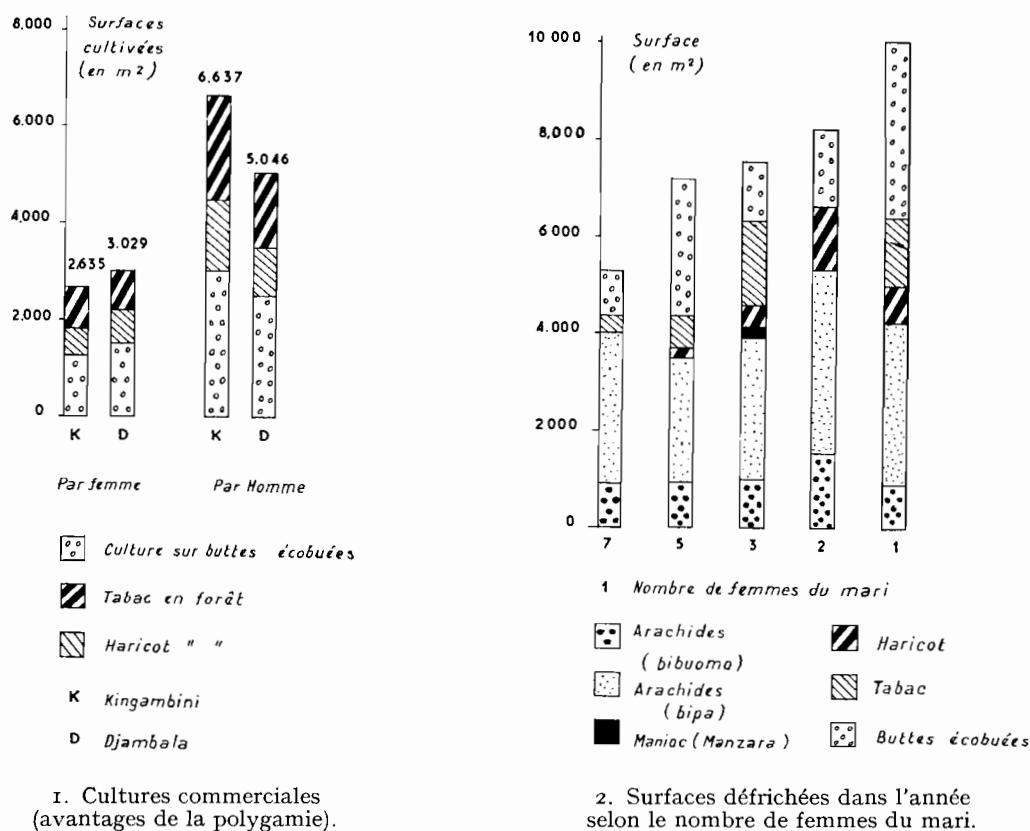


FIG. 28. — Polygamie et surfaces cultivées.

1. Cependant les pagnes sont théoriquement fournis par la *nzo* et circulent ainsi en circuit fermé (d'après P. BONNAFÉ).
2. Autrefois payés par l'administration coloniale. L'ancien chef de canton de Lékana a 12 femmes.

Les avantages économiques de la polygamie sont évidents. Sur la carte les champs de forêt les plus étendus appartiennent à ceux qui en bénéficient. Une comparaison graphique entre les surfaces cultivées dans les deux villages cités plus haut le démontre clairement. Les femmes des polygames, bien que cultivant moins, procurent à leurs maris des revenus nettement plus élevés, et, de par leur situation, elles ont également moins de bouches à nourrir, d'où une certaine réduction des cultures vivrières. Il en résulte pour elles sur le plan travail un avantage indéniable, bien mis en valeur par le graphique représentant les cultures de 5 ménages différents de Kingambini.

La comparaison n'est pas à prendre en valeur absolue car les ménages mono- et bigame sont ici nettement plus jeunes que les autres. Entre 1 et 2, la différence intervient surtout sur le plan des cultures commerciales, qui varient du simple au double, les cultures vivrières subissant, pour 1, le contrecoup de cette situation. Celui qui compte 7 femmes fournit un précieux élément d'analyse. Il est le fait d'un des commerçants les plus actifs du plateau, qui peut se permettre par conséquent de négliger quelque peu les cultures commerciales. Ses femmes sont parmi celles qui travaillent le moins de toute la terre, la part des cultures vivrières dans le total étant par ailleurs très forte. Cela ne l'empêche d'avoir une surface de cultures commerciales plus étendue que le monogame : 9 300 m² contre 5 800¹.

B. — ORGANISATION DES FEMMES

Le contrôle des femmes ne joue qu'au moment de leur attribution. Dans les champs, étant donné le faible rôle joué par les hommes, elles jouissent d'une grande liberté d'action. Le *bula* est la seule institution collective. Nous avons déjà évoqué sa souplesse de fonctionnement. En fait c'est un groupement très fluide, peu nombreux, où les considérations de bon voisinage et d'amitié jouent davantage que celles de la famille.

1. *Le bula, groupe peu organisé*

Au point de vue institutionnel il n'y a pratiquement pas de règles précises. Chaque groupe possède un chef, généralement choisi comme la personne la plus expérimentée et la plus énergique. Celle-ci n'intervient pas pour décider de la mise en culture — laissée à l'appréciation des membres —, elle n'est là que pour régler le travail en commun, arbitrer les conflits. Il faut obtenir sa permission pour entrer dans un groupe, mais ce n'est pas nécessaire pour le quitter.

La discipline de travail est généralement bien respectée. Elle est nécessaire pour la bonne entente, surtout lors du défrichement des *bipa*, où la part de chacune est mesurée. On l'observe aussi pour la récolte, la femme qui arrive en retard le matin se voyant obligée d'aller travailler seule. Les avantages du travail en commun sont surtout importants pour les travaux pénibles et sur grandes parcelles. Aussi est-il limité aux champs d'arachides *bipa*. Les petits *bibuomo* ne se prêtent qu'à des ententes spontanées plus restreintes (2 ou 3 femmes au maximum). La construction des buttes écoubées est chose essentiellement individuelle, comme celle des *mikala* de maïs. Sur les parcelles des hommes en forêt le regroupement se fait par ménages, au profit du mari.

2. *Les règles du regroupement*

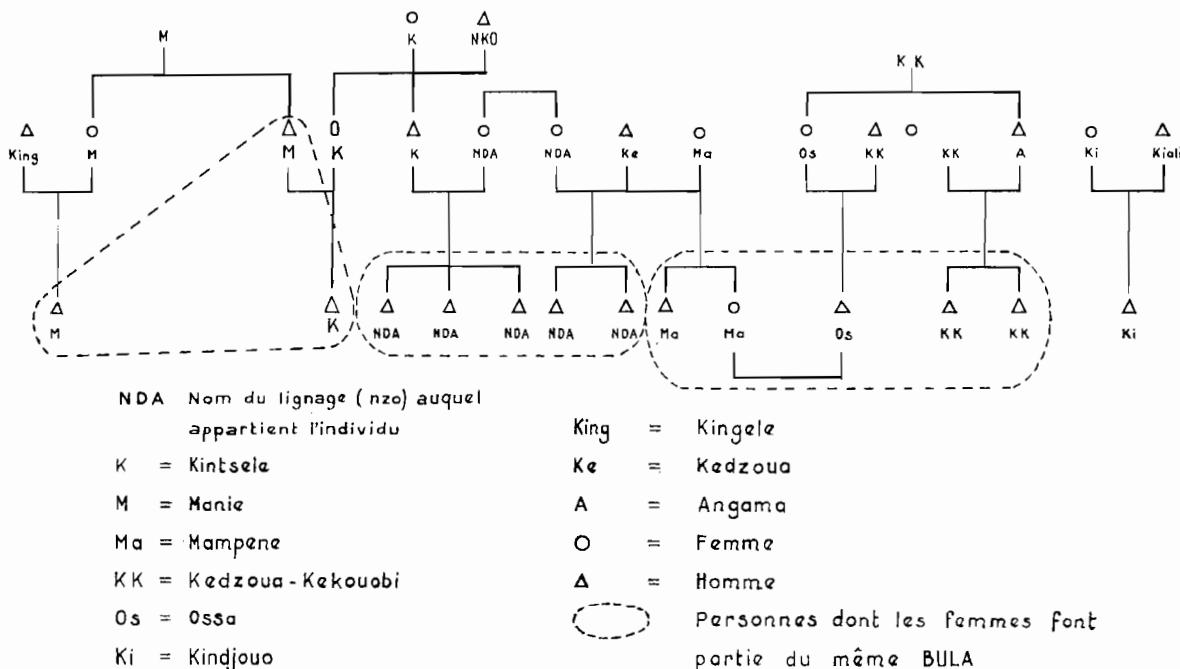
Le regroupement s'effectue pratiquement d'autant de façons qu'il y a de situations locales. Le *bula* s'adapte en effet davantage aux circonstances qu'il n'obéit à des règles précises. Normalement il est calqué sur les unités de résidence, et les femmes du même mari font partie du même groupe. Le cas le plus simple est fourni par le hameau 2 de Kingambini où les 8 femmes de 2 frères forment un seul *bula*. Lorsque le hameau est trop réduit pour en former un, on fait généralement

1. Les avantages de la polygamie ne s'arrêtent pas là. Elle permet aussi d'avoir de nombreux enfants, et, par la suite, une série de gendres, que l'on tient sous sa coupe et que l'on pourra utiliser dans les relations avec leurs groupes familiaux.

appel au plus proche voisin : ainsi pour les hameaux 1 et 2 ou 6 et 7 de Djambala ou 3 et 4 de Kingambini. Quand il devient au contraire trop important, l'éclatement survient à partir d'un certain chiffre — 10 ou 12 au maximum. Il peut se faire suivant l'âge ou les affinités, les deux choses étant normalement corrélatives. Le hameau 1 de Kingambini compte ainsi 2 groupes : l'un formé par les 7 femmes et la sœur du chef, en général assez âgées (49 ans en moyenne), et un second formé par les femmes de ses corésidents (moyenne d'âge : 35 ans).

Au chef-lieu de Kingambini il n'y avait qu'un seul groupe, fort de 12 unités, jusqu'en 1964. La venue du hameau de Lagué et de 2 autres femmes a imposé une fragmentation. Les 3 femmes les plus âgées du premier groupe se sont associées à celles de Lagué, pourtant plus jeunes, tandis que les autres sont allées former un ensemble dits de « jeunes ». En fait, la différence d'âge entre les deux est faible (moyenne : 45 et 43 ans), mais le second compte les deux plus jeunes et une série de femmes énergiques ou peu disposées à subir l'autorité de la plus vieille femme du chef. Celui-ci voit ses 5 épouses se répartir dans les deux groupes sans que cela pose de problème. Par la suite la venue à l'âge du travail de plusieurs enfants a amené la création d'un groupe de jeunes filles, forcément éphémère puisqu'elles sont appelées à quitter le village lors de leur mariage.

C'est la famille du mari qui est déterminante dans le plus gros hameau, Kintsélé (Djambala chef-lieu). Les 3 *bula* correspondent en effet aux 3 groupes dominants : Kintsélé, Manie et Kedzua-Kekwobi, sans considération d'âge, comme on le voit bien par le diagramme de parenté. Mais là encore il ne s'agit pas d'une volonté d'organisation, mais d'une bonne entente entre les membres de ces divers lignages — bonne entente qui se répercute sur leurs femmes.



N.B. L'homme de Kiali est marginal et sa résidence distincte de celle des autres.

FIG. 29. — Diagramme de parenté de Kintsélé.

La taille du *bula* varie peu, restant entre 5 et 11 membres. Au-dessous il ne s'agit plus d'un travail collectif, et au-dessus cela exigerait une organisation communautaire beaucoup plus poussée. D'autre part, la largeur moyenne d'une parcelle *biipa* (25 ± 10 m) ne permet guère à plus de 7 ou 8 personnes d'évoluer librement. Enfin les hommes n'interviennent pas dans cette organisation,

ce qui prouve à quel point ils demeurent éloignés des préoccupations agricoles. Il a fallu une forte pression extérieure pour les obliger à sortir quelque peu de leur abstention en ce domaine, et encore leur action est-elle seulement tournée vers les cultures commercialisables. Peut-être entre-t-il également dans leur attitude une part de calcul. Lâchant du lest sur ce plan, ils n'en sont que plus à l'aise pour exiger davantage pour leurs propres cultures.

C. — UNE NOUVEAUTÉ : L'HOMME FORCE DE PRODUCTION

Dans le système ancien les hommes n'intervenaient que très peu dans la production, sauf dans certaines spécialisations directement nécessaires à leur activité, et au demeurant guère absorbantes : plantation des palmiers raphia, des arbres fruitiers, récolte et traitement du tabac local. Ils ne se servaient jamais de la houe. De cela découle toute une série d'habitudes et d'attitudes mentales séculaires très difficiles à modifier. Cependant les exigences nées de l'ouverture à l'économie monétaire ont amené une importante intensification de leurs occupations agricoles et une adaptation obligée de la coutume.

Remarquons d'abord que leur travail se limite à la production des plantes nouvelles : variétés importées de haricot ou de tabac (Maryland ou Java), pomme de terre, café. De plus ils les cultivent essentiellement en forêt — se réservant ainsi les meilleurs sols —, celles-ci étant par ailleurs leur domaine d'action traditionnel. Leur production est intégralement vendue, et ne contribue pas à l'alimentation du pays. La séparation demeure donc nette entre leur travail et celui des femmes, la houe étant le symbole de cette division des tâches par sexe. Tout ce qui requiert l'utilisation de la houe — défrichement en savane, labours, sarclages, construction de buttes — est très rarement réalisé par les hommes, qui déclarent ne pas savoir faire. Les seuls qui s'y risquent sont d'ailleurs l'objet des quolibets de leurs camarades et même de leurs femmes¹. Au moment de notre passage on a pu ainsi nous fournir la liste des quelques courageux qui labouraient leur champ. Elle n'est pas longue, ne comprenant que 8 personnes au total, dont 6 relativement jeunes, le chef de terre et un chef de hameau de 50 ans qui avait à lui seul travaillé un demi-hectare.

Le travail des hommes en forêt se limite donc au défrichement, à la plantation et à la récolte. C'est une activité très saisonnière, les temps morts étant longs entre défrichement et plantation, plantation et récolte, et après cette dernière. De plus il ne s'agit pas de travaux pénibles, hormis le défrichement. Elle est peu organisée, les ententes se limitant à la famille dans le sens le plus restreint du terme (père et fils le plus souvent) et n'ayant rien de systématique. Le reste est à la charge des femmes. Comme il était difficile d'obtenir plus d'elles en dehors des jours de travail prévus par la coutume, on a eu recours à celui qui était prévu pour le repos. Ce quatrième jour, dit *mpika*, il est « obligatoire » (expression de nos informateurs) pour la femme de cultiver le champ de son mari, les tabous ancestraux qui auraient pu s'y opposer ne pouvant concerner ce type de champ nouveau. Il en résulte pour les femmes un surcroît de fatigue important et elles sont manifestement suremployées.

D. — LE SUREMPLOI DE LA FEMME

Celles-ci sont en effet de plus en plus utilisées. Une enquête sur l'emploi du temps, menée en mars, à un moment où leur travail est d'une intensité normale, où celui des hommes est au contraire maximum (récolte et triage du tabac), le confirme nettement. Sur une semaine, les femmes ont effectué en moyenne près de 38 heures au champ, soit, si on enlève les 2 jours de repos (*mpika* et dimanche), plus de 7 heures par jour. A cela on peut ajouter le temps passé à divers petits travaux : rouissage du manioc, fabrication d'huile de palme, cueillette de bois dans la forêt,

¹. Un jour le chef de terre tint à nous démontrer qu'il savait construire les billons *mikala* dans son champ de tabac. Il s'y prenait très bien en effet, mais ses femmes avaient l'air de beaucoup s'amuser...

décorticage d'arachides et de graines de courge, ce qui monte le total à 46 heures. Si l'on admet que chacune passe au moins 1 à 2 heures par jour aux divers travaux ménagers qui leur incombent, on arrive à près de 60 heures, et il ne leur reste plus guère de loisirs.

La comparaison avec les hommes est édifiante. Ceux-ci ont employé en moyenne 30 heures à des occupations agricoles, dont 18 seulement au champ (récolte du tabac) et 12 au village (triaje du tabac). En comptant les activités de style artisanal (construction de case, fabrication de vin, etc.), cela nous donne 39 heures de travail effectif par semaine, guère plus de 5 par jour. Le reste du temps passe en visites diverses. Sur les 8 personnes interrogées, 3 ont ainsi passé 2 jours sur 7 en dehors du village, une autre a été malade un jour, et toutes déclaraient être fatiguées après 7 ou 8 heures, et souvent moins, de travail continu. Les femmes, elles, ne nous ont jamais dit qu'elles s'étaient reposées et n'ont jamais invoqué la fatigue pour expliquer leur absence des champs.

Le suremploi apparaît bien par l'examen comparé des surfaces cultivées à Kingambini et Djambala. La surface totale est à peu près la même dans les deux villages (84 a). Du fait d'une moindre polygamie les surfaces par homme sont inférieures à Djambala. La conséquence en est un développement exagéré des cultures commerciales, *mabvuma*, tabac et haricot, au détriment des cultures vivrières. On essaye de pallier cet inconvénient par le recours aux champs *manzara*, et une plantation de manioc plus intensive sur *mabvuma*. Il en résulte un décalage dans le temps de toutes les autres cultures de l'année, qui a même probablement eu des effets sur celles de l'année suivante, le retard restant fort, comme on peut le voir dans le tableau ci-dessous, puisque les femmes de Djambala n'ont cultivé pour leur famille que les 5/6 des surfaces (29,5 a contre 36,4) relevées à Kingambini.

Surfaces cultivées (en ares)	Kingambini	Djambala	Ensemble
Total	5 320	5 850	11 172
Par femme	84,4	83,6	84,0
Par actif	60,1	52,2	55,8
Par personne	36,4	29,5	32,5

Les surfaces mises en manioc sont aussi inégales : 11 ares par personne à Djambala contre 14 à Kingambini. De plus il ne faut pas prendre ce village comme un critère absolu car ses femmes se plaignaient aussi constamment d'être en retard dans leur travail¹.

Il se trouve que l'année 1965-1966 a été très défavorable à la construction des *mabvuma* (saison sèche trop pluvieuse), ce qui a certainement amené une normalisation de la situation. Il n'en paraît pas moins certain que plusieurs années sèches successives suffiraient à déséquilibrer dangereusement le système et que celui-ci ne saurait assurer sans modification un accroissement notable de la production.

II. — DISTRIBUTION DES FORCES DE PRODUCTION DANS LE TEMPS

C'est le calendrier agricole des femmes que nous étudierons en premier, puisque aussi bien ce sont elles qui fournissent l'essentiel des forces de production. Celui-ci est étroitement soumis au rythme des pluies, les deux cycles de culture correspondant aux périodes de précipitations abondantes, et les récoltes aux petite et grande saisons sèches. Cette composante saisonnière retentit forcément sur le rythme quotidien, mais celui-ci reste toujours élevé.

1. Il faut dire également que les années favorables au tabac ont les saisons pluvieuses les plus courtes, ce qui diminue d'autant le temps disponible.

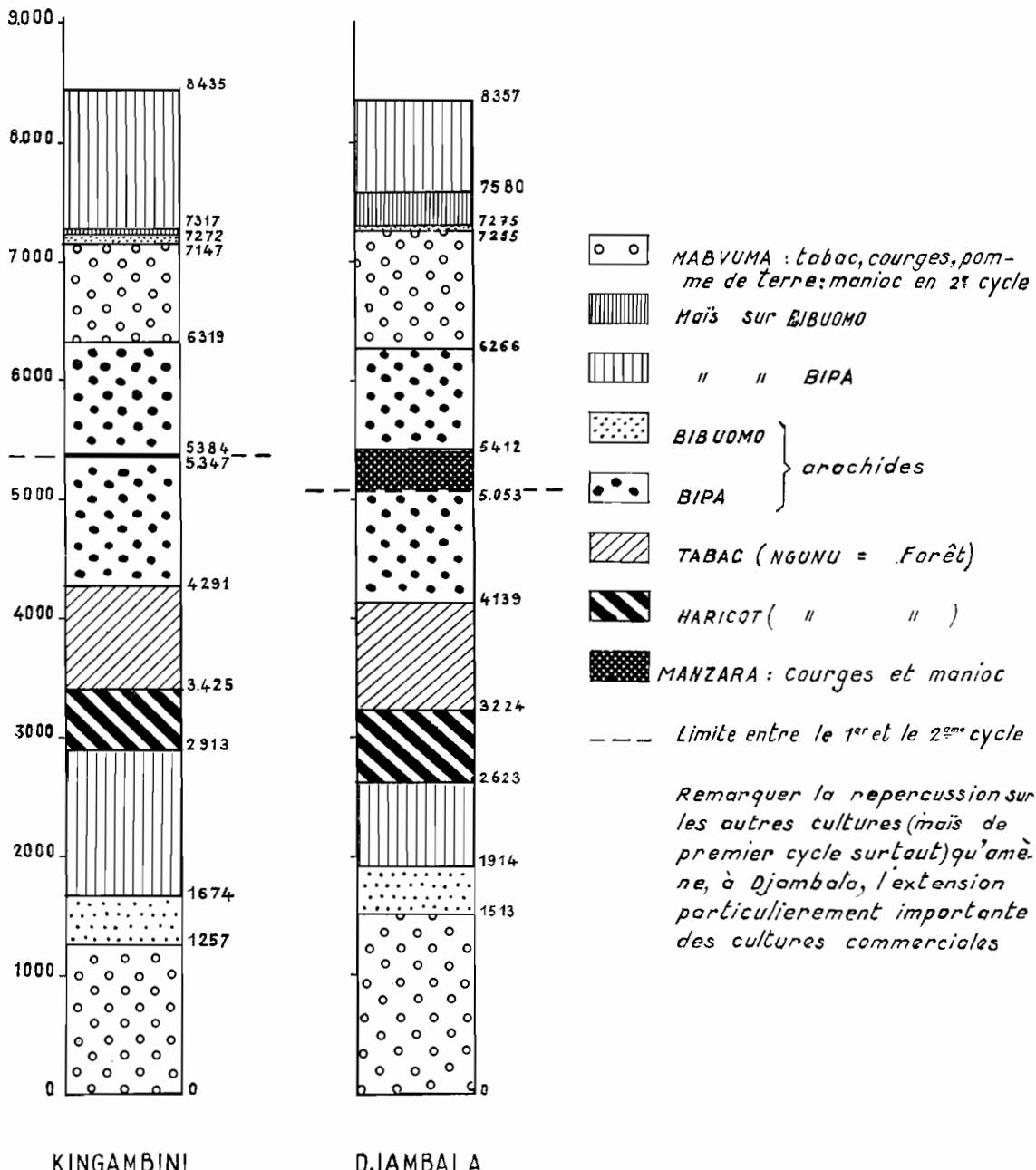


FIG. 30. — Surfaces cultivées totales et selon les types de champ par chaque femme de Kingambini et de Djambala.

A. — LE CALENDRIER AGRICOLE FÉMININ

1. *Le mvula nsomi, «printemps» koukouya*

Cette première saison est le moment heureux de l'année, celui où tout reverdit, où les journées chaudes et ensoleillées remplacent le temps gris et froid de la saison sèche, où tout enfin vient en abondance. C'est aussi et de plus en plus l'époque des travaux les plus durs et les plus intensifs.

Ils se succèdent rapidement, les premiers étant ceux dont on attend une récolte abondante et rapide : *bibuomo* d'arachides, maïs, courges et manioc sur *bipa* d'arachides récoltés en mai précédent. Ils sont entrepris dès les premières averses et sont achevés un mois plus tard. En même temps on effectue le labour pour les haricots, on commence à planter les *mabvuma* : courges, pommes de terre, pépinières de tabac. Celles de tabac local, dont la graine est récoltée un mois plus tôt, sont faites bien avant celles du Java, le SEITA distribuant les graines à la fin du mois d'octobre. A la fin de ce mois, en année normale (début des pluies dès le 15 septembre), tous ces travaux sont achevés ou très avancés.

Le relais est alors pris par les champs *bipa* d'arachides *akuia*. Parallèlement on poursuit la plantation des buttes écobuées avec le tabac local, puis le Java. Pour ce dernier le labour des champs de forêt commence fin novembre, et se poursuit pendant très longtemps, jusqu'en janvier, car il entre en concurrence avec la préparation des *bipa*. Les sarclages deviennent importants, notamment pour le maïs et les arachides sur *bibuomo*, ce dernier étant même, faute de temps, souvent effectué par les enfants. Dès décembre apparaissent les premières récoltes, pommes de terre et tabac local à partir du 15, arachide sur *bibuomo* à la fin de ce mois.

2. La petite saison sèche

C'est l'époque des premières grandes récoltes, la maturation étant favorisée par un ensoleillement relativement important et la conservation des produits par une humidité moindre et des pluies moins abondantes. Janvier voit s'achever celle des arachides sur *bibuomo* et des pommes de terre. On poursuit celle du maïs (champs du mois d'octobre) qui va encore occuper février, mars et même avril, du tabac local, et on commence celle du Java (buttes écobuées et forêt), des courges (buttes écobuées et *bipa*). On effectue l'essentiel des sarclages des arachides *akuia*, des buttes écobuées et du tabac en forêt. Enfin, janvier et février voient s'achever les champs d'arachide *libomo* et les champs *manzara*, sur lesquels le manioc vient s'ajouter après quelque temps aux courges *nta*.

3. Le nzuolo

Dans ses débuts survient un certain ralentissement dans le travail, les fortes pluies obligeant à des repos forcés et contrariant la levée des plantes. On continue cependant à construire des billons (champs de type *manzara* à la suite de la récolte des buttes écobuées) et à semer de l'arachide (petits champs de style *bipa* en savane). Surtout, à partir du 15 avril (*bibuomo*) et du premier mai (*bipa* d'arachide *akuia*), on édifie les billons que l'on plante aussitôt en maïs, pommes de terre, haricots, auxquels le manioc sera bientôt ajouté. Les sarclages sont relativement importants : arachides des *bipa* d'arachide *libomo*, petits champs de maïs, recharge des billons des divers types de *manzara*. On fait l'essentiel de la récolte du tabac et de la plus importante d'arachides, avec les arachides *akuia* en février-mars et les arachides *libomo* en avril-mai. Il s'agit d'un travail considérable, qui domine le début de la saison et alourdit considérablement les tâches du mois de mai, l'un des plus chargés de l'année. L'accumulation de la fatigue s'ajoutant à la lourdeur du climat, la lassitude devient générale. C'est le moment où fleurissent les crises de *nkira*¹, où les femmes sont les plus « revendicatives ».

4. La saison sèche

Véritable « automne » dont elle prend beaucoup d'aspects : rafraîchissement marqué de la température, et surtout période de récoltes, elle tend à perdre son aspect de repos relatif, d'autant plus qu'il pèse sur elle une servitude séculaire, la corvée d'eau. Juin voit s'achever les dernières

1. Dans ces sortes de crises, la femme est censée être possédée par les esprits : elle cesse le travail pendant plusieurs jours et parcourt le pays en chantant. En même temps, elle est l'objet d'égards exceptionnels : on joue le tam-tam en son honneur et elle est ensuite entourée d'une grande considération.

plantations, par le bouturage du manioc sur *bipa*, et la création de quelques petites parcelles de tabac Java de deuxième cycle. Les récoltes des arachides de mars, des courges des *manzara*, des pommes de terre, du maïs et des haricots des *bibuomo* et des *bipa* occupent toute la période. Les défrichements commencent en juillet par les *bipa* et se poursuivent en août par les *manzara* et les buttes écobuées. L'irrégularité de la saison peut compromettre l'édification de ces dernières, une forte pluie en août suffisant à faire reverdir la végétation et à empêcher la combustion.

B. — LA SEMAINE KOUKOUEYA ET LE RYTHME FÉMININ QUOTIDIEN

A l'intérieur du cycle saisonnier le temps des femmes se répartit suivant des modes traditionnels encore très vivaces, l'adoption des normes européennes restant relativement timide. La semaine traditionnelle, *muluma*, comporte quatre jours : *mpika*, *mukila*, *okwobi* et *budzuka*. Le premier était jour de repos absolu, autrefois on ne pouvait même pas sortir aux champs, ceux-ci étant visités par les esprits des ancêtres. Seules étaient admises les tâches ménagères. Le jour de marché (*okwobi* à Enkou) était également chômé.

Les temps de repos prévus étaient donc très importants et se justifiaient dans le cadre d'une économie à échanges limités, où les cultures commerciales ne tenaient qu'une place très réduite. L'augmentation des surfaces mises en culture sans mécanisation s'est donc faite par une plus grande utilisation des forces de travail. La désorganisation progressive des marchés traditionnels, puis leur abandon, ont amené la suppression pure et simple du repos qui les accompagnait. Aujourd'hui rien ne distingue ce jour des autres, comme le montre le tableau suivant.

Date (mars 1965)	18	19	20	21	22	23	24
Nom koukouya du jour .	<i>Okwobi</i>	<i>Budzuka</i>	<i>Mpika</i>	<i>Mokila</i>	<i>Okwobi</i>	<i>Budzuka</i>	<i>Mpika</i>
Nom européen	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi
Temps passé au champ (en heures)	5,6	6,1	—	3,5	7,7	6,7	1,3

Il a plu le 23 à partir de 14 h, ce qui a réduit quelque peu le temps de travail. On remarque par contre que le *mpika* a beaucoup mieux résisté et qu'en période de travaux modérés il est presque parfaitement observé. Il ne faut cependant pas oublier que c'est le jour où l'on réalise les tâches ménagères les plus absorbantes : préparation du manioc, des graines de courge. Celles-ci exigent parfois d'aller au champ chercher les éléments nécessaires, tubercules par exemple, ce qui explique le chiffre du 24 mars. Enfin (malheureusement nous n'avons pas fait à cette époque d'enquête analogue) durant les mois d'octobre, novembre et décembre, les hommes exigent d'elles le travail de labour sur leurs champs car c'est le seul jour où elles soient vraiment disponibles. Cette aggravation générale de la situation est un peu atténuée par l'observation du repos dominical, le dimanche étant de plus en plus le jour consacré aux visites.

Le rythme quotidien est d'une grande monotonie. Les femmes sont levées dès 6 h du matin et passent une heure ou deux à diverses tâches ménagères. Elles partent aux champs entre 7 et 8 h, généralement en groupe, et ne rentrent pas avant 16 ou 17 h. Ce temps peut être consacré à une seule occupation, labour ou récolte d'un champ d'arachides par exemple, ou être réparti entre deux : labour ou sarclage le matin, récolte l'après-midi. Au retour elles sont lourdement chargées, avec leurs moutées remplies d'épis de maïs, de tubercules de manioc, d'arachides, de tabac. Le reste de la journée est employé au rouissage du manioc, à soigner les enfants et préparer les repas. Les fan-

taisies sont rares. Au cours des trois premiers jours de l'enquête, 7 femmes sont allées en visite, une seule étant partie pour la journée ; 35 heures ont été perdues de ce fait, soit guère plus d'une demi-heure par personne et par jour.

C. — LE CALENDRIER AGRICOLE MASCULIN

Le travail masculin est très saisonnier, comprenant une seule période relativement chargée, celle de la culture des haricots et du tabac en premier cycle. En dehors de cela l'homme réalise de temps en temps certaines tâches demandant peu de temps et d'énergie.

Le semis des haricots est le premier travail de l'année et il est achevé dès le 15 novembre. Quelques jours plus tard on installe les tuteurs et le champ ne réclame plus ensuite qu'un entretien très léger. La plantation du tabac local commence également très tôt, suivie à un mois d'intervalle par celle du Java. Cette dernière dure tout le reste du *mvula nsomi* et ne se termine qu'en janvier.

En petite saison sèche on effectue la récolte des haricots et celle du tabac local. Février et mars voient se réaliser l'essentiel de celle du Java. C'est le moment où l'homme passe le plus de temps au champ, car il faut y aller chaque jour ramasser les feuilles, qui sans cela s'abîmeraient rapidement.

Le *nzuolo* est marqué au début par les soins réclamés par le séchage et le tri du tabac, qui durent jusqu'en avril. Avec l'époque des marchés les temps morts deviennent nombreux, interrompus seulement fin mai par quelques « visites »¹ aux champs de haricot sur *bipa*, pour le semis et la fourniture des tuteurs.

Les défrichements en forêt constituent le seul travail de saison sèche. Nous avons vu que celui-ci n'était guère absorbant. C'est l'époque des grands loisirs, mis à profit pour la chasse, ou la construction des cases. C'est à ce moment que l'on voit pousser un peu partout les nouveaux hameaux.

Le rythme quotidien est beaucoup moins uniforme que celui des femmes. Il varie suivant les saisons, sans la nécessité constante « d'aller aux champs » que connaissent normalement les paysans. En mars, un des mois les plus occupés, ces départs n'étaient pas quotidiens, et on revenait fréquemment au bout de 4 à 5 heures de travail, dès les grosses chaleurs. Le reste de la journée était consacré au triage du tabac, soit encore 4 à 5 heures d'activité, ou à d'autres occupations, comme la récolte de vin ou des noix de palme, celle de bois dans la forêt, ou tout simplement au repos, l'intéressé se jugeant fatigué. Les loisirs restaient importants — 174 heures, soit plus de 3 par personne et par jour étant passées au repos ou à des visites, à peu près six fois plus que pour les femmes. Il n'y a pas urgence...

D. — PERTES DE TEMPS ET D'ÉNERGIE

Enfin au mauvais emploi des forces de production s'ajoute une série de handicaps dus à l'organisation même du système (éloignement des champs), à l'insuffisance de l'outillage, surtout sensible en ce qui concerne les moyens de transport, ou à des contraintes physiques (corvée d'eau).

1. Éloignement des champs et insuffisance de l'outillage

Les cartes mettent bien en évidence le fait qu'il faille parcourir de longues distances dès que l'on doit aller aux champs. Le pourtour des hameaux est l'espace le moins utilisé et il faut aller assez loin pour trouver des blocs cultivés continus. Cependant il existe certaines exceptions, les inégalités pouvant être fortes entre hameaux et suivant les types de champ. L'examen du graphique dressé à propos des chefs-lieux de Kingambini et Djambala confirme ce fait.

1. Terme employé par nos informateurs.

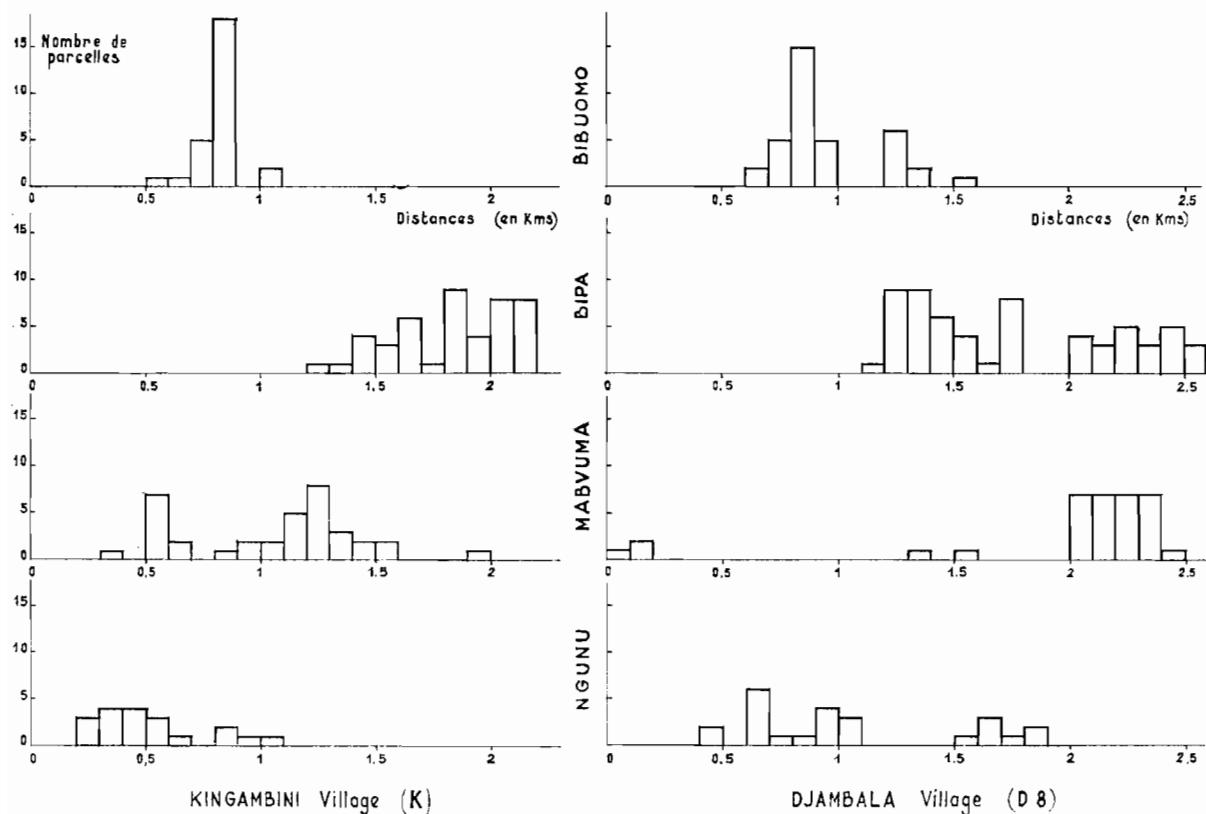


FIG. 31. — Éloignement des parcelles de deux hameaux suivant le type de champ (distances en ligne droite).

Les petits champs d'arachide (*bibuomo*) ne sont pas très éloignés, avec des distances moyennes de 830 et 950 m¹, et ils sont bien groupés. L'aller et retour nécessite une demi-heure environ, ce qui est très raisonnable. Les champs de forêt sont encore plus proches (550 et 1 050 m). La situation est plus favorable à Kingambini, car les forêts sont proches du village. Pour se rendre à certaines parcelles de Djambala, il faut déjà faire plus de 2 km, soit un parcours total de près d'une heure. Les *bipa* sont tous très éloignés, avec des valeurs moyennes sensiblement identiques : 1 840 et 1 770 m, soit en réalité au moins 2 200 m, ce qui équivaut à une heure de marche au moins. La distinction entre les champs *akuia* et *libomo* est mieux marquée à Djambala. La différence est forte en ce qui concerne les buttes écobuées (*mabvuma*) : 1 060 et 1 960 m. Nous savons à quoi est dû le chiffre faible de Kingambini². Le graphique dressé pour l'ensemble du village aurait une tout autre allure, et la moyenne générale est beaucoup plus forte (1 300 m), celle des autres hameaux atteignant 2 100 m.

La position des hameaux dans l'espace n'est pas indifférente. Les plus favorisés sont ceux qui se tiennent le plus loin du centre des villages. Ainsi les femmes de Kingambini 1 font 400 m de moins que leurs compagnes du chef-lieu pour se rendre à leurs *bipa*. Celles des hameaux 6 et 7 de Djambala ont tous leurs champs très proches, et celles du hameau 9 d'Angama sont également bien placées. Par contre, celles du hameau 4 sont parmi les plus pénalisées, avec des buttes écobuées à plus de 3 km et même un *bipa* à 3,7 km ! De même, on remarque que tous sont construits

1. Distances mesurées en ligne droite. La sous-estimation due aux sinuosités des sentiers est de l'ordre de 20 à 25 % et il faut ajouter au moins 200 m par km aux chiffres cités ici.

2. Cf. le chapitre sur les rapports fonciers, p. 76.

à proximité des bosquets les plus cultivés, à des distances inférieures à 500 m pour plus de la moitié d'entre eux, et rarement supérieures à 1 000 m.

Les champs les plus éloignés (*bipa* et buttes écobuées) sont aussi ceux qui prennent le plus de temps aux femmes, par leurs dimensions et l'intensité du travail qu'ils requièrent. Ces longs déplacements constituent un important gaspillage d'énergie, et sont une cause supplémentaire de fatigue, surtout au retour, du fait du transport des récoltes. Quand on voit ces files de femmes rentrer le soir lourdement chargées, on ne peut s'empêcher de penser aux services que rendrait le moindre petit attelage.

Le transport des récoltes s'effectue en effet entièrement à « tête » de femme, ou d'homme¹ pour le tabac. Il est réduit au minimum pour les courges, dont on ne recueille que la graine, et il est nécessairement fragmenté pour tout le reste : arachides et surtout pommes de terre, tabac, maïs et manioc. Ces deux dernières plantes ont l'avantage de pouvoir être stockées au champ et se prêtent à cette façon de faire, de même que le tabac, dont la maturation est échelonnée. Le manque d'outillage est surtout sensible pour le transport du bois. La fourniture de tuteurs aux champs de haricot prend de ce fait l'allure d'une véritable corvée et nécessite plusieurs jours d'allées et venues, qu'on pourrait remplacer par une seule charretée, réalisée en quelques heures.

2. *La corvée d'eau*

La corvée d'eau est sans conteste la plus lourde servitude pesant sur les femmes. Elle est fort heureusement rare en période de gros travaux, où il pleut assez pour qu'on puisse s'en dispenser. Elle a lieu alors une à deux fois par mois seulement, avec une fréquence légèrement plus forte en petite saison sèche. D'autre part en cette saison le parcours est moins long, les deux mares de Lagué et Andzounou étant distantes de 6 à 7 km, et certaines dépressions fermées fonctionnent temporairement comme réservoirs. Dès le début de la saison sèche les déplacements sont obligatoires. Les femmes continuent à aller aux deux mares précitées tant qu'elles ne sont pas à sec. Elles partent en groupe tous les deux ou trois jours, avec chacune deux calebasses dans leur moutète, soit une capacité totale d'environ 15 l. Le trajet exige au moins 4 heures de marche.

L'eau n'est pas prise directement dans la mare, où elle est croupissante et souillée par les allées et venues, mais dans des trous de 30 cm de diamètre et de profondeur identique, creusés au bord immédiatement avant le puisage. Ils se remplissent aussitôt d'une eau très pure, venue par les parois. Les calebasses sont remplies au moyen d'un tesson. Les femmes font en même temps leur toilette et celle de leurs enfants. C'est le seul agrément de l'opération, avec les rencontres que l'on fait, car c'est tout un peuple de femmes qui se presse sur les bords, et qu'on entend bavarder d'assez loin.

A mesure qu'on avance dans la saison le niveau baisse et les trous progressent vers le centre. Celui-ci est atteint dès août à la mare d'Andzounou, en septembre-octobre à celle de Lagué. Il ne reste alors plus qu'à aller chercher ailleurs, c'est-à-dire aux diverses sources, situées en contrebas du plateau, au sud d'Enkouara et à Kébara, soit à des distances dépassant 10 km, avec dénivellation de plus de 50 m. Cette solution extrême n'est plus utilisée depuis quelques années, la mare de Lagué étant devenue permanente.

Les besoins sont comprimés au maximum, surtout la toilette et la lessive², mais on ne peut réduire ceux de la boisson, de la cuisine, et du rouissage du manioc. Malgré la technique employée³ celui-ci exige une importante quantité d'eau. Chaque corvée prend une journée entière, et c'est autant de moins que les femmes passent au champ. L'égoïsme masculin joue ici à plein, et rares sont les hommes qui vont à la corvée. Quelques-uns vont à Kébara avec une dame-jeanne

1. On utilise parfois le vélo, mais les sentiers étroits et sinués rendent son emploi malaisé. Souvent, un gros arbre vient se mettre en travers du passage, et personne ne se dévoue pour l'enlever.

2. SAUTTER (1953).

3. Les femmes placent les tubercules, mélangés avec de la terre humidifiée, dans des trous que l'on recouvre ensuite de mottes de terre et de paille.

sur leur bicyclette, ou bien vont y faire la lessive. Ce sont pour la plupart de jeunes célibataires qui doivent se débrouiller seuls... La réalisation du projet de la Mpama apportera un soulagement important aux femmes de ce pays¹.

III. — LES RÉSULTATS OBTENUS

« Marché toute la journée dans des plantations de maïs et de manioc... pistaches² à demi récoltées, oseille, ngiaca, courges... J'ai vu des choux, de vrais choux plantés et bien soignés en carrés. Quel pays fertile, quel pays heureux. » Cette citation de Brazza³ est un bel hommage rendu au système agricole local. Nous allons voir que celui-ci remplit son office traditionnel, qui est de nourrir une nombreuse population, mais qu'il ne peut plus répondre aux exigences nouvelles, sous l'effet de handicaps commerciaux, d'habitudes néfastes, et d'insuffisances techniques.

A. — UNE ALIMENTATION SUFFISANTE

« Décidément dans ce pays il n'y a pas de saison pour le maïs, car toutes les fois que je suis passé j'en ai trouvé de récolté, de sur pied, et de nouvellement semé. »⁴ Le caractère continu des plantations et des récoltes est en effet un des traits les plus remarquables de l'économie du pays, avec 4 récoltes d'arachides, 3 de maïs, 4 de courges et 5 de manioc dans l'année. Pour les trois premières plantes, ces récoltes durent 8 mois sur 12, et s'étendent très facilement sur toute l'année pour le manioc, le même champ pouvant être utilisé 6 à 8 mois. Celle des cultures secondaires — ignames, taros, aubergines, oseille, épinards — est tout aussi échelonnée. D'autre part la même plante peut faire l'objet d'usages distincts. Ainsi les feuilles d'arachide *akuia*, de certaines courges (*nganzoko*), de manioc peuvent être consommées en épinards, ce qui permet d'attendre la récolte.

Le résultat est d'assurer à la population une nourriture abondante et variée, sans période de soudure critique. D'autre part on évite par là de faire de gros stocks, ce qui explique l'absence des greniers⁵, quelques moutées et calebasses faisant parfaitement l'affaire.

Les rendements n'ont pu être étudiés, faute de moyens adéquats. L'enquête réalisée par l'IRHO au Sud-Congo⁶ donne pour l'arachide une valeur moyenne de 1 200 kg/ha en savane. Ils ne sont sans doute pas aussi forts ici, pour diverses raisons : absence quasi complète des variétés sélectionnées, densité bien moindre, avec un maximum de 60 000 pieds en champs *bipa*, contre une moyenne de 163 000⁷. Il est vrai que les types variétaux utilisés sont particulièrement expansifs et se prêtent à de si faibles valeurs. Un chiffre de 700 à 800 kg/ha est vraisemblable. Il est certainement plus élevé pour les *bibuomo*, où il doit dépasser 1 000 kg/ha. Le maïs a en général un bel aspect, les épis sont bien développés. Cependant la faible compacité et la concurrence d'autres cultures : courges, haricots, pommes de terre, contribuent sans doute à abaisser les rendements. Ceux des courges sont apparemment excellents. Les cucurbitacées *nta* et *bumbumi* sont très bien adaptées au pays et peuvent être cultivées en plein champ, tandis que les autres,

1. Projet actuellement à l'étude, avec un barrage sur la Mpama (2 500 kW) et refoulement grâce à l'énergie produite de l'eau sur les plateaux koukouya et de Djambala.

2. Arachides.

3. BRUNSWIG (1966), p. 163.

4. *Ibid.*, p. 205.

5. Cependant, on pratique une sorte de silo pour les tubercules d'ignames et de taros, les anciennes buttes écouvées étant utilisées à cet effet. L'emplacement est signalé par un bâton indiquant qu'il y a là une réserve à ne pas toucher.

6. INSTITUT DE RECHERCHES DES HUILES ET OLÉAGINEUX (1962), p. IV-61.

7. *Ibid.*, p. IV-55. Nos mesures ont été faites peu de temps avant la récolte, au moment où la densité est la plus faible. Le recensement agricole effectué en 1959 donne une moyenne de 73 000, mais malheureusement sans que la distinction ait été faite entre champs *bipa* et *bibuomo*.

du genre *Lagenaria* (calebasse et *nganzoko*), exigent des soins spéciaux du fait de leur fort développement.

Les tubercules, manioc et ignames surtout, sont à l'aise dans ces sols profonds, légers et sablonneux. Les racines prennent vite un fort développement malgré une extension restreinte des tiges. Le manioc par exemple atteint rarement de très grandes hauteurs, et il semble particulièrement souffrir de la concurrence des mauvaises herbes. Celles-ci sont toutefois efficacement freinées par les techniques de sarclage qui, avec la réfection des buttes, assurent un bon nettoyage en profondeur.

La conjonction de rendements honnêtes et de récoltes nombreuses et savamment échelonnées a pour conséquence une alimentation toujours suffisante en quantité. De plus les aléas climatiques, qui jouent surtout à propos des buttes écobuées, sont corrigés par des moyens appropriés, les champs de manioc (*manzara*) étant nettement considérés comme une culture d'appoint, que l'on fait en plus ou moins grande quantité suivant les besoins. Ils jouent le rôle d'un régulateur, avec un rythme de culture étudié en conséquence. Deux cas peuvent se présenter. A une saison sèche longue et sévère correspond une grande activité de défrichement, avec construction de nombreux champs de buttes écobuées. Par contre, le temps disponible pour les labours et les semis est court, pour une surface à cultiver supérieure. Les *manzara* sont alors réduits et remplacés par une deuxième culture sur buttes écobuées exigeant moins de temps. Au contraire, une saison sèche courte et trop arrosée interdit pratiquement la construction des buttes, mais laisse plus de temps pour les labours. *Bipa*, *bibuomo* et champs de forêt sont terminés beaucoup plus tôt, et décembre et janvier peuvent être consacrés au défrichement des *manzara*. Comme ces derniers sont presque immédiatement plantés en manioc, à la différence de tous les autres types de champ, la récolte peut être faite au même moment, sans à-coup dans la production. C'est ce procédé traditionnel qui est utilisé pour remédier à l'empiétement des cultures commerciales, mais, dans ce cas, c'est une solution boîteuse puisque, pour corriger les effets d'une année sèche, on a recours à des techniques inventées pour remédier aux inconvénients résultant d'une année pluvieuse.

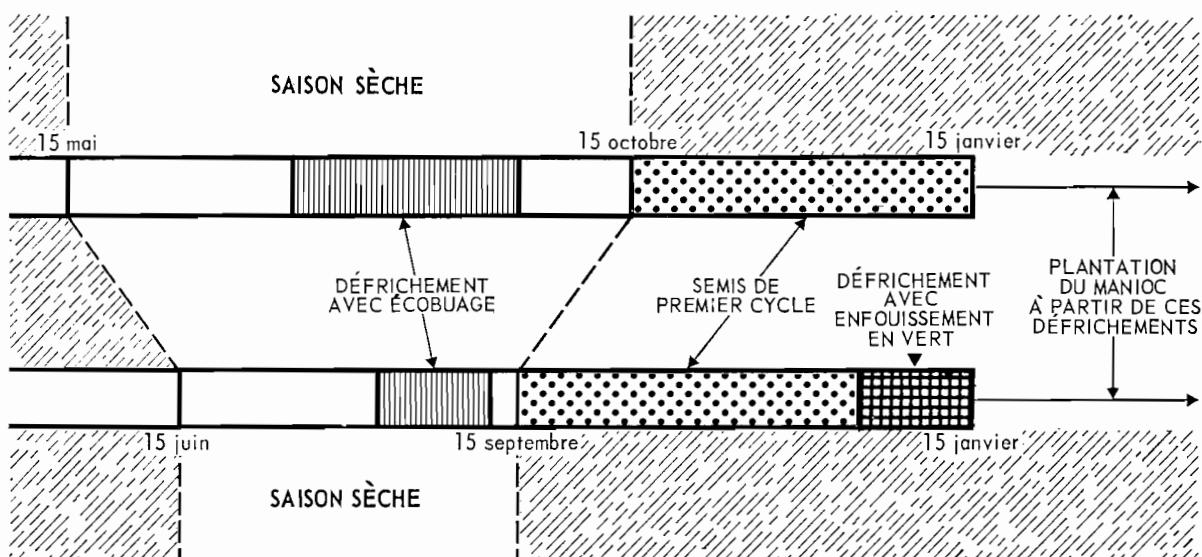


FIG. 32. — Complémentarité des modes de défrichement.

La régularité dans l'alimentation a été constamment soulignée par nos informateurs. Le manioc ne manque jamais, et c'est une marchandise si courante qu'autrefois on ne songeait même pas à le vendre aux étrangers venus faire du commerce dans le pays. Actuellement il n'est pas

commercialisé et fait simplement l'objet de dons envoyés aux membres de la famille partis en ville. Il ne supporterait d'ailleurs pas les frais de transport.

Il n'y a donc pas de sous-nutrition, mais certainement une malnutrition assez poussée. L'aspect physique des habitants tendrait à le prouver de même que l'enquête autoconsommation vivrière de Bastiani. Celle-ci ne visait qu'à donner des résultats d'ordre qualitatif, les aliments étant évalués à partir de rations de base définies à l'avance, faute d'avoir pu effectuer des pesées. Elle suffit cependant à montrer l'écrasante supériorité des apports végétaux¹. Sur un total de 34 rations hebdomadaires par personne, il y en a seulement 2,2 de viande et de poisson². Le manioc sous ses deux formes, tubercule et feuille, joue un rôle fondamental (10,6 rations, soit plus d'un tiers du total). Les autres principaux constituants de l'alimentation sont rassemblés dans le tableau ci-dessous.

<i>Produits</i>	<i>Nombre de rations hebdomadaires</i>
Bananes à cuire	1,0
Ignames	2,4
Arachides	2,5
Graines de courge	3,1
Huile de palme	1,4
Viande	2,1
Poisson	0,06
Oranges	2,4
Autres fruits	4,5

On notera l'importante consommation de graines de courge, d'arachides et de fruits, celle-ci à peine exagérée par le fait que l'enquête ait été faite pendant la saison des agrumes. D'autre part on peut s'étonner de l'absence du maïs et du pois de terre.

Les classements établis par le docteur Bascoulergue à propos du Sud-Cameroun³ permettent de juger en meilleure connaissance de cause. D'après ses 5 catégories d'aliments à consommer quotidiennement, on aurait ici la répartition suivante (en nombre de rations) :

- Groupe I : manioc (tubercules, ignames, bananes à cuire) 10,3.
- Groupe II : noix et huile de palme 1,8.
- Groupe III : viande et poisson 2,2.
- Groupe IV : fruits 6,9.
- Groupe V : arachides, graines de courge, feuilles de manioc 9,4.

Parmi les groupes, II et III sont nettement insuffisants (deux rations par semaine), IV satisfaisant et I et V surabondants. Le déficit protéique qui apparaît ainsi est cependant compensé par les éléments du groupe V qui sont riches en protides, tandis que la faible consommation d'huile est corrigée par les apports énergétiques du manioc et de l'arachide.

Lors de son enquête dans le district de Mindouli, le même auteur a constaté que, dans cette région, l'importante consommation d'arachide et de poisson complétait remarquablement une alimentation basée sur le manioc ; les besoins en protides étaient ainsi à peu près satisfaits. Cependant il notait que les achats de poisson, limités par des revenus très faibles, se produisaient surtout dans une période de temps très courte, consécutive aux marchés d'arachide, d'uréna et de palmiste, et que le recours pour cela à l'arachide, aliment de valeur, n'était pas très indiqué. Le plateau koukouya est dans une situation identique, aggravée encore par des conditions d'importation du poisson salé et séché beaucoup plus mauvaises. Il est vrai que l'usage apparemment plus massif des

1. Encore l'enquête a-t-elle été menée au cours d'une période favorable à la chasse (juin-août).

2. BASTIANI (1956-1957), pp. 11-43.

3. BASCOULERGUE (1961), pp. 39-41.

graines de courge est un excellent correctif, de même que la consommation importante d'épinards, de feuilles de manioc, de courges et d'arachide. Le principal obstacle à une amélioration demeure cependant la faiblesse des revenus, dont la source réside dans un seul produit, le tabac, d'où un marché unique.

TABLEAU ANNEXE

Analyse comparée de quelques aliments fondamentaux du plateau koukouya
(composition en grammes pour 100 g de produits secs¹).

Produits Composants	Manioc		Arachides		Courges		Solanacées feuilles (3)
	Tubercule	Feuille	Graine	Feuille	Graine (1)	Feuille (2)	
Protides	2,3	26,3	25-31	24,0	20,0	29,1	20,1-32,1
Glucides	94,4	52,6	10-13	49,6	19,4	46,6	53,3-87,9
Lipides	0,5	1,2	46-54				

(1) *Cucurbita* (*Cucumeropsis edulis*).

(2) Genre *Lagenaria* (*nganzoko*).

(3) Épinards et aubergines.

B. — DES REVENUS FAIBLES ET MAL EMPLOYÉS

1. Une investigation difficile

Les revenus agricoles sont difficiles à connaître, pour plusieurs raisons. La méfiance traditionnelle joue un rôle important et elle a naturellement pour origine la peur de l'impôt ou d'une intrusion de l'administration dans les affaires locales. On peut y ajouter une autre cause tenant au milieu social, dans lequel les manifestations de richesse ou de luxe valent toujours à leurs auteurs une demande d'assistance à laquelle ils ne peuvent se dérober sous peine de déchoir. La pratique usuelle des principaux planteurs de tabac de faire vendre leur production par d'autres membres de leur famille vise à éviter que le public ne voie arriver dans leurs mains une importante somme d'argent. Un autre moyen aussi couramment employé par eux est de répartir leurs ventes sur des marchés différents.

Enfin, en dehors du tabac et du café les transactions s'effectuent en grande partie sur des marchés libres, ceux de l'administration ne ramassant qu'une infime part des produits. L'observation, pour être valable, devrait alors être faite au jour le jour sur des périodes d'assez longue durée. L'enquête sur le sujet n'a pas été réalisée suivant cette méthode, mais par interview, en faisant appel à la mémoire des intéressés. Sauf pour le tabac, pour lequel on possède les chiffres du SEITA, les résultats obtenus risquent donc d'être entachés de graves erreurs.

2. Estimation par les marchés officiels contrôlés, pour l'ensemble du pays

Trois produits sont surtout représentés dans les statistiques officielles, tabac et café en totalité, haricot pour une part assez importante. Voici les résultats pour 3 années :

1. BUSSON (1965).

Produits	Production commercialisée (en tonnes)		
	1955	1964	1965
Tabac	223,4	79	180,0
Café	—	17,9	30,3
Maïs	100	13,0	6,6
Haricots	15,7	5,6	15,1
Arachides	19	2,8	0,8
Pomme de terre	48	9,7	0,7
Oignons	2	1,3	1,2
TOTAL	408,1	127,5	234,7

Un simple coup d'œil sur ces chiffres montre à quel point la situation s'est détériorée puisqu'on passe en dix ans¹ de 408 t contrôlées à 235, et de 185 à 24 si l'on exclut le café et le tabac. Notons en passant que les 408 t de 1955 correspondaient à une production commercialisée de plus de 100 kg par femme active. En valeur les résultats sont un peu différents :

Produits	Production (en valeur en milliers de F)		
	1955	1964	1965
Tabac	11 555	5 930	14 702
Café	—	716	1 211
Haricots	283	168	452
Pomme de terre	283	180	131
Arachides	285	86	17
Maïs	300	65	86
Oignons	30	33	31
Divers	72	—	—
TOTAL	12 808	7 178	16 630

Cela nous donne 1 110 F par tête en 1955, dont 980 pour le seul tabac, tandis que les résultats pour 1965 sont respectivement de 1 260 et 1 110 F. Cette légère augmentation est due, et au-delà, à la hausse des prix — le tabac passant de 53 à 82 F le kg, les haricots de 18 à 30, le maïs de 3 à 13 — et à la venue sur le marché du café, celui-ci apportant en 1965 un complément de près de 100 F par tête. Si l'on effectue la moyenne sur les deux dernières années de façon à tenir compte de l'irrégularité interannuelle, on obtient un revenu agricole par tête total de 900 F, et de 780 pour le tabac. A supposer que cet argent soit également distribué, ce qui n'est pas le cas, un ménage comptant 5 personnes a un revenu inférieur à 5 000 F (CFA).

3. Estimation des revenus non contrôlés

Nous l'avons tentée par une enquête sur l'ensemble du territoire cartographié, en établissant une fiche par personne active, homme ou femme. Alors que nous nous attendions à une sous-estimation, c'est paradoxalement l'inverse qui s'est produit, les résultats obtenus étant manifestement exagérés. Un test effectué à Kingambini à propos des haricots nous a donné pour cette

¹. La comparaison entre 1955 et 1965 se justifie par le fait qu'il s'agit de deux années favorables. Cf. *infra*, ce que nous disons à propos du tabac.

culture un revenu moyen de 43 800 F à l'hectare, alors que nous savons par ailleurs, à l'aide d'une enquête directe sur cinq parcelles, que celui-ci se situe autour de 17 500 F. L'exagération est aussi manifeste pour le tabac local.

Il n'est donc pas possible d'utiliser valablement ces chiffres et nous avons préféré opérer par une autre méthode. Nous sommes partis des surfaces cultivées, qui constituaient des données de base sûres, et nous n'avons retenu que celles qui portaient les trois principales cultures commercialisées : tabac Java, haricot et tabac local. Pour le Java nous possédions les chiffres du SEITA, qui sont sûrs également, du moins globalement¹. Nous avons rapporté l'ensemble des surfaces cultivées des deux villages de Kingambini et Djambala à la valeur totale enregistrée sur les marchés, de façon à avoir une valeur moyenne à l'hectare. Nous avons tenu compte ensuite de la différence de rendement entre forêt et savane, en supposant que celle-ci variait de 3 à 1, puisque la compacité est trois fois plus forte en forêt². Nous avons obtenu les résultats suivants :

Villages	Surface cultivée (ha)			Valeur totale des tabacs F (CFA)	Valeur à l'hectare		
	En forêt	En savane	Totale		Moyenne	En forêt	En savane
Kingambini ...	5,45	5,69	11,14	147 160	13 200	20 020	6 670
Djambala ...	6,40	3,84	10,24	153 960	15 030	20 050	6 690
ENSEMBLE ...	11,85	9,53	21,38	301 120	14 090	20 030	6 680

Pour le tabac local, considérant que la surface cultivée approchait celle du Java en savane, nous en avons déduit que les rendements devaient être très voisins, en tout cas pas supérieurs, et nous avons utilisé le chiffre de 6 680 F trouvé plus haut³. L'estimation concernant les haricots était plus malaisée à définir. De toute façon le revenu est inférieur à celui du tabac en forêt car les surfaces cultivées sont plus faibles alors que leur culture exige moins de travail. Finalement nous avons retenu le chiffre précédemment cité de 17 500 F. Ceci réalisé, il ne nous restait plus qu'à appliquer les coefficients obtenus aux superficies effectivement cultivées. Globalement cela nous donne :

Produit	Revenu							
	Total			Par tête			Par homme actif	
	K	D	E	K	D	E	K	D
Tabac Java ...	147 160	153 960	301 120	980	770	860	6 130	3 670
Tabac local ...	11 400	38 900	50 300	75	190	145	480	930
Haricots	56 350	73 650	130 000	375	370	370	2 350	1 750
TOTAL	214 910	266 510	481 420	1 430	1 330	1 375	8 960	6 350

K = Kingambini

D = Djambala

E = Ensemble

1. Ils le sont moins dans le détail du fait des pratiques tendant à masquer les revenus réels. C'est ainsi que nous avons vu un agent de police en vacances dans le pays vendre 80 kg de tabac, soit la production d'un hectare en savane. En fait, c'était une partie de la récolte de son père.

2. Hypothèse vérifiée par le calcul. En se basant sur la valeur des tabacs à l'achat et les superficies cultivées, et en prenant comme inconnue $x = \text{différence de rendement entre savane et forêt}$, on obtient le rapport $1,02/3,12$, donc très voisin de $1/3$.

3. Il s'agit d'un chiffre maximum car la densité à l'hectare est inférieure à celle du Java en savane : 2 800 pieds, contre 4 500.

soit un revenu moyen de 1 400 F environ par tête. La répartition par homme actif montre bien la situation plus favorable de Kingambini.

Les autres produits — arachides, pomme de terre, oignons, fruits, animaux domestiques et volailles — sont ceux qui souffrent le plus de l'absence de marchés officiels. Les ventes se font « à la chance » quand un commerçant de Brazzaville parvient sur le plateau avec son camion et passe dans les hameaux. Le nombre limité de ces transporteurs, dont deux seulement viennent à peu près régulièrement, traduit bien la faiblesse de ces échanges. D'autre part la majeure partie du profit reste entre les mains des intermédiaires, et le mauvais état de la route, en aggravant les tarifs de transport, rend les produits difficilement concurrentiels. Ainsi des pommes de terre achetées entre 10 et 20 F le kg dans le pays arrivent à Brazzaville sensiblement au même prix que celles qui sont importées d'Europe, soit 70 à 80 F le kg.

Les arachides et le maïs ne peuvent pas toujours être vendus en temps voulu et doivent être stockés, avec les risques de pourriture que cela entraîne. Certaines femmes préfèrent d'ailleurs faire 50 km aller et retour à pied pour aller vendre leurs arachides sur le marché de Djambala 1 000 F la moutête, plutôt que de les céder à moins de 500 F chez elles. De même, en mai 1965, nous avons vu de nombreux champs de maïs mûrs depuis longtemps mais non récoltés car les femmes n'avaient pas trouvé d'acheteur et beaucoup d'épis étaient à moitié pourris¹.

Au total le revenu par tête doit approcher 2 000 F par an. On remarquera que notre procédé de calcul revalorise nettement la part du haricot vis-à-vis du tabac, et remet cette culture à une place correspondant mieux à la valeur marchande que lui attribuent les Koukouya. Dans le détail la distribution est loin d'être égale. Tout d'abord les femmes sont à peu près exclues des circuits monétaires. Sur une vente de tabac de 300 000 F, elles en ont touché officiellement un peu plus de 20 000, soit 7 %. Elles ne vendent pas du tout de haricots, très peu de tabac local, et une part seulement des pommes de terre. D'autre part, il existe entre les hommes de fortes différences suivant la situation matrimoniale. Les jeunes célibataires doivent se débrouiller eux-mêmes, ou recourir à leur mère ou leur sœur pour leurs cultures. Les monogames ne sont guère mieux lotis car leurs femmes doivent passer une grande part de leur temps aux cultures vivrières. Être polygame ne devient réellement intéressant qu'à partir de la deuxième ou troisième femme, comme on le voit dans le tableau ci-dessous.

Nombre de femmes	Nombre d'hommes		Revenu moyen par homme en F (CFA)		
	Kingambini	Djambala	Kingambini	Djambala	Ensemble
0	6	6	4 410	2 080	3 250
1	5	24	4 710	5 610	5 450
2	5	10	10 030	10 310	10 220
3	3	2	11 730	7 070	9 870
4 et plus	5	—	14 550	—	14 550

1. La situation excentrique du plateau koukouya et les 400 km de mauvaise piste qui le relient à Brazzaville sont en grande partie responsables de cette situation. En 1965 il fallait au minimum 4 jours à un camion Mercédès deux-ponts pour effectuer le trajet aller-retour. Étant donné la cherté de ce matériel et son usure rapide dans de telles conditions, les frais de transport ne peuvent être que très élevés. La dégradation de cette piste a suivi de très près la cessation de la corvée imposée par l'administration coloniale et a été accélérée par la politique employée ensuite par les travaux publics. Ceux-ci, avec leurs gros engins modernes, ont voulu égaliser le terrain et ont creusé sur ces sols meubles de magnifiques avenues... en saison sèche. Dès les premières pluies celles-ci se sont remplies d'eau et la nature friable du matériau a fait le reste. Il semble qu'on revienne maintenant à de meilleures conceptions, par la construction de remblais dans les passages délicats, l'évacuation aussi rapide que possible des eaux de pluie, et l'utilisation des termitières-champignons qui fournissent un excellent revêtement. Déjà on peut aller de Brazzaville à Nsa sans s'enliser, ce qui était un exploit il y a peu de temps, et le travail se poursuit en direction de Djambala.

La faiblesse des effectifs intéressés ne nous a pas permis un classement par âge, qui aurait été encore plus suggestif, car parmi les polygames l'âge est beaucoup plus fort, d'où un dynamisme plus faible, et la moyenne est diminuée d'autant. On remarquera que les jeunes célibataires de Kingambini obtiennent plus facilement l'aide de leurs mères, qui sont moins absorbées par leurs maris, et que leurs revenus sont nettement plus forts qu'à Djambala.

Il ne s'agit de toute façon que d'inégalités dans la misère. Le revenu agricole du chef coutumier de Kingambini, qui possède 7 femmes, ne dépasse pas, en année favorable, 30 000 F (CFA), et cet argent est à distribuer entre les 15 membres de sa famille. D'autre part ces sommes déjà si réduites ne sont pas toujours utilisées à bon escient, une grande partie étant théorisée en vue du versement d'une compensation matrimoniale. La hausse des taux ne peut guère s'expliquer autrement car les revenus agricoles n'ont pas progressé depuis dix ans. Une autre partie sert à l'achat de quelques ustensiles de cuisine, de mobilier, de lampes à pétrole, et de quelques compléments alimentaires. La pauvreté du mobilier situe bien le niveau de ces dépenses : un ménage sur six n'a pas de table, certains n'ont même pas de chaise. Nous avons recensé seulement 10 fusils pour les 350 habitants de Kingambini et Djambala, dont 6 à piston. En revanche, il y avait 38 bicyclettes de tous âges et 2 mobylettes. Les achats d'aliments sont forcément limités par les prix qu'atteignent ici les denrées. Un calcul effectué par R. Giovacchini, commerçant à Djambala, à partir des petits morceaux de poisson séché vendus au détail, lui a donné un total de 800 F le kg. Tout est à l'avantage, la boîte de sardines passant en peu de temps de 50 à 100 F et la bouteille de bière Kronenbourg valant 160 F, soit le double du prix à Brazzaville.

Cet état de misère n'est donc pas entièrement à mettre au débit du système agricole local, et la situation commerciale, en réduisant les prix des produits agricoles sur place et en augmentant de façon exagérée ceux des denrées achetées à l'extérieur, en est en grande partie responsable, de même que la politique commerciale des dernières années. C'est ainsi que la culture du café, après un bon départ en 1958-1960, a été brutalement freinée par la carence des achats en 1963 et 1964. Il en résulte que le producteur n'est jamais certain de vendre, et il s'ensuit un découragement compréhensible et une grande inertie vis-à-vis des initiatives nouvelles. Comme le soulignait M. Kossat, conducteur agricole à Lékana, dans son rapport de janvier 1965 : « On a toujours rencontré des difficultés dans l'action de vulgarisation auprès des paysans parce que leurs produits ne sont pas régulièrement payés. Le jour où le paysan bénéficiera sans attendre du fruit de son travail il y aura moins de problèmes de vulgarisation et de propagande. » Ajoutons que les principaux producteurs sont les femmes, et qu'elles ne sont pas particulièrement intéressées par une augmentation des revenus puisque ceux-ci leur échappent en grande partie.

C. — LES AMÉLIORATIONS POSSIBLES : L'EXEMPLE DU TABAC

Nous n'examinerons ici que celles que l'on peut appliquer vis-à-vis du système agricole, la solution des problèmes de commercialisation et de celui de l'alimentation en eau n'étant pas de notre compétence. Pratiquement il s'agit de trouver le moyen d'augmenter sensiblement la production sans pour cela porter atteinte aux cultures vivrières. Il faut par conséquent dégager des forces de production nouvelles, ou augmenter la productivité de celles qui existent déjà pour un accroissement des surfaces cultivées, tout en obtenant des rendements égaux ou accrus sans épuiser les sols.

Les forces de production actuelles ne peuvent être sans danger davantage utilisées. Nous avons constaté un suremploi évident des femmes, qui se manifeste par la façon dont se répercute sur les cultures vivrières un accroissement du temps passé aux champs de tabac. C'est sur l'homme qu'il faudra donc faire porter tous les efforts, en le sortant de son inertie séculaire. Cependant les résultats d'une propagande en ce sens seront longs à se faire sentir. En attendant on peut toujours chercher à obtenir un meilleur emploi du travail, en augmentant la qualité des produits et les rendements, et, partant, la rentabilité. C'est là que nous voyons tout l'intérêt

qu'il y aurait à centrer le problème sur la production du tabac, qui présente toute une série d'avantages :

- Elle est pratiquée sur le plateau depuis des temps immémoriaux et elle est considérée comme une culture noble.
- Étant donné sa valeur elle peut supporter des frais de transport élevés, et de toute manière l'évacuation est assurée par le SEITA, quel que soit le volume de la production.
- La variété actuellement cultivée exige beaucoup de soins. Par contrecoup elle peut permettre une notable élévation du prix à l'achat par des progrès sur la qualité et elle a, par conséquent, une valeur éducative indiscutable.
- La station de Lagué, par des essais de perfectionnement de la culture amalgamant procédés traditionnels et méthodes nouvelles (influence des apports d'engrais sur le rendement des buttes écoubées, fabrication d'engrais artificiels) a déjà permis une bonne connaissance des exigences de cette plante et des méthodes à employer.

Les premiers achats par le SEITA datent de 1947, où 99 t de tabac local furent collectées. Le Service se mit aussitôt à vulgariser la variété Maryland, qui fut adoptée, semble-t-il, avec un bel enthousiasme puisqu'on atteignit dès 1953 le niveau record de 373 t¹. Par la suite, la production

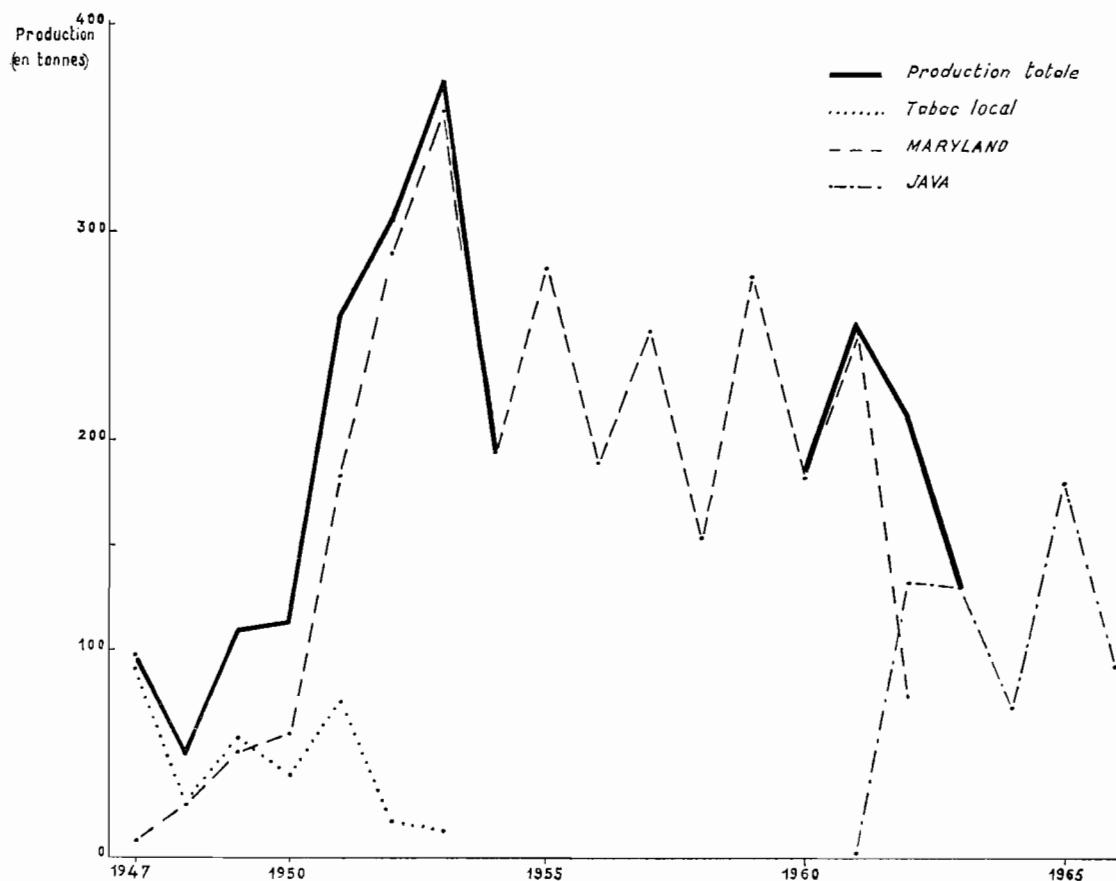


FIG. 33. — Évolution de la production de tabac de 1947 à 1966.

1. D'après C. D. GANAO, il se serait produit à partir de 1954 une véritable épidémie de divorces. Celle-ci correspondrait bien à l'afflux d'argent provoqué par les deux bonnes récoltes de 1952 et 1953, en même temps qu'à la pénétration des idées nouvelles sur le mariage, ramenées dans le pays par les jeunes scolarisés qui ont fourni le premier contingent des moniteurs d'enseignement.

a baissé graduellement : après l'engouement du début apparaît une lassitude de plus en plus marquée, accentuée encore par le changement de variété en 1962-1963.

Du point de vue technique, cette stagnation est due au fait que l'on n'est pas arrivé à résoudre le problème de l'augmentation des rendements en savane¹, ni à pallier les inconvénients des irrégularités climatiques qui, suivant la durée de la saison sèche, font varier la production du simple au double². Le système des buttes écobuées, qui permet de tirer un parti moyen de sols médiocres, a, par contre, le gros inconvénient d'exiger beaucoup de travail pour des rendements à l'hectare dérisoires. Un grand pas serait fait si l'on parvenait à obtenir des résultats au moins égaux à ceux que l'on a en forêt.

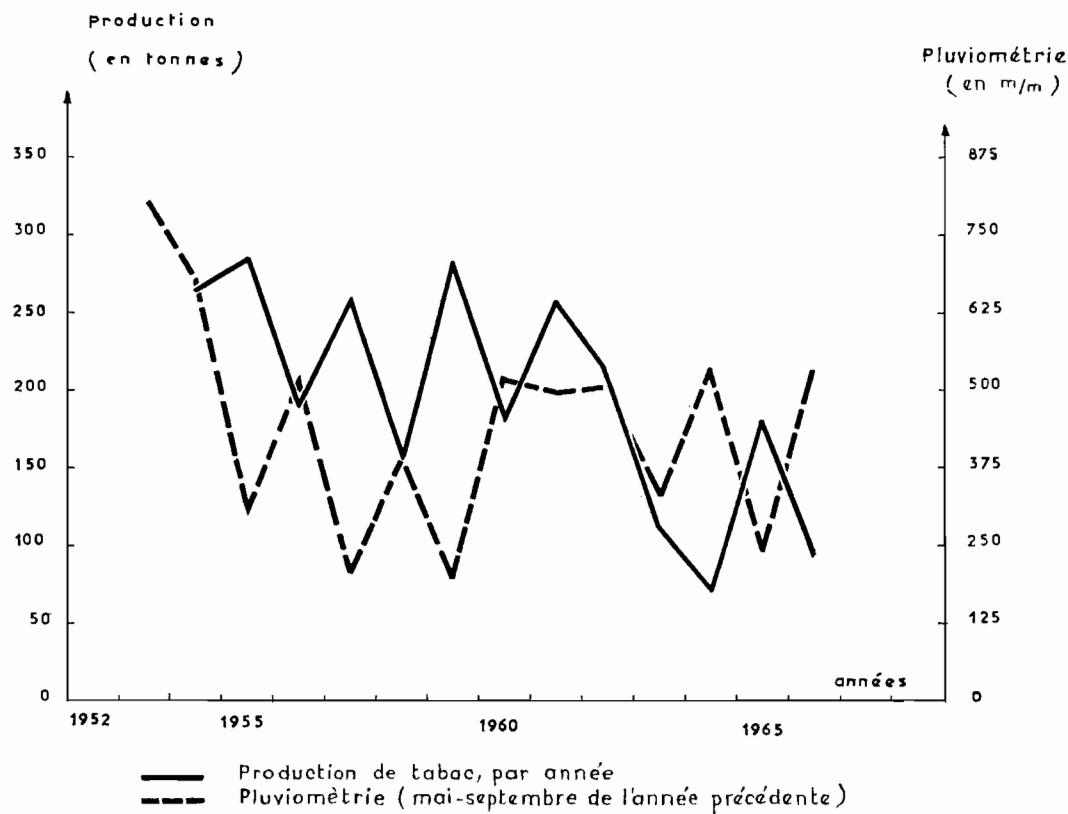


FIG. 34. — Pluviométrie et récoltes de tabac.

Dans l'immédiat et d'après les résultats des essais effectués en 1965 et 1966 par J. Dumas, chef de secteur du SEITA à Lagué, une double action peut être envisagée. La première consiste à utiliser au mieux les buttes, par l'adjonction d'engrais appropriés ou par des traitements à faire subir à la plante. Voici les résultats résumés des essais effectués en ce sens³ :

1. Elle est due également au vieillissement de la population, notamment à l'émigration de femmes jeunes mariées en ville, à la progression des idées féministes parmi celles qui sont restées, et à l'usure des sols, surtout ceux des bosquets anthropiques.

2. A tel point qu'il est presque possible de prévoir le niveau de la production d'après la pluviométrie (mois de mai à septembre). Avec le tabac Maryland, 200 mm autorisaient une production de 275 t environ et 500 mm une production de 200 t. On remarque que l'irrégularité de la récolte s'accroît, sans doute du fait d'un épuisement des sols forestiers, qui conduit à un recours plus poussé aux buttes écobuées.

3. D'après J. DUMAS, rapport dactylographié sur les essais culturaux (Archives du SEITA à Brazzaville, 1965, 8 p.).

Parcelles	Poids total	Trois premières qualités (%)	Rejets (%)
N 150 + 50	28,6	2,1	4,9
N 210	24,5	2,5	8,9
NPK	32,0	1,2	14,4
Écimage	31,6	17,7	—
Témoin	14,9	11,4	14,1
P 120	20,1	4,0	25,4

L'effet le plus sensible a été apporté par l'azote, surtout sous forme de nitrates, mis en deux fois (N 150 + 50), et par l'engrais complet (NPK). Le rendement de la parcelle témoin est conforme à ce que nous connaissons déjà par ailleurs, il est voisin de 80 kg/ha. L'élément le plus intéressant est fourni par la parcelle « écimage ». Celle-ci n'a pas reçu d'engrais, mais on a limité sur chaque plant le nombre de feuilles, en ne conservant que les mieux placées sur la tige. Le résultat sur le rendement est spectaculaire, puisqu'il est plus que doublé, et qu'il vient pratiquement au même niveau que celui de la parcelle qui a reçu l'engrais complet. De plus la qualité des tabacs est bien meilleure que partout ailleurs, avec beaucoup de tabacs clairs, et pas de rejets. Un progrès sensible peut donc être aussitôt réalisé par la pratique de l'écimage, et l'apport d'engrais azotés. Cependant même dans ce cas les rendements à l'hectare resteront inférieurs à ceux de forêt¹, et l'extension en surface sera toujours soumise aux aléas climatiques².

C'est pourquoi il convient d'envisager aussitôt une deuxième action, beaucoup plus révolutionnaire et amenant à se passer de l'écoubage. Le principe est que l'on ne pourra soumettre les sols à une culture compacte qu'à condition de leur apporter un important enrichissement en matières humiques. Il faut donc envisager la fabrication d'engrais artificiels, à partir du stock d'herbes surabondant des jachères. Avec un sol convenablement préparé et enrichi de cette façon J. Dumas a obtenu en culture serrée et à plat des maïs de 3 m de haut. Nous avions signalé à propos des sols l'enrichissement important en matières organiques provoqué par les lisières des bosquets. A notre avis il suffirait d'une jachère non brûlée de 3 ans³, fauchée ensuite et enterreé en début de saison sèche, pour obtenir la matière d'une excellente récolte de tabac. De même on peut concevoir des parcelles individuelles réduites⁴, où l'herbe serait mise à pourrir en tas au centre pendant toute une saison sous une mince pellicule de terre, et répandue ensuite. De telles pratiques évitent de recourir au feu⁵, mais elles exigent un important investissement en travail. Elles gagneraient beau-

1. Des rendements excellents ont cependant été obtenus avec des techniques d'écoubage améliorées, sur les hauts plateaux du Kwango, au Congo-Kinshasa. Celui-ci n'est pas pratiqué sur buttes, mais en bandes de 1,60 m de largeur, séparées par des couloirs de largeur double. En début de saison sèche on houe la bande à cultiver, puis on arrache ou coupe les herbes sur la demi-largeur d'un des couloirs encadrants, et on les enfouit dans la bande avec les herbes de celle-ci. La végétation de l'autre demi-couloir encadrant est ensuite étendue en paillis au-dessus. Aux premières pluies on brûle le paillis et les cendres sont enfouies. On sème ensuite arachide et voandzou. Après récolte, à la saison sèche suivante, on éteint les faines, on arrache l'herbe des couloirs et on la met sur les bandes, on les brûle et on enterrer les cendres. On plante maïs, haricots et manioc. Pour les cultures ultérieures on comble les couloirs avec la terre des bandes, et ainsi de suite. Avec cette méthode on aurait obtenu des rendements de 1 600 kg/ha. Cf. NICOLAÏ (1963), pp. 411-412.

2. Au sujet de l'écoubage, cf. G. BOUTEYRE, « L'écoubage en culture rizicole dans la région de Kim et Bouko », *Nos Sols*, 7-8, avr.-juil. 1958, pp. 31-40. L'écoubage a pour principaux effets d'abaisser les taux de carbone (2,6 à 1,6 %) et d'azote (2,60 à 2,26 %), d'améliorer le rapport C/N qui passe de 10,24 à 7,27 et le pH qui passe de 5,9 à 6,3. La somme des bases échangeables ne varie pas, C et O diminuent, mais le taux de potassium (K_2O) augmente nettement (de 37,4 à 48,5 mg/100 g). Nous avons fait des constatations identiques ici et on pourrait, à titre d'essai, introduire la technique des riziculteurs, qui consiste à répandre le produit de l'écoubage sur toute l'étendue de la parcelle et à l'intégrer dans le labour.

3. Et même moins en pratiquant l'ensemencement ou le bouturage de grandes graminées dès après la culture.

4. Du style *bipa*, celles-ci permettant par leur forme allongée un bon drainage des eaux de pluie.

5. On peut cependant en recommander l'utilisation au moment du défrichement, car il a des effets nettoyants et antiparasitaires certains, mais en prenant les précautions que nous avons indiquées (cf. *supra*, p. 50).

coup à l'apport d'engrais animal, ne serait-ce que pour ensemencer les tas de fumier artificiel. Elles ne peuvent être employées efficacement que dans un contexte plus favorable à l'actuel, où, avec la fourniture d'eau, on pourrait envisager un élevage bovin¹ et un début de culture attelée.

On peut intervenir sur la qualité des produits. La mise en pépinière, la transplantation, l'entretien de la culture, la récolte, le séchage, le triage sont autant de secteurs où de légers progrès additionnés peuvent donner un bon résultat d'ensemble. Il conviendrait aussi d'encourager l'étalement sur deux cycles de la production, celle de deuxième cycle étant de qualité nettement supérieure. Le développement de cette dernière se heurte surtout à l'inertie des planteurs, car au moment des travaux (mars-avril) leurs femmes ne sont pas disponibles et ils sont eux-mêmes occupés à trier le tabac de premier cycle. De plus les surfaces utilisables sont réduites, faute de pouvoir employer le feu, et on est ramené au problème évoqué plus haut. En forêt, où les rendements sont déjà satisfaisants, il s'agit plutôt de conserver aux sols leur fertilité, d'éviter les cycles de culture trop répétés, en attendant d'y user plus tard de méthodes identiques de restitution de fertilité.

Finalement, et même dans le cadre des techniques traditionnelles, des progrès peuvent être accomplis presque tout de suite sans grands frais, à condition de se mettre au travail. A cet égard le système, tel qu'il était compris jusqu'ici, offre le grand avantage d'assurer l'alimentation du pays par le travail des femmes. De ce fait les hommes se trouvent disponibles et il ne reste qu'à leur faire prendre conscience de leurs responsabilités. Déjà certains commencent à bouger. Le chef de terre d'Enkou et quelques jeunes savent se servir d'une houe, quelques planteurs modèles sont directement encouragés par le SEITA, et l'effort axé sur l'amélioration de la qualité porte ses fruits puisque le prix moyen a sensiblement augmenté en 1966 et que la récolte de deuxième cycle commence à prendre tournure.

Toutes ces remarques concernant la culture du tabac sont valables pour les autres produits. L'effort sur les rendements doit être nécessairement envisagé si l'on veut développer la culture des tomates, par exemple, ou encourager les plantations d'arbres fruitiers ou de cafériers. Ceux-ci ne poussent autour des hameaux qu'à condition de leur fournir une fumure régulière, et les soins particuliers que les femmes assurent à leurs bananiers dans les champs d'arachides éclairent sur l'importance d'une fertilisation préalable et entretenu par la suite². On peut aussi améliorer notablement la qualité des produits — donc leur valeur marchande — par des progrès dans le tri et la présentation³.

Cependant on se heurte partout ici au problème de la commercialisation, et on est constamment reconduit à la remarque de M. Kossat citée précédemment. Le meilleur à faire est pour l'instant d'acheter la production à son juste prix et de façon régulière. La difficulté qu'éprouve le SEITA à obtenir des résultats substantiels, malgré un écoulement sûr et un paiement des produits suivant leur qualité, montre assez à quel point il est vain d'espérer quelque chose avant qu'on ait rempli ces deux conditions.

1. Sur les aspects techniques de cette introduction de l'élevage, cf. DESNEUX (1964).

2. En ce qui concerne les cultures vivrières, il sera bon également de s'inspirer à chaque fois de l'expérience séculaire des femmes (cf. *supra*, p. 60, ce que nous avons dit à propos de la succession de culture des champs *bipa*). L'effort serait donc à porter avant tout sur l'apport d'engrais, et moins sur une recherche hasardeuse d'assolements plus fructueux.

3. Notamment à propos des haricots et des pommes de terre.

CONCLUSION

L'agriculture koukouya présente une série d'atouts d'ordre technique. Elle est en effet particulièrement adaptée aux sols avec ses divers types de champs, établis en fonction de leur richesse respective, et calculés de façon à en obtenir le rendement maximum sur une succession de culture, avec des temps de jachère plus ou moins longs suivant ce que l'on attend d'eux. Elle conduit même à une amélioration du capital de fertilité dont ils disposent par l'utilisation des espaces abandonnés par les hameaux, et par l'écoubage. Seules les techniques de fertilisation peuvent paraître insuffisantes, les villageois n'ayant, par exemple, pas encore perçu les avantages de l'engrais animal. Soulignons cependant que son emploi, qui exige une grosse dépense d'énergie, ne se justifiait pas dans le cadre de l'économie ancienne à échanges limités.

Le calendrier agricole est parfaitement calqué sur le climat, suivant un rythme saisonnier équilibré. Un parti maximum a ainsi été tiré du ralentissement des pluies de la petite saison sèche, et des techniques ont été mises au point, qui permettent de stabiliser la production vivrière malgré l'irrégularité de la saison sèche. Une restriction doit cependant être faite, rien n'ayant été inventé d'analogie pour le tabac, malgré l'intérêt commercial ancien de cette culture. Peut-être peut-on expliquer cette carence par le fait que les femmes se sentaient moins concernées par cette production, essentiellement masculine dans son attribution.

Ce système a également le grand mérite d'assurer à une population relativement dense, et malgré des sols médiocres, une nourriture suffisante et si bien étalée dans le temps qu'il n'y a pratiquement pas de période de soudure. Dans le pays où n'a pas gardé le souvenir de famines graves, tout au plus d'une certaine disette consécutive à l'occupation coloniale. Le stock de plantes cultivées est impressionnant par sa variété et la culture systématique de certaines espèces (courges) remédie en partie au principal défaut de l'alimentation, qui est son caractère déséquilibré. Enfin l'adoption rapide de cultures nouvelles prouve qu'une évolution n'est pas impossible.

Vis-à-vis des exigences modernes du développement, ce mode d'exploitation du sol n'aurait sans doute pas fait aussi mauvaise figure jusqu'ici s'il n'avait été paralysé par certains aspects de l'organisation sociale qui le sous-tend, et s'il ne s'était heurté à une série de goulots d'étranglements extérieurs.

La carence masculine, peut-être légitime autrefois, quand les hommes faisaient l'essentiel du commerce, une production agricole (tabac local) et artisanale (tissage) tournée vers l'exportation, et se chargeaient de maintenir la cohésion interne et la défense du pays par toute une organisation familiale et politique, n'est en effet plus de mise aujourd'hui. L'état de domination où se trouve la femme, reléguée au champ et frustrée des produits de son travail, ne pourra guère se maintenir longtemps, et il n'est de toute façon pas possible de compter sur elle pour une augmentation de la production.

La nécessité d'un accroissement des revenus constitue une des principales pierres d'achoppement du système, car avec les moyens dont ils disposent actuellement les villageois sont presque

incapables d'élaborer ou d'assimiler les nouvelles formes de production ou de fertilisation devenues nécessaires. Quelques progrès sont certes immédiatement possibles, et en cours de réalisation en ce qui concerne la qualité des produits et par la mise au travail des hommes on peut espérer une hausse des quantités. Mais cet effort ne peut prendre son sens véritable que si sont résolus les problèmes de la commercialisation des produits — de façon à assurer au travail investi une rémunération décente — et de l'alimentation en eau qui conditionne la création d'un élevage bovin et, par là, l'adoption de nouvelles méthodes de fertilisation. Celles-ci sont difficilement adaptables dans le contexte actuel du travail à la houe, et en l'absence de moyens de transport et de traction adéquats. Des modifications techniques sont donc indispensables (introduction de la culture attelée et mécanisation) et ce sont sans doute elles qui modifieront le plus radicalement la mentalité de l'homme koukouya et lui apprendront à moins compter sur ses femmes pour survivre.

Celles-ci pourraient alors, sans danger pour le pays, relâcher quelque peu leur effort et obtenir des conditions de vie plus normales, en particulier se marier avec un homme de leur âge et non plus avec de vieux polygames qui auraient pu être leur père. Cette transformation socio-logique nécessaire peut d'ailleurs se produire plus vite que prévu, l'épidémie de divorces signalée en 1954 — à la suite de l'installation du SEITA — prouvant quels effets peuvent avoir des rentrées d'argent plus importantes sur une société présentant de si profonds déséquilibres.

Pour finir, s'il nous fallait dans l'absolu classer ce type d'adaptation de l'homme à l'espace dans la ligne qui va des systèmes les plus extensifs aux plus intensifs, nous le situerions à mi-chemin. Il est en effet extensif par beaucoup d'aspects : recours systématique à la jachère, techniques de fertilisation limitées à l'écoubage et à l'engrais vert, surface cultivée couvrant moins du dixième de la surface totale, existence d'une vaste zone stérilisée par un bétail pourtant peu nombreux, responsabilité de la culture laissée aux femmes. Cependant la constitution de types de succession de culture bien définis, le caractère ordonné du parcellaire, un début de rotation régulière des cultures, une importante dose de travail investi par unité de surface cultivée, des droits d'usage sur le sol prolongés et une répartition assez précise du territoire entre les différents groupes familiaux sont autant de marques d'une relative intensification, d'un début de prise en main du milieu par une communauté.

BIBLIOGRAPHIE

A. — SOURCES

Nous n'avons eu à notre disposition que très peu de documents d'archives, à part un ou deux textes fournis par G. Sautter et un autre par P. Vennetier. Le reste a été ramené en France et dort encore dans des caisses en attendant d'être classé, ou a été récupéré par le Centre d'Enseignement Supérieur de Brazzaville dans un état permettant difficilement son utilisation.

Voici les principaux documents utilisés :

- Monographies de villages de recensement.
- Archives du SEITA à Lagué et à Brazzaville.
- Archives des Services de l'Agriculture à Lékana.

B. — CARTES ET PHOTOGRAPHIES

— Cartes de l'Institut Géographique National (IGN) :

- Au 1/1 000 000, feuille Brazzaville.
- Au 1/500 000, feuille Brazzaville et feuille spéciale « Plateaux batéké » réalisée à la demande de l'ORSTOM.
- Au 1/200 000, feuilles Brazzaville, Mayama, Mbé-Ngabé, Nsa et Djambala.

— Carte ethnique réalisée par M. Soret, au 1/1 000 000, feuille Brazzaville, Brazzaville, 1955.

— Photographies IGN au 1/50 000, mission de 1954. Agrandies au 1/10 000, elles nous ont rendu les plus grands services malgré leur ancienneté.

Nous avons nous-mêmes réalisé, à bord d'un Broussard de l'armée de l'air congolaise, une série de photographies au 1/4 000 environ, qui nous ont fourni d'excellents documents.

C. — OUVRAGES ET ARTICLES CONSULTÉS

- ADAM (J.), « Dialectes du Gabon. La famille des langues téké », *Bull. IEC*, nouv. sér., 7-8, 1954, pp. 33-107.
- ASECNA, *Aperçu sur le climat du Congo*, brochure anonyme, Brazzaville, 1964, 10 p., 4 cartes, et tableaux récapitulatifs pour 11 stations.
- ASECNA, *Atlas climatologique du Congo-Brazzaville*, Brazzaville, 1965.
- AUBREVILLE (A.), *Climats, forêts et désertification de l'Afrique tropicale*, Paris, Larose, 1949.
- BABET (V.), « Exploration de la partie méridionale des plateaux batéké », *Bull. Serv. Mines AEF*, 3, 1947, pp. 29-56.
- BASCOULERGUE (P.), *Enquête nutritionnelle dans le district de Mindouli (Moyen-Congo)*, Brazzaville, Dir. SGHMP, 1957.
- BASCOULERGUE (P.), *Notions d'hygiène alimentaire (adaptées au Sud-Cameroun)*, Yaoundé, ORSTOM/IRCAM, 1961, 31 p.
- BASTIANI (L.), *Étude socio-économique du plateau koukouya*, rapport ronéo, Brazzaville, Dir. Gén. Serv. Écon. et Plan, Serv. Statistique Gén., 1956-1957.
- BLANC (R.), *Manuel de recherche démographique en pays sous-développé*, Paris, INSEE, Serv. de la Coopération, 1962, 226 p.

- BOCQUIER (G.), *Reconnaissance pédologique dans la région de l'Alima, Léfini*, rapport ronéo, IEC, 1958, 35 p.
- BOCQUIER (G.) et BOISSEZON (P. DE), *Note relative à quelques observations pédologiques effectuées sur le plateau batéké*, rapport ronéo, Brazzaville, ORSTOM/IEC, 1959, 19 p.
- BOCQUIER (G.) et GUILLEMIN (R.), *Aperçu sur les principales formations pédologiques de la République du Congo*, Brazzaville, ORSTOM/Haut Comm. Gén., 1959.
- BOISSEZON (P. DE), *Contribution à l'étude de la microflore de quelques sols typiques du Congo*, rapport ronéo, Brazzaville, IEC, 1961, 131 p.
- BOISSEZON (P. DE), *Les sols des plateaux de Djambala et koukouya et de la zone avoisinante des hautes collines*, Brazzaville, ORSTOM/IRSC, 1963.
- BOUNA (M.), *La culture de l'arachide au plateau koukouya*, monographie du Collège Normal de Mouyondzi.
- BRAZZA (J. DE), « Okandas, Batékés et Apfourous », *Revue d'Ethnographie*, 1884, pp. 549-554.
- BRAZZA (J. DE), « Tre anni e mezzo nelle regione dell' Ogooué e del Congo », *Boll. Soc. Geogr. Ital.*, 1887, pp. 224-237, 309-324 et 356-380.
- BRUNSWIG (H.), « La négociation du traité Makoko », *Cah. Ét. Afric.*, V, 17, 1965, pp. 5-56.
- BUREAU POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA PRODUCTIVITÉ AGRICOLE, *Techniques rurales en Afrique*. 21 : *Les temps de travail*, Paris, BDPA/Min. de la Coopération, 1965, 2 vol.
- BUSSON (F.), *Plantes alimentaires de l'Afrique de l'Ouest. Étude botanique, biologique et chimique*, Paris, Min. de la Coopération/Min. de la Recherche Scientifique et Technique/Min. des Armées, 1965, 569 p. bibliogr.
- CAHEN (L.), *Géologie du Congo belge*, Liège, Masson, 1954, 577 p.
- CAHEN (L.) et LEPERSONNE (J.), « Notes sur la géomorphologie du Congo occidental », *Ann. Mus. C. B.*, sér. sc. géol. I, 1948.
- CERIGHELLI (R.), *Cultures tropicales. I : Plantes vivrières*, Paris, J.-B. Baillièvre (Nouvelle Encyclopédie Agricole), 1955, 635 p.
- CHEVALLIER (A.), « Les essais de cultures nouvelles et de mécanisation de l'agriculture au Moyen-Congo français », *RBA et Agr. Trop.*, sept.-oct. 1951, pp. 506-512.
- CHEVALLIER (A.), « Labiédes du genre *Coleus Loureiro* cultivées dans les pays tropicaux de l'Ancien Monde », *RBA*, 1953, pp. 334-341.
- CONSENT, DOM (M.) et LAROSA (M. H.), *Enquête démographique 1960-1961. Résultats définitifs*, République du Congo, Serv. de la Statistique/République française, Min. de la Coopération et INSEE, Serv. de la Coopération, 1965, 173 p.
- COURBOIN (X.), « Les populations de l'Alima », *Bull. Soc. Rech. Géogr. d'Anvers*, 1904, pp. 273-308, et 1908, pp. 649-670.
- DECazes (E.), « Chez les Batékés », *Revue d'Ethnographie*, 1885, pp. 160-168.
- DESNEUX (R.), « Conditions essentielles pour réussir un élevage de gros bétail sur les plateaux sablonneux du Kwango-Kwilu », *Bull. Inf. INEAC*, XIII, 1-6, 1964, pp. 107-123.
- DESTRUHAUT (G.), Les principales cultures du Niari forestier, rapport ronéo, Paris, BDPA, 1963.
- DUSSELJE (G.), *Les Tégue de l'Alima (Congo français)*, Anvers, Impr. C. De Cauwer, 1910, 124 p.
- GUILLOT (B.), « Réflexions sur des problèmes démographiques à propos du plateau koukouya », *Cah. Sc. Hum. ORSTOM*, IV, 1, 1967, pp. 53-63.
- GUIRAL (L.), « Les Batéké », *Revue d'Ethnographie*, 1886, pp. 135-166.
- HUDELEY (H.), *Étude hydrogéologique du plateau koukouya et de la région de Djambala*, rapport ronéo, IRGM, 1952, 14 p., 1 carte, 1 pl.
- INSTITUT DE RECHERCHES DES HUILES ET OLÉAGINEUX, *Enquête sur les oléagineux au Congo*, vol. 2 : *Arachide et ricin*, rapport ronéo, 1962, 150 p.
- JACQUOT (A.), *Essai de systématisation de la graphie pratique des ethnonymes du Congo*, brochure ronéo, Brazzaville, ORSTOM, 1966, 21 p.
- KIWAK (C.) et DUVIGNEAUD (P.), « Étude sur l'écomorphologie des graminées des formations herbeuses du Bas-Congo », *Bull. Soc. Royale Bot. Belgique*, t. 86, oct. 1953, pp. 91-104.
- KOECHLIN (J.), *La végétation des savanes dans le sud de la République du Congo*, Montpellier, IRSC/ORSTOM, 1961.
- LAROSA (M. H.), *Recensement de Brazzaville, 1961 : résultats définitifs*, Brazzaville, Serv. Nat. de la Statistique de la République du Congo/Paris, Min. de la Coopération, 1965, 113 p., tabl., graph.
- LE MARÉCHAL (A.), *Contribution à l'étude des plateaux batéké (géologie, morphologie, hydrologie)*, Brazzaville, ORSTOM, 1966, 42 p.
- MASSON-DETOURBET (A.), « Le tissage du raphia chez les Batéké de Mbé », *JSA*, 1957.
- MERMILLIOD (J.), *Compte rendu de mission sur le plateau koukouya (8-12 juin 1960)*, rapport ronéo, IRGM, 1960, 17 p., 3 pl.
- MIZON (L.), « Les routes du Congo », *Revue marit. et colon.*, oct.-déc. 1885, pp. 461-481, cartes.

- MOREL (R.) et QUANTIN (P.), « Les jachères et la régénération du sol en climat soudano-guinéen d'Afrique centrale », *Agron. Trop.*, XIX, 2, 1964, pp. 105-136.
- NATIONS UNIES, *Schémas des variations de la mortalité selon l'âge et le sexe. Tables-types de mortalité pour les pays sous-développés*, New York, Nations Unies (Ét. Dém., 22), 1956, 40 p.
- NATIONS UNIES, *Méthodes de projection démographique par sexe et par âge*, New York, Nations Unies (Ét. Dém., 25/Manuels sur les méthodes d'estimation de la population, 3), 1957.
- NICOLAI (H.), *Le Kwilu. Étude géographique d'une région congolaise*, Bruxelles, CEBUMAC, 1963, 474 p., bibliogr.
- PAPY (L.), « Les populations batéké (Afrique Équatoriale Française) », *Cah. d'Outre-Mer*, II, 5, 1949, pp. 112-134, 13 photos.
- PÉLISSIER (P.), « Les paysans séries. Essai sur la formation d'un terroir au Sénégal », *Cah. d'Outre-Mer*, avr.-juin 1953, pp. 105-127.
- PRESSAT (R.), *L'analyse démographique. Méthodes, résultats, applications*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 402 p.
- Projet barrage de la Mpama. Renseignements pour l'élaboration du projet*, rapport ronéo, Mission soviétique sur le plateau koukouya, 44 p.
- SAUTTER (G.), « Note sur l'érosion en cirque des sables au nord de Brazzaville », *Bull. IEC*, nouv. sér., 2, 1951, pp. 49-62, 2 fig.
- SAUTTER (G.), *L'eau sur les plateaux batéké*, rapport ronéo, Brazzaville, IEC, 1952, 10 p.
- SAUTTER (G.), *Les villages des plateaux batéké et le problème de l'eau*, rapport ronéo, Brazzaville, IEC, 1953, 17 p.
- SAUTTER (G.), « L'utilisation des documents administratifs pour l'étude numérique de la population au Moyen-Congo et au Gabon », *Bull. IEC*, 1954, pp. 23-32.
- SAUTTER (G.), « Le plateau congolais de Mbé », *Cah. Ét. Afric.*, I, 2, 1960, pp. 5-48.
- SAUTTER (G.), *De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement (République du Congo, République gabonaise)*, La Haye/Paris, Mouton, 1966, 2 vol., 1103 p.
- SAUTTER (G.) et PÉLISSIER (P.), « Pour un atlas des terroirs africains », *L'Homme*, IV, 1, janv.-avr. 1961, pp. 56-72.
- SAVORGNAU DE BRAZZA (P.), « Expédition sur les cours supérieurs de l'Ogooué, de l'Alima et de la Licona », *Bull. Soc. Géogr. Paris*, XVII, janv.-juin 1879, pp. 113-144.
- SERVICE DE L'AGRICULTURE, *Recensement agricole de la République du Congo (1960-1961) : résultats provisoires*, brochure dactylogr., Brazzaville, 1963, 53 p., tabl.
- SOGETHA, *Alimentation en eau du plateau koukouya : étude préliminaire*, rapport ronéo, Brazzaville, République du Congo, Min. de l'Agriculture, Serv. du Génie Rural, 1963, 36 p., 2 cartes (1/50 000).
- Sondages, injections, forages BP 900 Dakar. Ntchoumou, forage d'exploitation* (Bureau d'études SASIF, 1961), rapport ronéo, République du Congo, Serv. du Génie Rural, 10 p.
- SORET (M.), *Les Kongo nord-occidentaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 144 p.
- TROCHAIN (J.-L.) et KOECHLIN (J.), « Les pâturages naturels au sud de l'AEF », *Bull. IEC*, nouv. sér., 15-16, 1958, pp. 59-83.
- VANSINA (J.), « Le régime foncier dans la société Kuba », *Zaire*, 1956, pp. 899-926.
- VANSINA (J.), *Les anciens royaumes de la savane*, Léopoldville, IRES (Ét. soc., 1), 1965, 250 p.
- VENNETIER (P.), *Les transports en République du Congo au nord de Brazzaville*, rapport ronéo, Brazzaville, ORSTOM (Mission d'Études dans la cuvette congolaise), 1962, 102 p., 16 cartes et croquis, 5 cartes h.t.
- VENNETIER (P.), *Les hommes et leurs activités dans le nord du Congo-Brazzaville*, Brazzaville, ORSTOM, 1964, 297 p.
- VERLET (M.), *Études foncières en Afrique intertropicale. Problèmes de méthode, rapport général*, rapport dactylogr., Paris, BDPA, 1967, 2 vol., 99 et 109 p., bibliogr. (Cf. p. 17 et 18, celui-ci établit le concept de « communauté rurale » dont la définition, reproduite ci-dessous, nous paraît assez bien convenir à la terre Enkou : « groupe localisé [...] établi sur un terroir délimité et constituant une unité sociale distincte du fait des liens sociaux qui unissent ses membres, d'un sentiment d'appartenance à un ensemble au sein duquel s'exercent certaines formes d'autorité »).
- WALKER (A.) et SILLANS (R.), *Les plantes utiles du Gabon*, Paris, Lechevallier, 1961, X + 614 p.

TABLE DES FIGURES

1. Situation géographique du plateau koukouya	12
2. Les grandes unités morphologiques des pays batéké	14
3. Pluviométrie	15
4. Vents au sol et diagrammes ombrothermiques à Djambala et à Gamboma	17
5. Éléments de géographie régionale	25
6. Groupes d'âges. Ages et état matrimonial	27
7. Répartition par âge, par sexe et suivant l'état matrimonial	28
8. Quelques aspects démographiques	30
9. Kingambini : hameaux 3 et 4	37
10. Nomenclature des hameaux	38
11. Kingambini : chef-lieu et hameaux voisins	40
12. Corrélation surface plantée/population	42
13. Répartition des hameaux suivant le nombre de cases et d'habitants	43
14. Hameaux. Répartition suivant l'ancienneté et la population	44
15. Diagramme de parenté du chef-lieu de Kingambini	45
16. Groupe normal de corésidence	45
17. Les déplacements des lignages (<i>nzo</i>)	46
18. Le calendrier agricole	52
19. Répartition du travail sur une parcelle d'arachides	55
20. Un bloc de parcelles <i>bipa</i> (arachides <i>akuia</i>) au 30 mai 1965	56
21. Cultures sur <i>mabvuma</i> (buttes écobuées)	59
22. Succession de cultures sur champs <i>bipa</i>	61
23. L'échelonnement des zones de culture	64
24. Habitat ancien et actuel	66
25. Kingambini : groupe de travail (<i>bula</i>) et répartition des parcelles de culture	70
26. Sentier et orientation des parcelles	71
27. Technique de culture sur sols forestiers	74
28. Polygamie et surfaces cultivées	91

29. Diagramme de parenté de Kintsélé	93
30. Surfaces cultivées totales et selon les types de champ par chaque femme de Kingambini et de Djambala	96
31. Eloignement des parcelles de deux hameaux suivant le type de champ	100
32. Complémentarité des modes de défrichement	103
33. Évolution de la production de tabac de 1947 à 1966	110
34. Pluviométrie et récoltes de tabac	111

TABLE DES CARTES

1. Kingambini : répartition des parcelles de diverses exploitations suivant le type de champ	79
2. Kingambini : répartition des parcelles entre hameaux	81
3. Kingambini : rotation des cultures.	83
4. Les sols et leur utilisation.	*
5. Cultures de premier cycle (octobre-janvier)	*
6. Cultures de deuxième cycle (janvier-juin)	*
7. Droits d'usage sur le sol et système politique	*

* *Carte pliée dans la pochette se trouvant à la fin du volume.*

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	7
AVANT-PROPOS	9
Première partie : LES CADRES GÉOGRAPHIQUES	
I. — Les plateaux batéké	II
A. — <i>Aperçu géologique</i>	II
1. Les grès	II
2. Les sables ocres	II
B. — <i>Relief</i>	12
C. — <i>Le climat</i>	13
D. — <i>Végétation</i>	16
1. Les savanes	16
2. Les forêts	18
3. Un équilibre artificiel	18
E. — <i>Une hydrologie très particulière</i>	19
F. — <i>Une humanité squelettique, mais politiquement organisée</i>	19
II. — Un plateau pas comme les autres	21
A. — <i>Même aspect physique</i>	21
B. — <i>Forte différenciation humaine</i>	22
1. Densité de la population et paysage végétal	22
2. Historique et répartition du peuplement	23
3. L'évolution actuelle	24
4. Les mouvements internes	29
5. Conclusion	31
III. — La terre Enkou	31
A. — <i>Choix de l'unité de base</i>	31
B. — <i>Choix de la terre Enkou</i>	32

Deuxième partie : LES ÉLÉMENTS DU SYSTÈME AGRAIRE, ANALYSE DESCRIPTIVE	
I. — Les hameaux	35
A. — <i>Le paysage habité</i>	35
1. Le hameau et la route	35
2. Organisation interne du hameau	36
B. — <i>Les hommes</i>	43
1. Les types de hameaux	43
2. Les petits hameaux	44
3. Les hameaux plus importants	45
4. Les chefs-lieux d'Angama et de Djambala	45
C. — <i>Dynamique du peuplement</i>	46
1. Les règles de résidence et la mobilité des personnes	46
2. Étude historique de la mobilité des hameaux	47
3. Raisons de la mobilité et de la dispersion croissante du peuplement	48
4. L'action sur le paysage	48
II. — La savane, domaine traditionnel de la femme : une organisation élaborée	49
A. — <i>Les sols de savane</i>	49
1. Matériau originel et morphologie	50
2. Types de sols	50
B. — <i>Les divers types de champ</i>	51
1. Les champs <i>bibuomo</i>	53
2. Les champs <i>bipa</i>	54
3. Les champs <i>manzara</i>	57
4. Les buttes (<i>mabvuma</i>)	58
C. — <i>Les agencements</i>	60
1. Dans le temps : un rythme de culture extensif	60
2. Les agencements dans l'espace	64
III. — La culture en forêt : une innovation des hommes	71
A. — <i>Les sols</i>	71
1. Les sols de forêt secondaire	72
2. Les sols de bosquets anthropiques	72
B. — <i>Utilisation des sols</i>	72
1. Les plantations	72
2. Les cultures nouvelles	73
3. Le rythme des cultures	74
IV. — Les rapports fonciers	76
A. — <i>Les principes</i>	76
B. — <i>Les niveaux d'appropriation</i>	77
1. La forêt : unité foncière de base	77
2. Les niveaux supérieurs	77

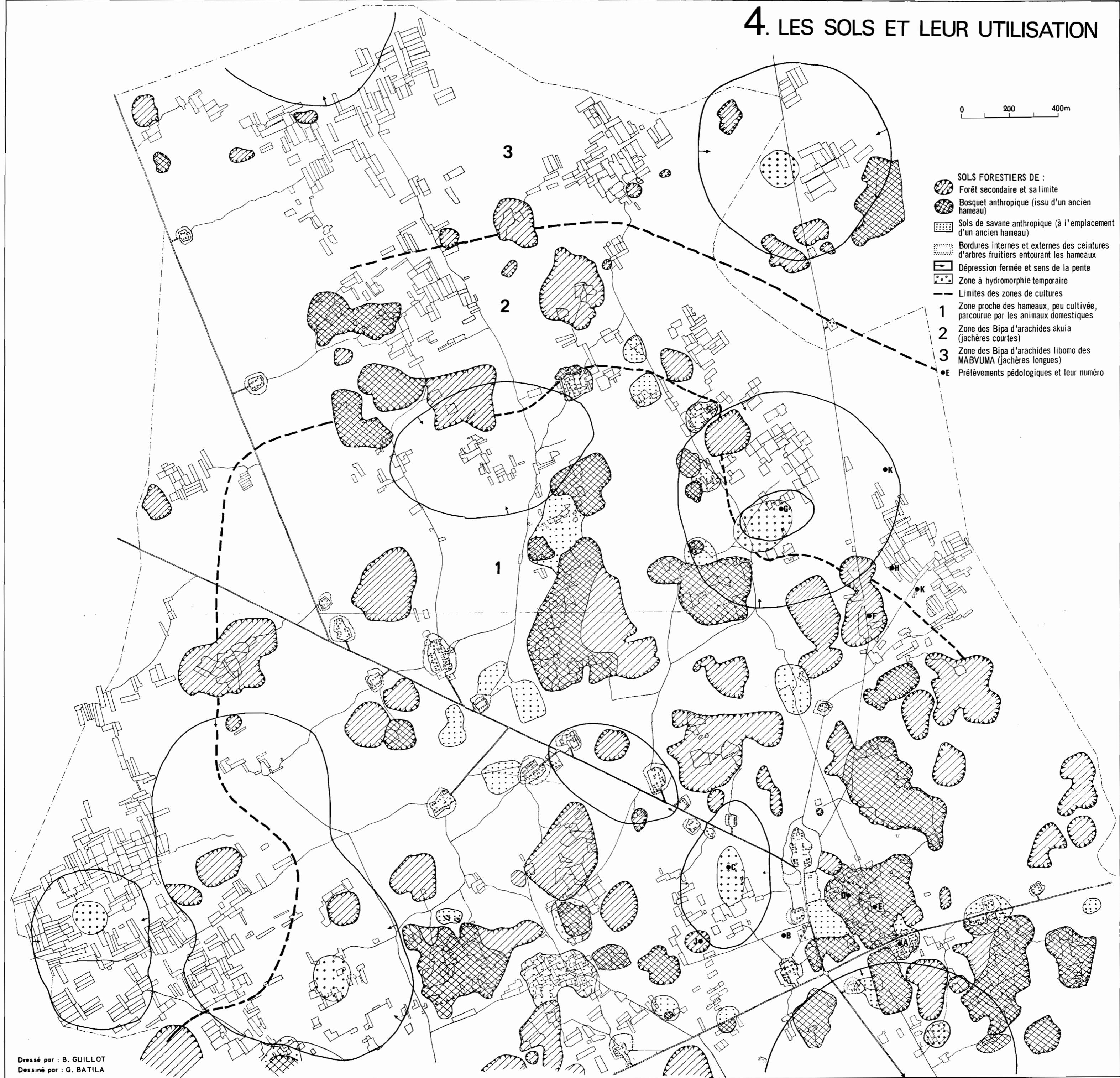
C. — <i>Les droits d'usage sur le sol</i>	80
1. Nature des droits	80
2. La répartition des droits suivant les unités de résidence et les exploitations	84
V. — Activités non localisées	85
A. — <i>L'élevage</i>	85
B. — <i>Cueillette et chasse</i>	85
C. — <i>L'artisanat</i>	86
D. — <i>Le commerce</i>	87

Troisième partie : LES FORCES DE PRODUCTION

I. — La femme, pivot du système agricole	89
A. — <i>Le contrôle de la femme</i>	89
1. Les mécanismes de la compensation matrimoniale	89
2. La polygamie, source de puissance	91
B. — <i>Organisation des femmes</i>	92
1. Le <i>bula</i> , groupe peu organisé	92
2. Les règles du regroupement	92
C. — <i>Une nouveauté : l'homme force de production</i>	94
D. — <i>Le suremploi de la femme</i>	94
II. — Distribution des forces de production dans le temps	95
A. — <i>Le calendrier agricole féminin</i>	96
1. Le <i>mwula nsomi</i> , « printemps » koukouya	96
2. La petite saison sèche	97
3. Le <i>nzuolo</i>	97
4. La saison sèche	97
B. — <i>La semaine koukouya et le rythme féminin quotidien</i>	98
C. — <i>Le calendrier agricole masculin</i>	99
D. — <i>Pertes de temps et d'énergie</i>	99
1. Éloignement des champs et insuffisance de l'outillage	99
2. La corvée d'eau	101
III. — Les résultats obtenus	102
A. — <i>Une alimentation suffisante</i>	102
B. — <i>Des revenus faibles et mal employés</i>	105
1. Une investigation difficile	105
2. Estimation par les marchés officiels contrôlés, pour l'ensemble du pays	105
3. Estimation des revenus non contrôlés	106
C. — <i>Les améliorations possibles : l'exemple du tabac</i>	109

CONCLUSION	115
BIBLIOGRAPHIE	117
TABLE DES FIGURES	121
TABLE DES CARTES	122

4. LES SOLS ET LEUR UTILISATION

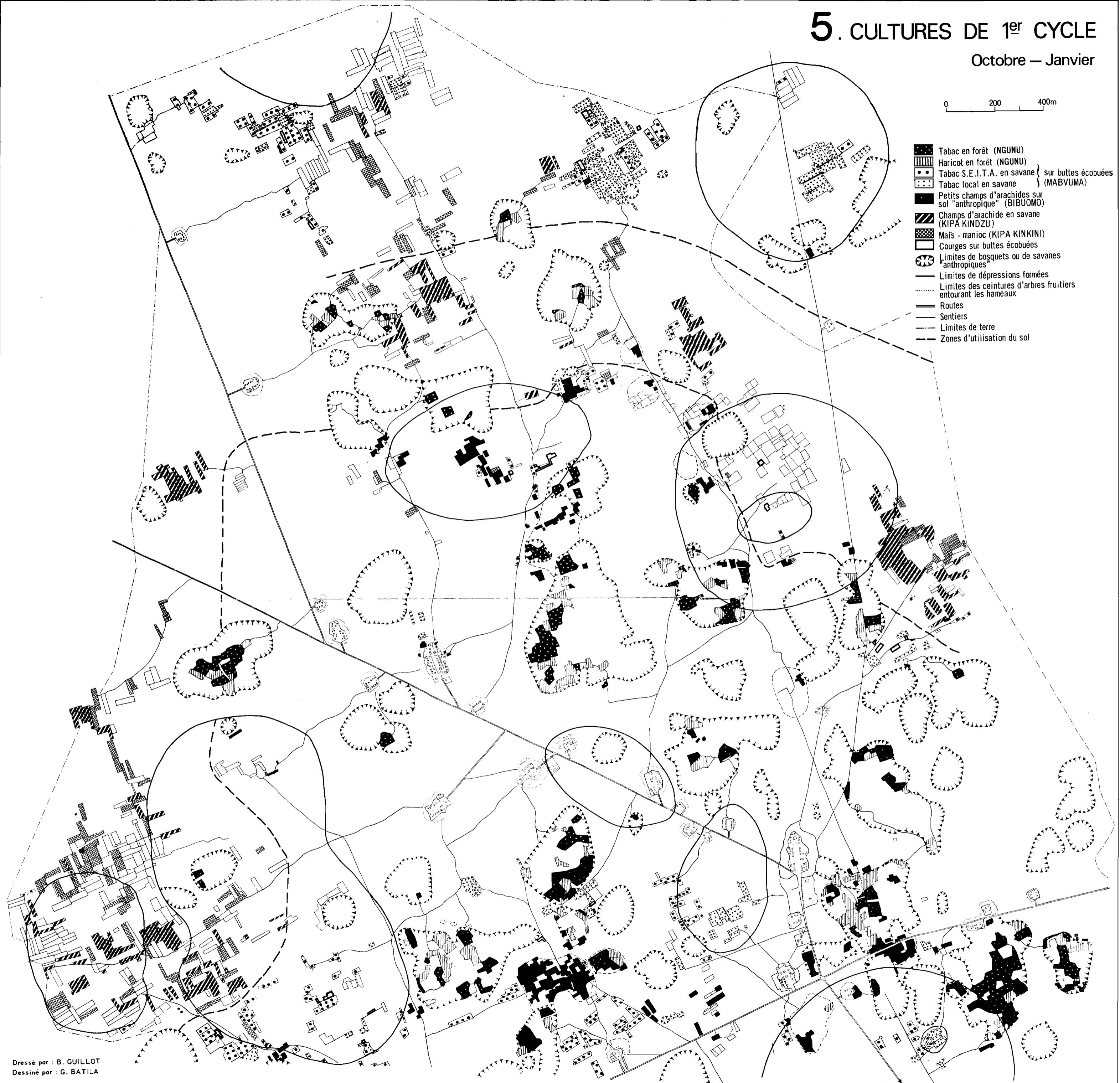


5. CULTURES DE 1^{er} CYCLE

Octobre – Janvier

0 200 400m

- Tabac en forêt (NGUNU)
- Haricot en forêt (NGUNU)
- Tabac S.E.I.T.A. en savane } sur buttes écobouées
- Tabac local en savane } (MABVUMA)
- Petits champs d'arachides sur
sol "anthropique" (BIBUOMO)
- Champs d'arachide en savane
(KIPA KINDZU)
- Maïs - manioc (KIPA KINKINI)
- Courges sur buttes écobouées
- Limites de bosquets ou de savanes
"anthropiques"
- Limites de dépressions formées
- Limites des ceintures d'arbres fruitiers
entourant les hameaux
- Routes
- Sentiers
- Limites de terre
- Zones d'utilisation du sol

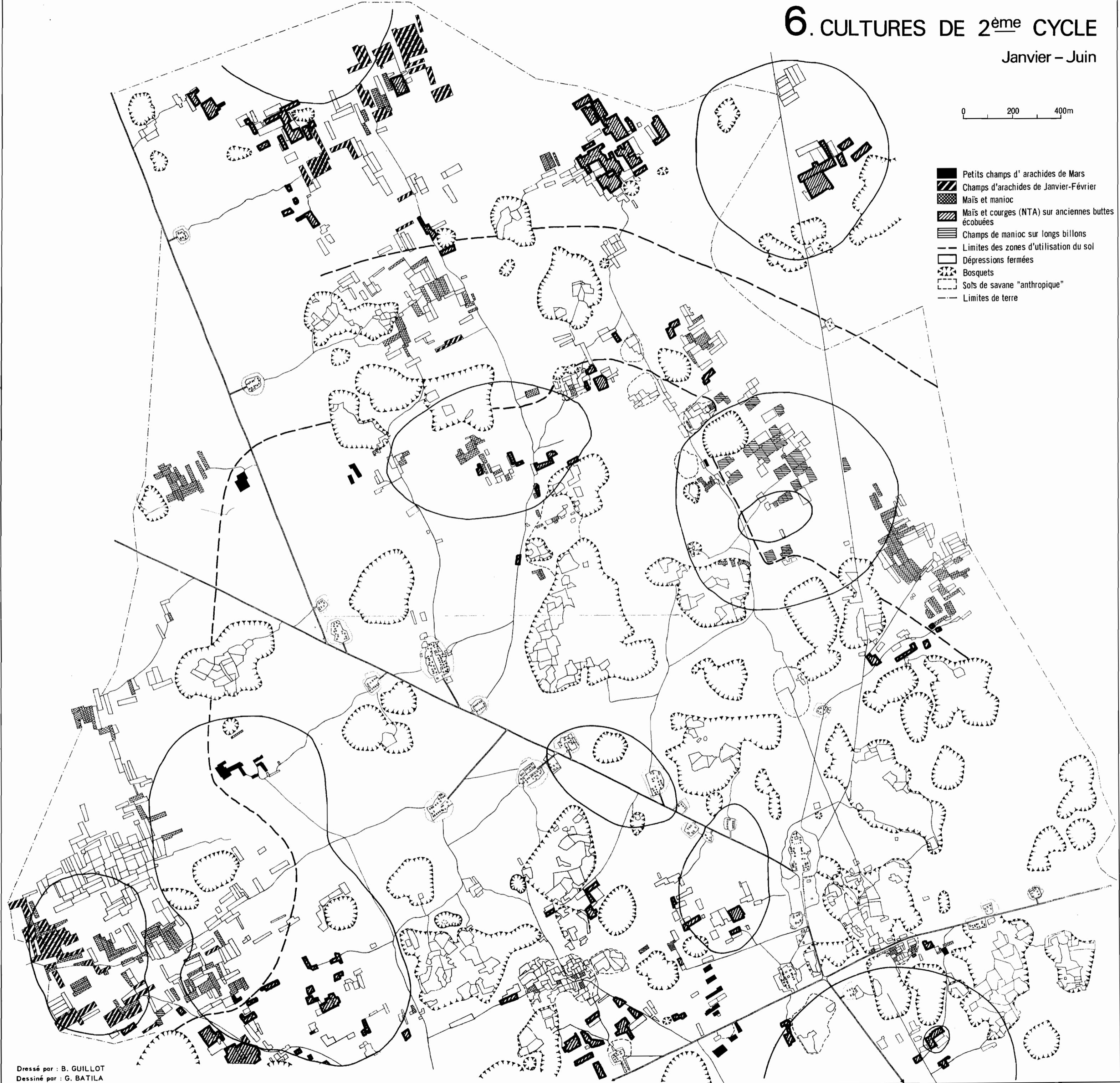


6. CULTURES DE 2^{ème} CYCLE

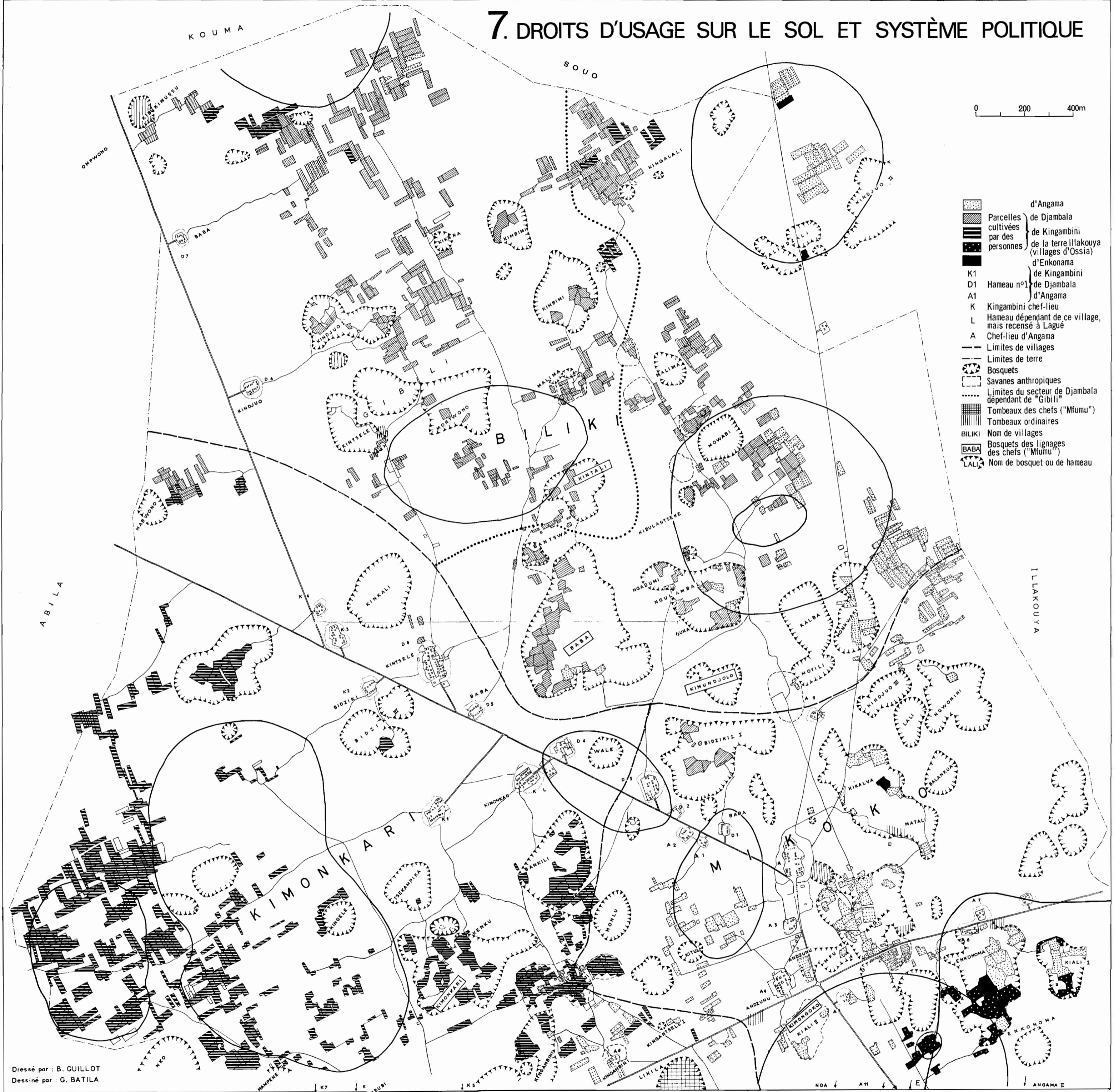
Janvier – Juin

0 200 400m

- [Symbol: Hatching] Petits champs d' arachides de Mars
- [Symbol: Dots] Champs d'arachides de Janvier-Février
- [Symbol: Small dots] Maïs et manioc
- [Symbol: Cross-hatching] Maïs et courges (NTA) sur anciennes buttes écobueées
- [Symbol: Horizontal lines] Champs de manioc sur longs billons
- [Symbol: Dashed line] Limites des zones d'utilisation du sol
- [Symbol: Open circle] Dépressions fermées
- [Symbol: Small squares] Bosquets
- [Symbol: Dotted line] Solis de savane "anthropique"
- [Symbol: Dashed line] Limites de terre



7. DROITS D'USAGE SUR LE SOL ET SYSTÈME POLITIQUE



GLOSSAIRE DES PRINCIPAUX TERMES VERNACULAIRES

1. *Vocabulaire technique agricole*

BIBUOMO : Petits champs d'arachide sur sols fertiles.

BIPA : Grands champs d'arachide.

MANZARA : Champs de courges et de manioc.

MABVUMA : Champ de buttes écobuées.

NGUNU : Champ des hommes en forêt.

KIBUOMO : Petite butte carrée (2×2 m) dans un champ d'arachide.

MOKALA (plur. Mikala) : Billon court (2 à 3 m).

MOKALA onla (plur. Mikala mila) : Long billon (jusqu'à 50 m).

LEMPA : Creux entre deux billons.

BVUMA : Butte écobuée.

KIBUMA : Butte circulaire dans les champs bipa.

2. *Calendrier*

NTSÜI : Mois.

MVULA NSOMI : Saison correspondant aux premières pluies (octobre-décembre).

MWA : Petite saison sèche (janvier-février).

NZUOLO : Grande saison des pluies (mars-mai).

KISU : Saison sèche (juin-septembre).

MULUMA : Semaine traditionnelle de quatre jours.

MPIKA : Jour de repos.

3. *Plantes dont le nom est souvent utilisé*

NZU : Arachide en général.

AKUIA : Variété hâtive utilisée sur les champs bibuomo, les bipa de novembre-décembre et les petits champs du mois de mars.

LIBOMO : Variété plus exigeante cultivée sur bipa en janvier-février.

LISIA : Calebasse (*Lagenaria*).

NGANZOKO : Courge à fort développement (*Lagenaria*).

NTA : Cucurbitacée très utilisée (*Cucumeropsis edulis*).

4. *Types de bosquets et de sols*

MUSURU : Forêt secondaire.

BUKU : Forêt assez ancienne développée sur un site d'habitat abandonné.

MAKULA : Forêt récente sur un site d'habitat abandonné.

MABULA : « Les grandes herbes » désigne un sol fertile sur jachère ancienne.

SISIEME : Sol léger, épuisé par des cycles de culture répétés.

5. Organisation familiale et politique

NZO : Case et famille (lignage matrilineaire).

NZO MPU : Lignage noble.

OBURU : Clan.

MAWA : Partie (équivaut en gros aux villages actuels).

NTSIE : Terre.

MFUMU : Chef, noble.

MFUMU AN NTSIE : Chef de terre, hiérarchie des chefs ayant les premiers dominé le pays.

MFUMU AN YULU : Chef d'en haut, nouvelle hiérarchie politique.

MIYALI : Sorte de pavois, emblème des mfumu an yulu.

MONKOKO : Principal représentant de la famille des mfumu an ntsie.

MUBIE : Fondateur de la nouvelle hiérarchie politique.

Déjà parus dans la même collection :

1. REMY (G.) - 1967 - Yobri (Haute-Volta).
EPHE, Paris; 99 p., 3 cart. H.T.
2. BARRAL (H.) - 1968 - Tiogo (Haute-Volta).
ORSTOM, Paris; 72 p., 8 cart. et pl. H.T.
3. TISSANDIER (J.) - 1969 - Zengoaga (Cameroun).
ORSTOM, Paris; 88 p., 5 pl. H.T.
4. SAVONNET (G.) - 1970 - Pina (Haute-Volta).
ORSTOM, Paris; 65 p., 7 cart. H.T.
5. WURTZ (J.) - Adiamprifikro-Douakankro.
Étude d'un terroir baoulé (Côte d'Ivoire).
EPHE, Paris; 68 p., 4 cart. H.T.
6. HALLAIRE (A.) - Hodogway (Cameroun nord).
ORSTOM, Paris; 84 p., 4 cart. et pl. H.T.
7. LERICOLLAIS (A.) - Sob (Sénégal).
ORSTOM, Paris; 110 p., 3 cart. et 9 pl. H.T.